

FACULTÉ des LETTRES de l'UNIVERSITÉ de PARIS

CHRISTOPHER SMART

SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ (LETTRES)

PAR

K. A. MCKENZIE

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

—
1925

CHRISTOPHER SMART

sa vie et ses œuvres



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ des LETTRES de l'UNIVERSITÉ de PARIS

CHRISTOPHER SMART

SA VIE ET SES ŒUVRES

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ (LETTRES)

PAR

K. A. MCKENZIE

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS

1925

*11050



You then whose judgment the right course would steer,
Know well each ancient's proper character.

(Essay on Criticism.)

I heard the universal choir,
The Sons of Light exalt their Sire
With universal song,
Earth's lowliest and loudest notes,
Her million times ten million throats
Exalt Him loud and long.

(The Song of Honour.)

I

FAMILLE ET ENFANCE

Peu de temps avant sa mort, Christopher Smart, s'appauvrissant de plus en plus, et affaibli de corps et d'esprit. se plaignait amèrement d'être encore obligé de gagner son pain avec sa plume. Il traduisait en vers anglais son favori Horace, avec qui il s'écriait :

« ... Paupertas impulit audax
Ut versus facerem... »

Dans la préface de cette traduction, il fit appel, avec une vanité caractéristique et entêtée, à tout Anglais doué de cette grâce spéciale de Dieu, le bon naturel, souhaitant qu'il puisse croire « un peu pénible, qu'un « gentleman » dont les « ancêtres ont habité leurs propres domaines six cents ans « dans le comté palatin de Durham, ait été réduit par la nécessité à une besogne de ce genre, qui aurait pu donner « plus de satisfaction aux lecteurs s'il avait pu la faire dans « des circonstances plus satisfaisantes ».

Si nous cherchons dans cette longue lignée de propriétaires quelques faits qui nous aident à comprendre Christopher Smart, nous ne trouverons pas grand'chose. Et, à vrai dire, excepté sir John Smart (ou Smert), qui était « Garter King of Arms » au temps de Henri VI et Edouard IV, ceux des ancêtres du poète dont nous savons quelque chose se sont

distingués par leur zèle ou leurs luttes ecclésiastiques, plutôt que par leur position aristocratique. Peter Smart, un « prébendé turbulent », fit un peu de bruit pendant le règne de Charles I, et en souffrit. Né en 1569, fils d'un clergyman du Warwickshire, il fit ses études à Christ Church, Oxford, et ce fut par les soins de William James, Doyen de Christ Church, et aussi Doyen de Durham, qu'en 1598 Smart fut nommé directeur de l'école de Durham, alors voisine de la cathédrale. Plus tard, devenu prêtre, on le fit aumônier de James, depuis devenu l'évêque de Durham. En 1609, il devint pasteur de Bolden, et reçut la sixième stalle dans la cathédrale, d'où il fut promu en 1614 à la quatrième. En prébenbé supérieur, « scrupuleusement fidèle à la doctrine et à la règle « établies dans l'église d'Angleterre », il s'est opposé vigoureusement aux nouvelles formes de culte qu'introduisaient alors le Doyen et les autres prébenbés ; son opposition s'affirma le plus clairement dans un sermon très explicite et dénonciateur qu'il prêcha dans la cathédrale de Durham le dimanche, 27 juillet 1628. Par la suite, il fut obligé de comparaître devant la Haute Commission, fut examiné à York, à Lambeth, et de nouveau à York ; il reçut alors (d'après un biographe violemment défavorable), « la récompense « que méritaient son entêtement excessif, et sa singulière « insolence, dans la condamnation prononcée contre lui « à la Dégradation, à la déposition de ses bénéfices ecclésiastiques, et à une amende à Sa Majesté de £500, pour « laquelle il fut emprisonné, dans la prison du Banc du « Roi, et dont il ne paya jamais un sou » (1). Il resta en prison pendant plus de dix ans, et fut enfin mis en liberté par la Chambre des Communes, à la suite de sa pétition du 3 novembre 1640, et reprit plusieurs de ses bénéfices. Ses tendances puritaines étaient devenues plus accentuées, car il

(1) *An Illustration of M. Daniel Neal's History of the Puritans, in the Article of Peter Smart, A. M. Durham, 1736.*

s'était associé au « Solemn League and Covenant », et avait donné son témoignage au procès de Laud. Il était à Londres en 1646 et en 1648, et mourut enfin dans le nord vers l'an 1652. Son entêtement excessif et sa véhémence se montrent assez clairement dans son sermon et dans l'histoire de ses querelles. Sa femme lui écrivait en 1652 une lettre de reproches : « Mais vos amers propos devant la Commission et d'autres « hommes d'autorité vous ont ruiné, tellement vous avez été « impatient ».

Un parent plus lointain et plus aimable était Bernard Gilpin, « l'Apôtre du Nord » (1517-1583). Il venait d'une ancienne famille du Westmoreland, et, lui aussi, a fait ses études à Oxford, d'abord à Queen's, puis comme un des premiers étudiants de la nouvelle fondation de Christ Church. Il fut nommé pasteur de Norton, dans le diocèse de Durham, en 1552, cure d'où il démissionna un peu plus tard afin de voyager et étudier à l'étranger, surtout à Louvain et à Paris. En 1556 il devint pasteur d'Easington et archidiacre de Durham, et finalement pasteur de Houghton-le-Spring, près de Durham. A Houghton, donc, il resta jusqu'à sa mort. De là, il organisait ses travaux, et de là il partait tous les hivers pour voyager dans les paroisses les plus négligées du Northumberland, Yorkshire, Cheshire, Westmoreland, et Cumberland, où il prêchait et distribuait des aumônes. Le peuple l'adorait presque. On raconte bien des histoires où il s'efforça d'agir en conciliateur dans les luttes et les haines de la « frontière contestée ». Il organisait ses œuvres de charité sur une grande échelle. Il fonda une école de grammaire à Houghton, et travaillait sans cesse pour le bonheur de sa paroisse, refusant des offres d'avancement. Les Puritains ont essayé de le tirer de leur côté, mais il resta toujours dans le sein de l'église d'Angleterre. C'était un homme dévoué, extrêmement consciencieux, franc et sans peur, humble et sincère.

En 1676, Margaret Gilpin, une descendante collatérale du

bon apôtre, épousa Francis Smart, et un de leurs jeunes fils, Peter Smart, né en 1687, devint le père de notre poète. Le premier biographe de Christopher Smart remarque sévèrement que « l'énumération d'ancêtres, remarquables seulement par leur rang ou par leur fortune, n'est qu'une vaine ostentation ; mais parler des braves et des bons, c'est un tribut dû au mérite et un bienfait pour le genre humain (2). Nous pourrions ajouter un autre argument : l'intérêt héréditaire. Car même si l'on ne peut pas démontrer la transmission du tempérament, on peut certainement supposer que les fortes traditions évangéliques de la famille de Smart ont exercé une grande influence sur le développement de son esprit pieux.

Son père, que l'on avait destiné originairement à l'église, et qui possédait un peu d'éducation et de goût littéraire, devint intendant des domaines de Lord Barnard en Kent, et avait lui-même, paraît-il, « une propriété de près de £300 par an », aux environs du petit village de Shipbourne. La mère du poète était Winifred Griffiths de Radnorshire, et ainsi s'établirent ses rapports avec une troisième région de l'Angleterre. Au Pays de Galles et aux Gallois, il ne fait cependant guère allusion ; le Kent et le comté de Durham ont bien plus de place dans ses œuvres. A Shipbourne, dans le comté de Kent, il naquit, prématurément, le 11 avril 1722, et fut baptisé le 11 mai. Dès son enfance, il avait le corps délicat, et Hunter (son biographe) remarque que « son corps « étant trop faible pour qu'il pût prendre part librement aux « amusements enfantins, son esprit était libre de développer « ses facultés ». Sa précocité était remarquable, et on raconte de lui qu'il « démontra à l'âge de quatre ans déjà, par « une effusion impromptue, qu'il avait, alors même, le goût « des vers, et le sens du rythme ».

Il fit ses études à l'école de Maidstone jusqu'à l'âge de

(2) *Hunter*, p. VII.

onze ans ; son père étant alors mort subitement, sa mère se décida à l'envoyer à Durham, où il aurait les « avantages « d'une bonne école, d'un changement d'air pour fortifier « son corps frêle, et l'attention et la protection des parents « de son père ». A l'école de Durham, où son aïeul avait été principal il y avait plus d'un siècle, et que dirigeait alors le docteur Dongworth, il passa six années, de 1733 à 1739, approfondissant la littérature classique, et se faisant de bons et puissants amis parmi les patrons de son père à Raby Castle, où il passait ses vacances.

La famille Barnard était originaire du Kent. Son représentant au dix-huitième siècle, Sir Harry Vane, avait acheté le domaine de « Fairlawn », près de Shipbourne, et aussi le château de Raby en Durham. Son fils aîné, le fameux Sir Henry Vane, était le grand-père de Gilbert, le deuxième Baron Barnard, qui portait le titre pendant les années d'école de notre poète. Au château de Raby le poète rencontra aussi la Duchesse de Cleveland, la bru de Barbara Villiers, et belle-mère du troisième Lord Barnard. Cette dame s'intéressa à lui jusqu'à lui donner une annuité de £40, qui, après la mort de la duchesse en 1742, a été continuée par le duc. Une autre amie du château était la fille aînée du troisième Baron Barnard, qui épousa l'honorable Charles Hope Weir en 1745. Dans l'« Ode to Lord Barnard, on his accession to that title », (les titres de Vicomte Barnard et de Comte de Darlington furent donnés par lettres patentes datées du 3 avril 1754), Smart fait une allusion reconnaissante à ses amis :

« Can I forget fair Raby's towers,

Where me, ev'n me, an infant bard,
Cleveland and Hope indulgent heard.

(Then, Fame, I felt thy first alarms)

Ah, much lov'd pair ! — tho' one is fled,
Still one compensates for the dead,

In merit and in charms ». (3).

Et au principal sujet du poème il s'adresse ainsi :

« Was it not he, whose pious cares
Upheld me in my earliest years,
And cheer'd me from his ample store,
Who animated my designs,
In Roman and Athenian mines
To search for learning's lore ? » (4).

Smart avait déjà pleuré en vers la mort de la duchesse de Cleveland, et il écrivit encore un petit poème de félicitations quand le comte de Darlington fut nommé trésorier de l'armée de Sa Majesté ; mais il est curieux qu'il ne fit aucune autre allusion à ses amis et bienfaiteurs. La mort du deuxième et celle du troisième Lord en 1753 et 1758 respectivement, par exemple, auraient pu inspirer des élégies.

La faveur et la générosité de ces nobles amis, et surtout de la duchesse de Cleveland, furent en tous cas responsables du départ du jeune poète à Cambridge, où il fut admis à Pembroke Hall le 30 octobre 1739. La bonté de la duchesse, ainsi qu'une pension très exiguë de sa mère, et l'assistance qu'il commença bientôt à recevoir de son collègue, auraient pu certainement suffire à un homme prudent. Mais le poète commença vite à gâter sa bonne fortune.

(3) st. 4.

(4) *ibid.* st. 2

II

RÉSIDENTE A CAMBRIDGE

1739-1752

Sur les trois premières années de la vie universitaire de Smart, nous avons peu d'informations définitives. Il est certain qu'à cause de la vivacité de son esprit sa société était très recherchée ; et avec des camarades dont les bourses étaient mieux garnies et les constitutions plus robustes, il prit vite des habitudes de convive extravagant ; et l'altération de sa santé et l'amas de dettes qui en résultèrent l'embarrassèrent pendant le reste de sa vie. Le poème sur « *The Pretty Bar-keeper of the Mitre* », avec sa galanterie sensuelle et enjouée, nous laisse entrevoir ses habitudes et ses compagnons de table en 1741. D'abord ces habitudes n'entravèrent pas, paraît-il, ses progrès académiques. Hunter nous dit que déjà à l'école de Durham il avait eu du succès, « et un ecclésiastique très érudit et très éminent, encore vivant, a ex-primé ses obligations à notre auteur pour ses propres premiers succès dans la versification latine » (1). Il ajoute : « bien que les études favorites de ce centre d'érudition (Cambridge) ne s'accordassent pas bien avec son esprit, pour- tant ses connaissances classiques et ses facultés poétiques « étaient si éminentes, qu'elles attiraient l'attention de per-

(1) Hunter, p. VIII.

« sonnes, peu inclinées à la bienveillance envers cette sorte
« de talent ».

Certainement, on constate que Smart se moque du pédantisme dans l'*Ode on an Eagle*, où il parle de la cour d'un collègue comme d'un

« servile cell,
Where discipline and dulness dwell,
Where genius ne'er was seen to roam,

* * *

What time by thee scholastic pride
Takes his precise, pedantic stride,

* * *

While more than mathematic gloom
Envelopes all around »

Et l'aigle enchaîné est le

« type of wit and sense confin'd,
Cramp'd by the oppressors of the mind ».

De même, dans *Materies Gaudet vi Inertiae*, il exprime un dédain général des pédantes et stupides perversions de la vraie logique, de la vraie mathématique, et de la vraie recherche. Mais lui, bien qu'il eût employé les méthodes éclairées, il étudiait les livres ordinaires, et s'occupait de composition latine. Dans chacune des années 1740, 1741, et 1742, il composa un des trois poèmes latins qui lui valurent une réputation considérable, et dont chacun, ainsi qu'a pensé Francis Fawkes, méritait d'être traduit en anglais. Son ingéniosité (c'est le terme employé le plus souvent par tous ceux qui parlent de lui), et son esprit vif tendaient toujours à s'exprimer en vers improvisés, dont l'héxamètre sur les trois appariteurs de l'université — « *Pinguia tergeminorum abdomina Bedellorum* » — est cité comme un bon exemple. Vers 1743 son talent prit un nouvel essor

dans une version latine de l'*Ode for St. Cecilia's Day* de Pope, qu'on supposait avoir été faite quand il fut candidat à une bourse universitaire. Il voulait traduire l'*Essay on Man*, et écrivit pour demander à l'auteur sa permission.

Il ne se lassait jamais de citer l'encourageante réponse qu'il reçut du « célèbre M. Pope ».

« Twitnam le 18 novembre.

« Je vous remercie de m'avoir honoré de votre lettre. Je ne
 « voudrais pas vous donner la peine de traduire tout l'Essai
 « dont vous parlez ; les deux premières épîtres sont déjà
 « bien faites, et si vous essayez, je voudrais que ce soit sur
 « la dernière, qui est moins abstraite, et se prête plus faci-
 « lement à la poésie et au lieu commun. Quelques vers, au
 « commencement et à la fin, suffiront pour prouver si vous
 « aimez la besogne ou non : je crois que l'*Essay on Criticism*
 « sera en général plus agréable, et à un jeune écrivain et à
 « la majorité des lecteurs. Ce qui m'a fait désirer que l'autre
 « soit bien fait, c'est le manque d'une bonne compréhension
 « du sujet, qui paraît dans les versions étrangères, dont deux
 « italiennes, deux françaises et une allemande. Il y en a
 « une, certes, en vers latins, imprimée à Wirtembergh, très
 « fidèle, mais sans élégance, et une autre en prose française ;
 « mais dans celles-ci l'esprit de la poésie est autant perdu,
 « que dans les autres le sens et le système eux-mêmes. Je dois
 « saisir cette occasion de vous remercier de la traduction
 « latine de mon Ode que vous m'avez envoyée, et dans la-
 « quelle je n'ai pu trouver que peu de choses ou rien à chan-
 « ger, tant elle est exacte. Croyez-moi, monsieur, également
 « désireux de vous rendre quelque service que ce soit, et
 « effrayé de vous engager dans un art aussi peu profita-
 « ble, bien que si méritoire, que la bonne poésie.

« Je suis

« Votre très obligé et

« sincère et humble serviteur,

« A. POPE. ».

Encouragé, Smart fit une version de *An Essay on Criticism*. Il n'y eut plus de relations personnelles entre le vieux poète et le jeune, sauf que, d'après Hunter, Pope reçut Smart chez lui une fois, « très civilement ».

En janvier 1743, il devint B.A., et exprima ses émotions dans un petit poème comique, imité d'Horace. En juillet de la même année, il devint boursier de l'université. Deux années plus tard (le 3 juillet 1745), il fut élu « fellow » de Pembroke Hall. Et en octobre 1745, il fut nommé Praelector en philosophie (2) et Gardien de la trésorerie commune (3). Un registre des livres empruntés à la bibliothèque de Pemboke pendant les années 1744 et 1745 nous donne une indication de ses lectures. Pendant cette période il emprunta plus de soixante volumes, pour la plupart sous l'autorité du Praeses (4), Leonard Addison (le même, probablement, que celui dont parle Gray dans sa lettre de mars 1747). Parmi ces livres, comme l'on aurait pu s'y attendre, il y a beaucoup d'auteurs latins et grecs. Mais on trouve aussi *Muschenbrook Phys. Experiment*, *Smith's Optics*, *Newton's Principia*, *Newton's Opticks*, *Burnet's Theory of the earth*. Il emprunte le *Shakespeare* de Pope, le *Milton* de Bentley, les œuvres de Cowley. Il va une fois à Beaumont et Fletcher, et à la *Dramatic Poetry* de Langbaine. *Gower's Works* est son unique incursion dans l'âge barbare. Quelques livres français indiquent une connaissance de cette langue : *L'Odyssée d'Homère*, 3 vol., une version française de Théophraste, et, ce qui est plus intéressant, les *Fables de la Fontaine*. Il lit Fontenelle et Bayle en traductions. Il prend quelques livres qui traitent du Kent, et de l'histoire générale d'Angleterre. Un livre de Hammond sur le Nouveau Testament, un *Hebrus Lexicon*, et peut-être une *Life of King*

(2) Lecteur ou précepteur en philosophie pour son Collège.

(3) Trésorier de la société des membres du Collège.

(4) Le doyen des "Fellows".

David, sont les seules indications d'un intérêt spécialement religieux. Le nombre même de ces livres indique au moins un certain travail.

Et, bien que les registres de Pembroke et les lettres de Gray nous parlent beaucoup de l'extravagance et l'ivrognerie qui endommageaient sa santé et mettaient à bout la patience de ses amis, il faut supposer que pendant la longue résidence de Smart à Cambridge il y avait des périodes de conduite moins scandaleuse. Outre ses lectures, nous pourrions supposer de nombreuses promenades recueillies dans les cloîtres de Pembroke, et à côté du Cam, et plus loin où

« the harmless syrens of the mead,
Deftly secrete in hawthorn ambuscade,
Charm the romantic rovers to the upland glade » (5).

Il faisait certainement aussi bien des visites, souvent dissipées, à Londres.

De bonne heure en 1746, des notes significatives de ses irrégularités commencent à paraître dans les registres de son collège. Une série d'absences pourrait être dûe soit à la maladie, soit à des fuites obligées devant ses créanciers, soit aux deux causes réunies. La première note dans le *Liber Absentiae* est ainsi libellée : « 1745 (6). janv. 17. Ds Smart absentiae veniam petiit et obtinuit in mensem relictis clavibus cû Mro. Wharton ». (6). En mai, nous le voyons qui dresse un plan ambitieux de conférences, où sa propre part devait être la suivante : « Petavius et Strabon à expliquer aux boursiers de la première et de la deuxième années, la Rhétorique et la Politique d'Aristote, l'Art Poétique d'Horace, le second livre des Epîtres, Longinus, le Phœnissæe d'Euripide, Démosthène, Aeschines aux jeunes Sophs, neuf

(5) Smart - *To the King* - 1748

(6) *Athenaeum*, 4 juin 1887.

conférences par quinzaine à chaque année par M. Smart » (7).

En août, il y eut, paraît-il, un autre écart : « 1746. le 29 août, concessa est Dno Smart absentiae venia in mensem petente ejus nomine Mro. Brown relictis clavibus cum Mro. Brown ». Pourtant, en octobre 1746, il fut de nouveau nommé Praelector en philosophie et Gardien de la Trésorerie Commune, et aussi Praelector en rhétorique. Mais l'année 1747 semble avoir été très assombrie, sa conduite à cette époque étant décrite dans deux lettres de Gray, de mars et de novembre. Néanmoins, bien que dans cette année, il ne fût pas nommé de nouveau aux offices dont on vient de parler, il passa M. A., et dans l'année suivante on le proposa comme « catechist » (8). Les lettres de Gray peignent en couleurs assez vives la situation de ses affaires en 1747 : (lettre à Thomas Wharton, Cambridge, mars 1747) : « Et quand à Sm(art) : il sera nécessairement *abîmé* (9) en très peu de temps. Ses dettes s'accroissent tous les jours (vous vous rappelez leur état, quand vous nous avez quitté). Addison, je sais, lui écrivit sévèrement la semaine dernière, mais sans résultat appréciable ; seulement, je remarque que dernièrement il prend de l'ammoniaque liquide du matin au soir : en attendant, il s'amuse d'une comédie qu'il a écrite lui-même, et qu'il oblige tous les garçons de sa connaissance à jouer, et il a l'intention de louer la salle zodiaque, et de donner une représentation publique. Notre ami Lawman, l'avoué fou, est son copiste ; et à vrai dire, l'auteur est tout à fait aussi fou que lui. Sa pièce (dit-il) est inimitable, de l'esprit véritable et de bonne aloi, et de l'humour en diable ; et il ne peut pas entendre le Prologue sans être prêt à mourir de rire. Il joue cinq rôles lui-même, et regrette seulement, de ne pas pouvoir jouer tous les autres. Il a aussi

(7) M. S. dans la bibliothèque de Pembroke Collège.

(8) Devait donner quelque enseignement religieux aux jeunes étudiants

(9) Français dans le texte de Gray.

annoncé un recueil d'odes ; et quant à sa vanité et sa faculté de mentir, elles sont arrivées à leur pleine maturité. Tout ceci, vous le voyez bien, doit nécessairement aboutir à une prison, ou à Bedlam, et cela sans assistance aucune, presque sans pitié ».

Le 30 novembre 1747, (lettre à Wharton, de Cambridge), Gray revient au sujet : « Votre allusion à M. Vane me rappelle le pauvre Smart (bien que ni moi, ni personne au monde, n'ayons pitié de lui), il y a trois semaines environ qu'il fut arrêté ici sur la demande d'un tailleur de Londres pour une dette d'environ £50 qui date de plus de trois ans. Le Collège avait entre les mains environ £28 dû à lui, et le reste (pour le sauver du château (10), car lui il n'a pu trouver un shilling), Brown, May, et Peele le lui ont prêté contre sa signature. Après quoi, il resta enfermé dans sa chambre, afin que ses créanciers d'ici ne l'attrappassent pas ; et les « fellows » ont été de tous côtés pour dresser une liste de ses dettes, qui à Cambridge se montent à plus de £350; afin d'arriver plus facilement à quelque arrangement, on lui a conseillé de se sauver pendant la nuit, et de rester caché quelque part. Ainsi a-t-il fait, et cela a poussé les créanciers à consentir à une allocation de £50 par an de son revenu, qui est de plus de £140, s'il demeure à Cambridge (pas autrement). Mais je crains, si cela parvient aux oreilles de M. Vane, qu'il n'ôte le £40 donné jusqu'à présent par le duc de Cleveland ; car avant tout ceci, (l'été passé) je sais qu'il en était question, vu que M. Smart, (disaient-ils), avait une position sociale. Si vous trouviez l'occasion, peut-être pourriez-vous empêcher cela (qui le ruinerait tout à fait maintenant) en présentant ses folies à la meilleure lumière possible : mais en même temps ils (11) devraient poser pour condition, qu'il réside dans le collège, raisonnablement et conformément aux rè-

(10) Alors la prison du Comté.

(11) Le duc de Cleveland et la famille Barnard.

« gles, et qu'un seul avis d'irrégularité entraînerait une suppression irrévocable de sa pension. Ce serait lui rendre un vrai service, bien que fort désagréable : pourtant je l'avoue, si vous entendiez tous ses mensonges, son impertinence, et son manque de reconnaissance dans cette affaire, cela vous tournerait peut-être tout à fait contre lui, comme il est arrivé pour son unique ami (M. Addison) ; et pourtant on voudrait le sauver, car l'ivrognerie est la grande source de tout ceci, et peut-être changera-t-il. A votre place, je ne dirais rien de cette affaire dans le nord (12), jusqu'à ce que vous vous aperceviez qu'on la connaît par d'autres voies. Nous avons eu de l'avoué général un avis tout à fait contraire à celui d'autrefois. Il ne semblait alors qu'il fût décidé, et peut-être ne l'est-il pas maintenant. Le Banc du Roi (dit-il), ne peut pas prendre connaissance de cette affaire ; il faut que tout soit fait par le *visitor* (13), et il est le vice-chancelier par la charte du roi Jacques, ce qui est bien. Ceci est vraiment triste, et les « fellows », avant d'y consentir, semblent désireux de consulter le docteur Lee, qui a l'expérience des affaires de collège »,.

Les mesures prises par les « fellows » amenèrent probablement quelque amendement dans les habitudes de Smart, et en tous cas réglèrent pour un moment ses difficultés financières. Dans une lettre à Wharton, le 9 mars 1748-9, Gray fait encore une légère allusion à Smart, qui se mêle à une certaine élection de « fellows », mais dans la suite ses lettres ne disent rien à ce sujet jusqu'en 1759. Mais les registres de Pembroke continuent de nous renseigner. En décembre 1748, on l'a déplacé des appartements qu'il avait occupés depuis son élection comme « fellow ». Et le 5 juin 1749, « M. Smart *absentiae veniam petiit et obtinuit usque ad computum*

(12) La demeure de Wharton n'était pas loin de Raby Castle.

(13) «Visiteur», qui doit veiller à ce que les statuts du fondateur du Collège soient observés.

« (c'est-à-dire, jusqu'au compte d'octobre) relictis clavibus
 « cû Mro. Peele » (14). Et encore : « le 9 novembre 1749. En
 « même temps on ordonna qu'à M. Smart, obligé de s'ab-
 « senter, fût donnée, en considération de ses circonstances,
 « la somme de £12, pour l'année suivante écoulée en
 « octobre 1750 » (15).

Pendant ces années Smart écrivait beaucoup. Nous avons noté ses poèmes latins et ses traductions, et aussi la comédie dont parle Gray en 1747. Cette comédie est perdue, sauf le prologue, et « le soliloque de la princesse Perriwinkle », conservé dans *The Midwife*, et cité par Hunter. Hunter donne aussi un compte-rendu du plan, ainsi que le lui donna une personne qui tint un rôle à cette pièce. L'esprit du prologue inspira des louanges à Leigh Hunt (16). En 1748 notre poète mêle une voix frêle au chœur de félicitations qu'on adressa alors au roi à l'occasion de la fin triomphale de la guerre (17). Pendant l'année 1750 son adaptation d'Horace, *The Horatian Canons of Friendship*, satire sur Warburton, fut publiée à Londres. Et du 30 juin 1750, il écrivait des pièces variées de prose et de vers pour *The Student* (18). La même année fut écrit le premier de ses poèmes pour le prix « Seatonien », (donné par le testament de M. Seaton à celui qui écrirait le meilleur poème sur un des attributs de l'Être Suprême), et il commença d'écrire pour *The Old Woman's Magazine*.

Cette préoccupation croissante de la littérature ne semble pas avoir amené beaucoup d'amendement dans sa manière de vivre, car des mentions de ses absences imposées continuent à paraître dans les registres du collège. En octobre

(14) *Athenæum*, 4 juin 1887.

(15) *Athenæum*, 4 juin 1887.

(16) *Wit and Humour*, p. 36.

(17) *To the King*. Dans *Gratulatio Academiae Cantabrigiensis, etc.*, Cambridge, 1748.

(18) Voir p. 62.

1751, on lui donne congé jusqu'au comitia maiora (19). Le 12 octobre 1751, on ordonne que « M. Smart étant obligé de « s'absenter, on lui donne, au lieu de l'ordinaire, pour l'année écoulée au Michaelmas (20) de 1751, la somme de « £10 » (21). Et encore : « octobre 1752. A ce compte, on a « donné à M. Smart £6, au lieu de son ordinaire pour l'année écoulée en septembre 1752 ». (22).

Pendant les années 1751 et 1752 Smart continua à écrire dans les deux périodiques cités ci-dessus ; il gagna deux fois encore le prix « Seatonien », et écrivait évidemment beaucoup de vers d'occasion ; en effet, de nombreux vers qui n'avaient pas paru dans les périodiques étaient recueillis pour servir à la composition du volume de poèmes qu'il publia par souscription en 1752. Son installation définitive à Londres semble avoir eu lieu vers ce temps-là. Dans une lettre datée de Londres le 5 décembre 1752, servant de préface à *The Hilliad*, il écrivit : « Je suis maintenant depuis trois semaines dans cette scène de fumée et de poussière ». Dès lors, bien que ses liens avec Cambridge ne fussent pas encore tout à fait rompus, il s'est donné définitivement à la tâche de vivre de sa plume dans la grande cité.

(19) Un jour de terme.

(20) La saint Michel, 29 septembre, un jour de terme.

(21) *Athenæum*, 4 juin 1887.

(22) Ibid.

III

**LONDRES. — MARIAGE
TRAVAUX LITTÉRAIRES JUSQU'EN 1756**

Smart, nous l'avons vu, étant encore étudiant à Cambridge, faisait de nombreuses visites à Londres. Ce fut pendant une de ces visites, évidemment, que Charles Burney fit sa connaissance. Le jeune Burney fut mis en apprentissage chez le docteur Arne en 1744, et sa fille, parlant de ses premiers amis à Londres, surtout de la société où il rencontrait Mme Cibber, Garrick, et Thomson, ajoute : « Dans une société très différente, et dans une toute autre partie de la ville, le jeune Burney s'est fait l'intime de Kit Smart, le « poète » (1). Elle ne donne pas de date, mais ce n'était probablement pas plus tard que 1744 ou 1745. Ce fut Burney qui présenta Smart à John Newbery, le libraire. Welsh dit que « Smart passait la plus grande partie de ses vacances « chez M. Newbery à Saint-Paul's Churchyard » (2). Il ne cite pas sa source, et il ne donne pas de date. Mais en tous cas, Newbery et Smart devaient être associés dans les affaires à partir de 1750, à peu près. Newbery était propriétaire du *Reading Mercury* depuis 1737, et avait été un commerçant assez habile pour faire prospérer son magasin, « The Bible and Crown », sur la Place aux Marchés, à Reading ;

(1) *Memoirs of Dr Burney*, vol. 1, p. 17.

(2) *A Bookseller of the Last Century*, p. 77.

c'est là qu'il publia le *Mercury* et de nombreux livres, et qu'il vendit en outre de la coutellerie, de la mercerie, des médicaments, etc... Le premier livre qui porte son nom fut publié en 1740. En 1744 il établit un magasin à Londres, « The Bible and Crown », près de Devereux Court, hors du Temple Bar, avec une succursale dans Castle Alley, auprès du Royal Exchange. A la fin de juillet ou au commencement d'août 1745, il s'établit définitivement à « The Bible and Sun », près du chapitre, dans Saint-Paul's Churchyard. Il y resta pendant plus de vingt ans ; de là sortirent ses nombreux livres, surtout les fameux livres pour les enfants, et là il s'établit sa réputation de « libraire philanthrope ». Une source importante de ses revenus, c'était la vente des poudres pour guérir la fièvre, dont il avait obtenu le monopole par un contrat avec le docteur James en février 1746. Vers ce temps, il abandonna sa propriété de Reading, se réservant une annuité de son revenu, et s'adonna tout à fait aux affaires de sa maison, « The Bible and Sun ». Son commerce le mettait en contact plus ou moins intime avec plusieurs écrivains distingués, et souvent il rendait d'importants services matériels à ces personnes qui avaient beaucoup de génie, mais peu d'argent. Johnson, par exemple, a emprunté de l'argent à Newbery au moins sept fois pendant les années de 1751 à 1760 (3). En 1757 ou 1758 commencèrent ses relations avec Oliver Goldsmith.

Ces écrivains ont tous deux laissé d'aimables portraits du libraire. Le vicaire de Wakefield, tombé malade en voyage, fut obligé de rester environ trois semaines dans un petit cabaret, et, n'ayant plus d'argent pour payer sa dépense, il fut fort embarrassé et très inquiet. Mais survint très à propos « un voyageur qui entra dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme était justement l'honnête « libraire près Saint-Paul, qui a écrit tant de petits livres « pour les enfants. Il s'appelait lui-même leur ami ; mais il

(3) *A Bookseller of the Last Century*, p. 22.

« était en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas
« plus tôt entré, qu'il pensa à s'en aller ; car il avait tou-
« jours quelques affaires de la dernière importance ; et il
« était alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire
« d'un certain M. Thomas Tripp. Je reconnus aussitôt le
« bonhomme à sa face bourgeonnée ; car il avait publié mes
« écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quel-
« que argent ; que je promis de lui rendre à mon retour
« chez moi » (4). Les *Idlers* de Johnson furent publiés d'abord
dans un des journaux de Newbery, *The Universal Chronicle*,
et dans le numéro 19 (le 19 août 1758), il donna un portrait
de son libraire sous le nom de Jack Whirler, un « grand phi-
« losophe... dont l'occupation le tient dans un mouvement
« perpétuel, et dont le mouvement élude toujours l'occupa-
« tion ; qui doit incessamment faire ce qu'il ne fait jamais ;
« qui ne peut demeurer tranquille parce qu'il a besoin ail-
« leurs, et qui ne se trouve en aucun lieu, parce qu'il ne
« s'arrête nulle part.

« Jack a plus de besogne qu'il ne peut en faire dans une
« seule maison ; c'est pour cela qu'il en a pris deux : l'une
« près de Bow Church, et l'autre à un mille de distance. Par
« cette ingénieuse distribution entre lui-même (sic : « distri-
« bution of himself ») Jack a trouvé le secret de ne jamais
« être dans aucune des deux. Le commerce de Jack est très
« étendu ; Jack fait une conversation avec esprit ; son carac-
« tère est honnête, il a des amis sans nombre...

« La gaieté et la politesse de Jack l'ont mis au nombre de
« ceux dont la présence ne déplaît jamais, et que l'on reçoit
« toujours avec des témoignages de plaisir et d'affection. Il
« rend des visites à ses amis pour leur dire qu'il reviendra
« le lendemain : il revient en effet le lendemain pour dire
« que des affaires pressantes l'appellent ailleurs. Lorsqu'il
« entre dans une maison, il déclare d'abord qu'il ne peut

(4) *Le Ministre de Wakefield*, Paris, 1871, tome 1, p. 139.

« pas s'asseoir, et ses visites sont si courtes, qu'il semble « n'être venu que pour dire : il faut que je m'en aille ». (5).

Avec cet homme actif, affairé, plein d'idées, les relations personnelles et littéraires de Smart devaient être assez étroites. Tous deux collaborèrent dans la production de *The Old Woman's Magazine*, commencé en 1750. Les *Horatian Canons of Friendship* (1750) étaient « vendus par J. Newbery » ; les *Poems on Several Occasions* de 1752 furent publiés chez Newbery, ainsi que *The Hilliad* (1753), et plusieurs des œuvres ultérieures.

The Hilliad était une amère satire née d'une querelle avec sir John Hill (6), qui fit une attaque, violente et sans cause apparente, contre Smart et Newbery. Cet écrivain versatile, que d'abord on avait mis en apprentissage chez un apothicaire, et qui depuis avait essayé plusieurs vocations, sans beaucoup de succès, semble avoir été « un jeune homme modeste d'un génie inventeur et entreprenant », mais il révélait vite un « caractère peu scrupuleux », et une « impudence illimitée ». Dans le premier et l'unique numéro de *The Impertinent*, le 13 août 1752, il attaqua Smart, et reprit l'attaque dans les *Inspector* des 6 et 7 décembre 1752. Aussi, Smart le croyait (avec raison, paraît-il) l'auteur d'une longue revue de ses *Poems on Several Occasions*, dans la *Monthly Review*

(5) *Le Paresseux*. . . traduit de l'Anglais par M. Varney. Paris. 1790.

(6) Hill écrivait prodigieusement, surtout sur la botanique, où il montrait une application qu'il faut admirer. De 1746 à 1750 il édita aussi le *British Magazine*. Le 5 mars 1751, il commença à écrire une lettre quotidienne, nommée *The Inspector*, au *London Advertiser and Literary Gazette*. Continuer ces lettres tous les jours pendant plus de deux ans, cela montrait certainement beaucoup d'énergie et de persévérance. On le croyait diplômé en médecine de l'université de Saint Andrews, et il affectait encore un titre mystérieux, abrégé ainsi : "Acad. Reg. Burd. etc. Soc.". Son insolence et son manque de scrupule lui attiraient de nombreuses querelles. Mécontent de n'avoir pas été élu à la Société Royale, il l'attaqua dans plusieurs pamphlets satiriques. En 1752, il s'engagea dans une guerre de journal avec Fielding. Il se querella avec Woodward le comédien, fut battu en public à Ranelagh par un Irlandais nommé Brown, et poussa Garrick jusqu'à l'épigramme.

d'août 1752. Dans *The Impertinent* il écrivit, avec le désir de ne pas se révéler : « Il est des hommes qui écrivent parce qu'ils
« ont de l'esprit ; il en est qui écrivent parce qu'ils ont faim.
« Il y en a quelques-uns parmi les auteurs modernes qui
« doivent sans mesure aux deux causes ; et il y en a qui écri-
« ront, bien qu'ils ne soient poussés ni par l'une ni par
« l'autre... De la première classe on voit un exemple dans
« Fielding ; Smart, par droit égal, se trouve au premier
« rang de la seconde ; de la troisième, la guirlande entremê-
« lée appartient à Hill ». Puis viennent des injures plus dé-
« taillées et grossières de la deuxième catégorie d'auteurs.
Ensuite, dans l'*Inspector* du 6 décembre 1752 : « Il y a aussi
« un nommé Smart, contre la sévérité duquel j'ai encore
« moins à me défendre — ce fut moi qui le présentait au
« monde — son libraire lui donna un emploi payé sur mon
« approbation des spécimens qu'il offrait. — Je l'ai introduit
« dans sa profession, et, puisqu'il y a eu faim, il a le droit
« de me salir. — Je crains que depuis je n'aie été coupable
« de dire qu'il avait du génie, — n'a-t-il pas raison de faire
« de moi le héros d'une *Dunciade* ? » Il attaqua Smart et
Newbery de nouveau le jour suivant, et s'attira de Newbery
cette réponse : « Alors que l'Inspecteur dans son journal du
« 7 courant, a dit avec confiance, qu'il m'a recommandé
« M. Smart, et nous a rapprochés, je crois de mon devoir
« d'informer le public, et de contredire une assertion aussi
« absolument fausse. La vérité est celle-ci : le docteur Hill
« (supposé l'auteur de l'*Inspector*), est venu chez moi un di-
« manche après-midi, environ six mois après que M. Smart
« et moi avons été engagés ensemble dans les affaires, et il
« me fit part de son désir de faire sa connaissance. M. Smart
« étant alors à la maison, je les ai présentés l'un à l'autre,
« et le docteur lui fit des compliments sur ses écrits, et nous
« invita tous deux à venir chez lui, offre à laquelle nous n'a-
« vons jamais répondu. A en juger de la façon dont ils se
« parlaient, ils ne semblaient pas se connaître du tout, et

« après le départ du docteur, M. Smart m'a dit qu'il n'avait
 « jamais vu le docteur Hill auparavant. J'affirme de plus,
 « pour autant que je sache, que M. Smart n'a jamais rien
 « écrit, sur commande, ni ne m'a jamais vendu rien de lui
 « que j'ai publié ». (7). Cette déclaration était accompagnée
 d'une autre plus violente de Smart lui-même : « Au Public.
 « Alors que le docteur Hill dans l'*Inspector* du 7 courant
 « m'accuse d'ingratitude envers lui, le dit Hill : j'affirme so-
 « lennellement que je n'ai jamais reçu de lui la moindre
 « faveur, directement ou indirectement, à moins qu'une in-
 « vitation à dîner, que je n'ai jamais acceptée, puisse être
 « comptée comme telle. Je n'ai pas été non plus plus de deux
 « fois en sa compagnie, la première chez M. Newbery, et la
 « deuxième aux Jardins de Vauxhall, par hasard. Et loin de
 « me montrer une amitié quelconque, il a été (autant qu'il
 « était au pouvoir d'un tel individu), mon ennemi ; parmi de
 « nombreux exemples je n'en citerai qu'un seul, c'est-à-dire,
 « un journal nommé *The Impertinent* (écrit par lui sans pro-
 « vocation aucune de ma part), dans lequel, non pas seule-
 « ment moi-même mais un de mes amis particuliers a été
 « traité scandaleusement. Malgré tout cela, j'aurais persisté
 « à croire un mercenaire illettré indigne de mon attention,
 « s'il n'avait pas publié dans son journal du 6 et du 7 cou-
 « rant une collection de mensonges si grossiers, exprimés
 « dans un langage de Billingsgate, qu'on ne pourrait pas,
 « je crois, en trouver de tel chez aucun autre écrivain. Ainsi
 « je me suis résolu à suivre les conseils de mes amis, et à
 « amener ce fat insigne devant la justice poétique dans *The*
 « *Hilliad*, dont le premier livre sera publié aussi vite que
 « possible.

« CHRISTOPHER SMART. »

« N. B. — Il est tout à fait incroyable que M. Newbery ait
 « demandé à Hill son avis sur mon œuvre poétique, car tout

(7) *The Daily Gazetteer*, 9 déc. 1752.

« homme qui connaît le talent de M. Newbery, doit convenir
« qu'il est un bien meilleur juge d'ouvrages élégants que le
« docteur Hill ».

Un autre grognement méprisant de Hill à l'égard du témoignage de Newbery fut cause qu'on inséra une constatation au sujet de son caractère dans le *Daily Advertiser* du 20 décembre, signée de MM. Brewer, Birt, et Strachan de la Compagnie des Libraires. Smart fit ce qu'il avait promis, et le premier (et l'unique) livre de *The Hilliad* fut publié aussitôt (8).

Les sottises de Hill évoquèrent naturellement bien des représailles, et dans la *Monthly Review* on cite d'autres pamphlets qui l'attaquaient. Ces querelles amusaient quelques contemporains et leur déplaisaient, même à cette époque satirique. En janvier 1753, on parle de *The Geese stript of their quills : or, proposals for depluming and rustivating the rival literati*, etc., dont le dessein était « de réprimander l'Inspecteur et M. Smart pour ces traits de médisance, ces lourds sarcasmes, ces injures indécentes, avec lesquels ils se sont dernièrement accablés, et pour lesquels ils méritent (de l'avis de notre auteur), d'être expulsés de la république des lettrés » (9). Le même mois parut *The Pasquinade*, une satire grossière, à la Dunciade, qui ridiculisait Hill et Smart, et, chemin faisant, laissait entrevoir les habitudes de joyeux convive de Smart, et son goût pour la compagnie vulgaire. Deux reines, l'Impertinence et la Stupidité, déclarent les deux écrivains dignes de leur faveur commune, mais l'Impertinence aime surtout Hill, et la Stupidité Smart. La Reine Stupidité acclame ainsi son favori :

« But see my darling son, whom I have chosen,
Chief of my Chiefs among an hundred dozen,

(8) D'après Taylor (*Records*, 1832), les notes de *The Hilliad* furent écrites par Arthur Murphy.

(9) *The Monthly Review*, janvier 1753.

With Cyder muddled, or inspir'd with Bub,
 In Newb'ry's Garret, or in Henly's Tub,
 With Coachmen, Coblers, and such dainty folks,
 For Mugs of Porter, pun and crack his jokes ;
 In sacred verse, at my own Cambridge rise,
 Write by himself and bear from all the prize. »

Néanmoins, le favori supposé de la Stupidité parvint à briller bien mieux que son critique dans *The Hilliad*. Il mit en tête de son poème, en guise de préface, un bilan curieux, où il confronta les injures et la louange reçues de Hill, et redressa en partie la lourde balance d'injures par la *Hilliad*. Dans ce bilan il cita la plupart des attaques dont il avait à se plaindre. On croyait que Hill était l'auteur d'une réponse, une *Smartiad* extrêmement boiteuse et inefficace. Après cela, ils ne se sont plus battus. Hill avait certainement subi une défaite, et maintenant s'en alla se jeter maladroitement dans de nouvelles batailles, où il ne remportait jamais la victoire, mais d'où il sortait toujours sans amoindrissement de sa combativité ni de son ardeur infatigable.

Pendant l'année 1753, Smart épousa la belle-fille de Newbery, Anna Maria Carnan, son aînée de plus de six ans. Qu'il fut toujours très enclin à l'amour, nous le voyons bien dans ses vers. Déjà à l'âge de treize ans il écrit une ode « To Ethelinda, on her doing my Verses the honour of wearing them in her bosom ». Pendant ses jours de Cambridge il s'est attaché plus particulièrement à miss Harriot Pratt, de Downham, en Norfolk, dont il a chanté plusieurs fois la beauté. Dans *A Noon Piece* elle est « la maîtresse souveraine » de son cœur, et *An Ode on the Fifth of December* fut écrite à l'occasion de son anniversaire. Dans l'*Ode on Miss...* il avoue :

« Long, with undistinguish'd flame,
 I lov'd each fair, each witty dame,

My heart the belle-assembly gain'd,
And all an equal sway maintain'd.

But when you came, you stood confess'd
Sole sultana of my breast ;

* * *

In this her mien, in that her grace,
In a third I lov'd a face ;
But you in ev'ry feature shine
Universally divine. »

En septembre 1750, il chante encore une grâce anonyme. Peut-être les a-t-il aimées toutes avec la même ardeur, mais, à la façon des poètes, il disait à chacune qu'il n'aimait qu'elle. Dans la « ballade », *The Lass with the golden Locks*, il déclare encore sa fidélité à une seule :

« No more of my Harriot, of Polly no more,
Nor all the bright beauties that charm'd me before.
My heart for a slave to gay Venus I've sold,
And barter'd my freedom for ringlets of gold :
I'll throw down my pipe, and neglect all my flocks,
And will sing to my lass with the golden locks ».

Il est probable que cette amie fut sa femme future, car, d'après le poème *On my wife's birthday*, elle avait des cheveux blonds.

Pembroke College découvrit son mariage, comme nous le voyons par la note suivante : « le 27 novembre 1753. Ordonné
« que la rente assignée à M. Smart soit déposée dans la tré-
« sorerie jusqu'à ce que la société soit convaincue qu'il y a
« droit ; car on rapporte vraisemblablement qu'il est marié
« depuis quelque temps ; et qu'on avertisse M. Smart de la

« consignation de sa rente ». (10). Cela voulait dire la perte de son « fellowship ». (11). Pourtant, ses relations officielles avec le collège ne cessèrent pas là, comme le montre cette dernière note qui a trait à lui : « le 16 janvier 1754. Ordonné « qu'il soit permis à M. Smart de garder son nom dans les « registres du collège, sans frais aucun, aussi longtemps « qu'il continue d'écrire pour le prix légué par M. Seaton ». (12). Le collège, paraît-il, voulait tirer le meilleur parti possible des triomphes de son poète distingué. Smart avait déjà gagné le prix quatre fois, et, d'une vanité caractéristique, parlait de son « domaine de Kislingbury » (13). Mais son cinquième succès (celui de 1755), fut son dernier, et son nom ne paraît plus dans les registres de Pembroke Hall.

Pendant la période de sa vie académique, et pendant ses premières années de Londres, il avait élargi le cercle de ses connaissances distinguées. A Cambridge il avait été le précepteur particulier de Francis Blake Delaval, qui « lui montra en diverses occasions des signes particuliers de son « estime » (14), et ce fut à la requête de la famille Delaval qu'il écrivit un prologue et un épilogue pour une représentation d'*Othello* au théâtre de Drury Lane, jouée « par des « personnes de distinction pour se divertir ». La représentation eut lieu le 7 mars 1751, et fut, paraît-il, d'une splendeur extraordinaire : les frais dépassèrent 1.500 livres sterling ; plusieurs membres de la famille royale y assistèrent, ainsi que de nombreux nobles. Bien plus tard (en 1765), Smart dédia sa traduction de *Phèdre* à M. J. H. Delaval, et son *Horace* en vers (1767), à sir F. B. Delaval. D'ailleurs, à côté de ces amis de rang élevé, il « jouissait... de la connaissance intime du docteur Johnson, du docteur James, du

(10) *Athenæum*, 4 juin 1887.

(11) Il était défendu aux « Fellows » de se marier.

(12) *Athenæum*, 4 juin 1887.

(13) L'argent du prix, dont le montant s'élevait à trente livres, fut tiré du domaine de Kislingbury, légué par M. Seaton.

(14) Hunter. *Life*.

« docteur Goldsmith, et de M. Garrick ; et à vrai dire de la
 « plupart de ceux, qui étaient alors célèbres par leur génie,
 « ou leur érudition » (15). Il semble que le docteur Johnson
 l'aimait assez. Nous le voyons vers 1754 qui présente Thomas
 Tyers à Johnson. Tous trois conversent ensemble. Le docteur
 dit quelques vers qu'il vient de composer ; sur quoi le poète
 dit quelques-unes de ses propres compositions latines (16).
 Nous verrons que Johnson, Goldsmith, et Garrick, tous les
 trois, se sont évertués plus tard à aider le pauvre Smart.

Il est probable qu'à son arrivée à Londres, ou en tous cas
 après son mariage, Smart logea dans Canonbury House, à
 Islington. Sa fille, plus tard Mrs. Le Noir, écrivit ainsi des
 appartements de Canbury House : « Ces pièces furent occu-
 « pées pendant des années par un M. et une Mme Fleming, à
 « qui succéda leur fille, qui continua à les sous-louer en ap-
 « partements. M. John Newbery, dont la mémoire est si hono-
 « rée, cet original *Ami des Enfans* (17), bien connu pour sa
 « généreuse protection d'auteurs indigents, lui loua des
 « pièces pendant de longues années. Christopher Smart, qui
 « épousa sa belle-fille, les occupait de temps en temps ; c'est
 « là que ses deux filles, dont l'auteur de cette note est la
 « cadette, naquirent et passèrent leur enfance sous la garde
 « de Mrs. Fleming. Le docteur Goldsmith écrivait alors pour
 « M. Newbery, et vivait en pension chez Mrs. Fleming. L'au-
 « teur se souvient bien de sa chambre, qui était à l'étage
 « même où elle et sa sœur avaient leur salle de récréation »
 (18). Elle ajoute quelques anecdotes sur Goldsmith et dit
 qu'il n'oublia pas Mrs. Fleming quand il devint célèbre,
 mais « lui rendait visite quelquefois, et rencontrait là l'au-
 « teur, qui aimait beaucoup faire de temps en temps un bref
 « séjour de son ancienne amie au lieu de sa naissance ». Elle
 rappelle comment, quand Goldsmith logeait dans le

(15) Hunter. *Life*.

(16) *Johnsoniana*, Napier, p. 185.

(17) En français dans texte.

(18) *Miscellaneous Poems*, vol. 2, p. 180.

Temple, et *She Stoops to Conquer* réussissait, il était venu à Canbury House pour offrir des places à la famille pour une représentation, et l'auteur était de la partie. Parmi ses poèmes il y en a plusieurs qui parlent tendrement de Canbury House. Dans *Retrospection* elle parle de « la première aube de ma journée, si vite assombrie de nuages. » Dans ses rêves

« The venerable mansion seems
Again before my sight ;
That mansion where my youthful prime,
Skimmed lightly down the tide of time.

Again the gothic dome I meet,
The spacious stair I climb,
The oaken images I greet,
Framed for defying time.
The neat, trim garden I survey,
The shapely holly, yew, and bay ». (19).

Dans *Canbury House : (The old Palace) Birth-place of the Authoress* (20), elle regrette le « grand orme », et le « sycomore » et « l'ombre du mûrier » :

« And many a tree whose luxuriant fruit,
Spite of age, would the loaded branch bow,
From the new-modell'd garden is pluck'd by the root,
And like its old owners, laid low.

■
* * *

And the broken-stone stair by the frequent step worn
Which our light feet so often impress'd
From the trim modern building is banish'd with scorn ».

Et enfin, dans une lettre poétique à M. G. Dyer, après avoir

(————)

(19) *Miscellaneous Poems*, vol. 1, p. 54.

(20) *Ibid.* p. 208.

insisté avec tendresse sur ses joies d'enfance dans le vieux jardin, elle continue :

« Old was the mansion, passing fair,
Queen Bess had been an inmate there;

There Goldsmith thought and wrote at ease,
And there *we* play'd about his knees : —
Ah ! still in fancy's eyes are seen,
The stately elms that form'd its screen ;
Where my good grandsire, lov'd, caress'd,
Watch'd the old magpie build her nest,
Or mark'd, in distance just descried,
The small white vessels smoothly glide ». (21).

Voilà le bon Jack Whirler obligé de s'accorder du repos, ayant le loisir de regarder les oiseaux dans leurs nids et les bateaux qui passent. C'est un cadre bien tranquille, où l'impatient Smart quelquefois a dû penser et écrire « à son aise », pendant que ses extravagances et son ivrognerie préparaient les nuages qui allaient assombrir l'enfance de ses deux jeunes filles.

(21) Ibid. vol. 2, p. 175.

IV

LA FOLIE

Smart ne savait pas rester maître de sa sobriété, et se livrait à des excès désastreux pour sa santé. Nous l'avons vu, il était frêle de santé ; il devait se ménager, mais il ne le faisait pas. Sur les germes de folie qui étaient certainement dans son cerveau, l'alcoolisme agissait très fortement, et des aberrations d'esprit en résultèrent.

Il est difficile de savoir à quel point sa conduite devint si déréglée et importune qu'il fallut l'enfermer dans une maison de fous. La supposition qu'il avait été déjà enfermé en 1751, à été fondée sur l'impatiente prophétie de Gray d'une « prison ou Bedlam », en 1747, et sur un passage dans une de ses lettres à Walpole (Cambridge, le 8 octobre 1751) : « Nous avons ici un homme qui écrit bien (« *writes a good hand* ») ; mais il a des petites fautes qui m'empêchent de vous le recommander. Il est pouilleux, et il est « fou : il va partir cette semaine pour Bedlam ; mais si vous « le voulez absolument, je ne doute pas qu'il vous présente « ses respects ». Or, cela ne veut pas dire que la personne dont il s'agit va être réellement enfermée dans l'hôpital de Bethléem, mais seulement que, de l'avis de Gray, elle le mérite, et qu'elle va à Londres, où elle sera libre de rendre visite à Walpole si Walpole le veut. Ainsi, même si la lettre a trait à Smart, on ne pourrait pas en tirer la conclusion

qu'il allait vraiment être enfermé. Et il est presque certain que la personne dont il est question n'est pas Smart. Evidemment, il s'agit d'un copiste pour Walpole ; il est peu probable que Smart chercha un tel emploi. Tovey conjecture (1) que ce pouvait être Lawman, le copiste de Smart pour sa comédie. Et qui plus est, bien que Smart n'aimât pas le linge propre, et qu'il fût en général assez négligent, il n'est pas évident qu'il ait été jamais regardé autrement que comme gentleman, et il est peu probable que Gray eût parlé de lui en tels termes, même se livrant à une exagération humoristique. Il y a, comme l'indique Tovey, encore une difficulté : l'improbabilité que Newbery, dont la prudence était au-dessus de la moyenne, eût permis à sa belle-fille d'épouser en 1753 un homme qui avait été enfermé peu de temps auparavant dans une maison de fous. Hunter, dans sa *Vie* de 1791, parle très vaguement des troubles mentaux de son neveu, mais il ne dit rien d'un internement avant 1755 ou 1756 : « ses diverses et nombreuses difficultés, agissant sur
« une imagination extraordinairement ardente, produisirent
« des aberrations temporaires d'esprit ; lesquelles furent ac-
« compagnées de paroxysmes si violents et continus que l'in-
« ternement devint nécessaire. Dans cette triste situation,
« sa famille, car il avait maintenant deux enfants, eût été
« très embarrassée dans ses moyens d'existence, si elle n'a-
« vait été l'objet de la bienveillante amitié et l'assistance de
« M. Newbery. Bien d'autres parmi les connaissances de
« M. Smart rendirent volontiers des services ; et surtout le
« Dr Samuel Johnson, qui, aux premières approches de la
« maladie de M. Smart, écrivit plusieurs articles pour un
« périodique auquel celui-ci s'intéressait, pour lui assurer
« sa part des profits » (2). Hunter est très sobre de dates, mais l'allusion à la famille de Smart nous est une indication approchée, et l'allusion à Johnson nous amène avec plus de

(1) *Notes & Queries*, 25 mars 1905.

(2) Hunter, p. XX.

précision, à l'année 1756. Le périodique était *The Universal Visiter, or monthly memorialist*, dont le premier numéro parut en janvier 1756. Parlant en 1775, Johnson dit (d'après Boswell) : « Le vieux libraire Gardner employait Rolt et « Smart pour écrire dans un recueil mensuel, appelé *The « Universal Visitor*. Il y avait un contrat formel écrit, « qu'Allen l'imprimeur a vu... Ils étaient tenus de ne rien « écrire d'autre ; ils devaient recevoir, je crois, un tiers des « profits de cette feuille de six pence ; et le contrat devait « durer quatre-vingt-dix-neuf ans... J'écrivis pendant quel- « ques mois dans *The Universal Visitor*, à la place du pau- « vre Smart, pendant qu'il était fou, ignorant alors les con- « ditions dans lesquelles il avait été engagé, et croyant que « je lui rendais service. J'espérais que sa raison allait bien- « tôt lui revenir. La mienne me revint et je n'écrivis plus « dans *The Universal Visitor* » (3). Tous les articles, dans ce journal, marqués de deux astérisques ont été attribués à Johnson (il y en a six), mais Boswell croyait, d'après le style, que trois seulement, ceux des numéros de mars, avril, et mai, étaient vraiment de lui. L'article de mai, qui traite des épitaphes de Pope, est certainement de Johnson, car c'est le même qu'il inséra plus tard dans sa vie de Pope. Ainsi, ce que Hunter appelle « les premières approches de « la maladie de M. Smart », sinon son internement réel, survint au plus tard, au mois de mai 1756. Le dernier poème « Seatonien », celui sur *The Goodness of the Supreme Being*, fut publié avant la fin de février 1756, et son *Hymn to the Supreme Being, on recovery from a dangerous fit of illness*, pas plus tard qu'en juin, date où il est mentionné dans la *Critical Review*. Dans la préface de ce dernier poème, Smart constate avec reconnaissance que c'était alors la troisième maladie dangereuse dont les poudres du docteur James l'avaient sauvé. On se demande quels furent les rapports de ces maladies avec la folie définitive.

(3) Boswell, *Life of Johnson*, ed, Hill, vol. II, p. 345.

A la suite du passage cité ci-dessus, Hunter continue :
 « Après un intervalle d'un peu plus de deux années,
 « M. Smart paraissait à peu près remis, et ainsi on l'a mis
 « en liberté ; mais son esprit avait subi une secousse dont
 « il ne se remit jamais tout à fait ». Cela nous amène à
 l'année 1759. Or, le 18 janvier de cette année, Gray écrit de
 Londres à Mason : « Le pauvre Smart n'est pas mort, comme
 « on disait, et *Mérope* va être joué à son bénéfice, avec une
 « nouvelle farce, *Le Gardien* ». A quoi Mason répondit, le
 25 janvier : « La résurrection du pauvre Smart m'afflige ;
 « j'espérais qu'il était en sûreté, dans cet état où les meil-
 « leurs d'entre nous seront meilleurs que nous ne sommes
 « maintenant, et les plus mauvais guères pires que ne peut
 « le permettre la justice infinie. Mais est-il encore dans
 « son bon sens ? si oui, je crains que cela ne soit pire
 « encore. Je vous prie, si vous pouviez employer une guinée
 « de façon à lui être utile (car il est trop tard pour pren-
 « dre un billet) donnez-la de ma part » (4).

Deux confrères en poésie ont saisi l'occasion de se lamenter. L'un d'eux était Richard Rolt, son collègue dans *the Universal Visitor* :

« Oh, Smart . with thee I often us'd to rove
 In Fancy's wilds, and Wisdom's sec'd grove !
 Heart-piercing thought ! no more those joys are mine,
 Thy elevated genius soar'd divine :
 And human nature dignified in thee
 Had almost shewn us the Divinity :
 But wisdom there was lost, and we deplore
 Thy loss, which ages never may restore.
 Britons be mov'd, feel your best bard's distress,
 'Twas his to please, and now 'tis yours to bless » (5).

(4) Tovey, vol. II, p. 77.

(5) *Select Pièces by the late R. Rolt*. Londres 1772.

Une lamentation analogue vint de J. Copywell (William Woty) :

« On hearing that the Tragedy of Merope was to be acted for the Benefit of Mr. Smart.

Unhappy Bard ! whose elevated soul
From earth took flight and reach'd the starry pole ;
Whose harp celestial lies in broken state ;
Affecting emblem of its master's fate !
Ah me ! no more, I fear, its tuneful strings,
Touch'd by his hand, will praise the King of Kings.
Oh Smart ! to me, to all, for ever dear,
Thy friend here drops a sympathetic tear ;
Nor doubts that Britons on that night will mourn
Thy genius blasted, and thy laurels torn » (6).

Smart était-il libéré au moment de cette représentation ? Les lettres de Mason et de Gray semblent indiquer une réapparition au grand jour après une période de réclusion, bien que la période d'un « peu plus de deux années » de Hunter ne fût guère écoulée. En tous cas, Rolt et Copywell parlent de Smart comme d'un homme qui est encore, et probablement pour toujours, hors de combat. Il est certain que son esprit fut affecté pendant tout le reste de ses jours, et prêt à sombrer à tout moment. A-t-il été encore enfermé ? Si ce n'était l'affirmation précise de Hunter, nous croirions que l'internement a duré plus longtemps. Il est à remarquer, par exemple, qu'entre l'année 1756 et la fin de 1762 Smart n'a rien publié. (Le *Nonpareil*, 1757 ; la deuxième édition du *Power of the Supreme Being*, 1758 ; et la deuxième édition de l'*Horace* en prose, 1762, n'étant que des réimpressions, qui ne demandaient pas l'intervention de l'auteur, n'ont rien à faire avec cet argument.) Quant à ce qu'il aurait écrit pen

(6) *The Shrubs of Parnassus*, 1760. p. 55.

dant cette période, nous n'en savons presque rien. Il est probable que le court poème, *On being asked by Colonel Hall to make Verses upon Kingsley at Minden*, et l'hymne XXVI, sur *The Accession of King George III*, ont été écrits peu de temps après les circonstances qui les ont respectivement suggérés, bien qu'ils ne furent pas publiés avant 1764 ; (Minden, le 1^{er} août 1759 ; accession de Georges III, le 25 octobre 1760) ; mais pour la composition d'autres poèmes publiés après 1762 nous n'avons pas de dates, bien que probablement au moins quelques-uns des psaumes, et peut-être le *Song to David*, aient été composés pendant cette période. Si Smart était libre et plus ou moins remis en 1759, il est du moins surprenant qu'il n'ait rien publié avant 1763. Pendant cette année 1763, Boswell fait sa première visite à Johnson, et note soigneusement : « J'ai gardé ces « brèves notes de ce qui s'est passé ce jour-ci : « La folie « s'annonce quelquefois par des écarts inutiles vis-à-vis des « mœurs habituelles du monde. Mon pauvre ami Smart mon- « trait le dérangement de son esprit, en se jetant à genoux, « pour dire ses prières dans la rue, ou dans tout autre en- « droit inaccoutumé. Or, quoique, raisonnablement parlant, « ce soit une folie plus grande de ne pas prier du tout, que « de prier comme le faisait Smart, je crains que ceux qui « ne prient pas soient si nombreux, que leur raison ne soit « pas mise en question ». A propos de ce poète infortuné, qui « fut enfermé dans une maison de fous, il eut, dans une « autre occasion, la conversation suivante avec le Dr Bur- « ney. Burney. « Smart, comment va-t-il, monsieur ; est-il « probable qu'il se remette ? » Johnson. « Il semble que son « esprit a cessé de lutter contre la maladie ; car il en- « graissé ». Burney. « Peut-être, monsieur, cela vient-il du « manque d'exercice ». Johnson. « Non, monsieur, il a pres- « que autant d'exercice qu'il en avait autrefois, car il bêche « dans le jardin. En effet, avant son internement, il s'exer- « çait en allant à pied à la taverne ; mais on devait le

« porter chez lui. Je ne croyais pas qu'on dût l'enfermer.

« Ses faiblesses n'étaient pas nuisibles à la société. Il insista pour que l'on priât avec lui ; et j'aimerais autant prier avec Kit Smart qu'avec un autre. On l'accusait encore de ne pas aimer le linge propre, et moi-même je ne l'aime pas avec passion » (7). Tovey, qui inclinait à croire à un seul internement, c'est-à-dire, de 1756 à 1759, remarque que « ce que dit Johnson de la folie de son pauvre ami est du passé », et que la conversation avec Burney a eu lieu « dans une autre occasion », quand Smart était réellement enfermé. « Cette conversation, Boswell l'a évidemment recueillie chez Burney, et on ne peut conclure de quoi que ce soit dans la *Vie de Johnson* que Smart fut enfermé en 1763 » (8). Il démontre aussi que Smart devait être libre quand le *Song to David* fut publié, car évidemment ce poème ne fut pas mis sous sa forme définitive dans une maison de fous. Cela est sans doute vrai, et ainsi on pourrait affirmer que Smart était libre avant le mois d'avril 1763, où le *Song* fut commenté par les revues. On peut même remonter plus loin. Dans *The Cambridge Chronicle* du 5 février 1763, parut l'épigramme de Smart sur James Sheels, écrite à la requête de son père. Le poème est très court, mais alors que M. Sheels père a pu le demander, et Smart l'écrire, entre le 29 octobre 1762 (la date où mourut le jeune homme), et le 5 février 1763, Smart a dû avoir au moins un certain degré de liberté et de raison à un moment donné de cette période.

Mais tout cela ne prouve rien contre un internement qui se terminerait, par exemple, en 1762 ; et plusieurs faits le rendent fort probable. Hunter, après sa phrase, « un peu plus de deux années », nous conduisant ainsi par déduction à l'année 1759, continue : « Il prit un agréable logement dans le voisinage du Parc ; conduisant ses affaires pendant quelque temps avec assez de prudence. Il était sou-

(7) Boswell, *Life of Johnson*, ed. Hill, vol. I, p. 397.

(8) *Notes & Queries*, le 25 mars 1905.

« tenu en partie par ses travaux littéraires, et en partie par
« la générosité des amis ; il recevait entre autres bénéfices
« cinquante livres par an de la Trésorerie ; je ne sais pas
« avec certitude par quelle influence, et je ne risquerai donc
« pas une conjecture à ce sujet. De l'état de son esprit et de
« sa manière de vivre pendant cette période, on peut se faire
« quelque idée par la lettre suivante du docteur Hawkes-
« worth à Mrs. Hunter, une de ses sœurs. » La lettre porte
la date d'octobre 1764. Ainsi on croirait que le « quelque
temps » pendant lequel Smart était assez prudent a duré
au moins cinq années. Hawkesworth écrit ainsi :

« Chère Madame,

« Je crains que déjà vous ne m'ayez secrètement accusé,
« et j'avoue que les apparences me sont défavorables ; pour-
« tant, je n'ai pas tardé à rendre visite à M Smart, mais par
« malheur je l'ai manqué deux fois. Le troisième jour de
« mon retour à la ville je fus saisi d'une fièvre qui était alors
« épidémique, de laquelle je viens de me remettre. Depuis
« mon retour à la ville cette deuxième fois j'ai visité mon
« ancien ami, et je l'ai vu. Il m'a reçu avec une chaleu-
« reuse sollicitude, naturelle à la sensibilité de son tempéra-
« ment, et nous étions bientôt assis auprès de son feu. J'a-
« perçus sur sa table un livre in-quarto, où il venait d'écrire,
« un paroissien et un *Horace* : après les premiers compli-
« ments, je lui dis que j'avais été à Margate, où j'avais vu
« sa mère, et sa sœur, qui parlaient de lui avec tendresse,
« et me firent promettre de venir le voir ; à cela il ne fit au-
« cune réponse : ni ne me demanda rien sur ceux dont je
« parlais : il n'a même pas mentionné l'endroit, ni ne m'a
« rien demandé à son égard, ni pourquoi j'y étais allé.
« Après une pause, et un peu de conversation indifférente,
« je suis revenu au sujet, en disant que M. Hunter et vous
« seriez très contents de le voir en Kent : à cela il répondit
« très vite : « Il est impossible que je reste oisif ». J'ai dit

« qu'il pourrait employer son esprit aussi bien à la campa-
« gne qu'à la ville, à quoi il ne fit que hocher la tête ; et j'ai
« changé le sujet entièrement. Je lui demandai quand nous
« verrions les *Psaumes*, et il répondit qu'ils seraient mis
« sous presse incessamment : quant à ses autres entreprises,
« j'ai appris qu'il avait achevé une traduction de *Phèdre*
« en vers, pour Dodsley, à un certain prix, et qu'il s'occupe
« maintenant de traduire tout Horace en vers ; parfois il
« pense à le publier pour son propre compte et parfois à éta-
« blir un contrat avec un libraire : je lui ai conseillé la der-
« nière méthode, et il m'a dit alors qu'il négociait à ce su-
« jet, et croyait que cela allait s'arranger : il m'a dit que son
« principal motif pour traduire Horace en vers c'était de
« dépasser la traduction en prose qu'il avait faite pour New-
« bery, et qui, disait-il, ferait tort à sa mémoire. Il a l'inten-
« tion, pourtant, de revoir cette traduction, et de l'imprimer
« au bas de la page dans sa version poétique, qu'il se pro-
« pose d'imprimer in-quarto avec le latin, tous deux en vers
« et en prose, sur la page opposée ; il m'a dit qu'il avait une
« fois pensé à l'imprimer par souscription, mais, ayant déjà
« importuné ses amis, il ne voulait pas le faire à nouveau,
« et avait été persuadé de la publier par livraisons. Bien que
« je lui aie plutôt conseillé de ne pas le faire, cela semblait
« enfin être son intention définitive : il m'en a lu une partie :
« elle est très exacte, et son propre feu poétique y étincelle
« très fréquemment ; mais, à tout considérer, elle ne prendra
« guère la place de celle de Francis ; ainsi, il y gagnera peu,
« à moins que l'on ne l'adopte comme manuel d'école, ce qui
« pourrait peut-être arriver. Ayant mentionné sa traduction
« en prose, j'ai vu son visage s'enflammer, et, en saisissant
« le livre, il dit : Combien croyez-vous que j'aie reçu pour
« ceci ? » Je dis que je ne saurais deviner. « Eh bien », dit-
« il, avec beaucoup d'indignation, « treize livres ». J'ai
« exprimé un très grand étonnement, qu'il crut accroître en
« ajoutant : Mais, Monsieur, j'ai donné une quittance pour

« cent (livres) ; » ma surprise pourtant était alors passée, et
« j'ai appris qu'il n'avait reçu que treize livres parce que le
« reste avait été avancé pour sa famille ; c'était là un sujet
« très délicat, et j'ai trouvé immédiatement les moyens de
« l'en détourner.

« Il est chez de très honnêtes gens, dans une maison dé-
« licieusement située avec une terrasse qui a vue sur Saint-
« James's Park, et une porte qui y amène. Il allait dîner
« chez un de mes anciens amis, M. Richard Dalton, qui a
« un emploi dans la bibliothèque du roi ; et si je n'avais pas
« eu un rendez-vous très important j'aurais dîné avec lui. Il
« avait reçu tout récemment une très aimable lettre du doc-
« teur Lowth, et il n'est nullement considéré sous un jour
« qui rende sa compagnie comme gentleman, comme sa-
« vant, et comme homme de talent moins souhaitable. J'ai
« écrit d'une façon très circonstanciée, chère madame, en
« racontant tous les détails de cette conférence, afin que
« vous puissiez en tirer les mêmes conclusions que j'ai pu
« le faire moi-même » (9).

Or, il n'est pas certain que l'événement dont parle Haw-
kesworth (ou plutôt, dont il se garde délicatement de par-
ler), ait été un internement pour folie, mais c'est fort pro-
bable. A remarquer, toutefois, que, s'il en est ainsi ; il ne
peut guère être question d'un internement qui se fût terminé
cinq ans auparavant, mais d'un autre plus récent. L'affir-
mation répétée de Frances Burney renforce cette probabi-
lité. Elle dit (10) (12 septembre 1768 ; et septembre 1769) que
Smart « a été deux fois enfermé dans une maison de fous ». En
parlant du *Song to David* en avril 1763, la *Monthly Re-*
view commence : « A cause des souffrances de cet écrivain
« de talent, il est impossible que la pièce que nous avons
« devant nous soit autre que très désordonnée ». Et en-
core, en novembre de la même année, dans une revue du

(9) Lettre citée par Hunter et par Chalmers.

(10) *The Early Diary of Frances Burney*,

recueil de *Poems on several occasions* : « Nous sommes heureux de remarquer que, malgré tout ce que ce poète de talent a si longtemps souffert, ni l'ardeur de son imagination, ni l'harmonie de ses vers, ne sont affaiblies au moindre degré ». En juillet 1773, le poète lui-même chante amèrement son infortune, et nous donne lieu de croire qu'il avait été enfermé pendant près de sept années (dans l'*Epistle to John Sherratt*, publiée 1764) .

Well nigh sev'n years had fill'd their tale,
 From Winter's urn to Autumn's scale,
 And found no friend to grief and Smart,
 Like Thee and Her, thy sweeter part ;
 Assisted by a friendly pair (11)
 That chose the side of Christ and Pray'r,
 To build the great foundation laid,
 By one (12) sublime transcendent maid.

* * *

'Tis blessing as by God we're told,
 To come and visit friends in hold ;
 Which skill is greater in degree,
 If goodness set the pris'ner free.
 'Tis you that have in my behalf,
 Produc'd the robe and kill'd the calf ;
 Have hail'd the restoration day,
 And bid the loudest music play. »

Il montre sa conviction que ces « actes généreux d'amour chrétien » seront « conservés sur les tables célestes », et que dans une place très élevée

« Shall thy distinguish'd deed appear ;
 Whose spirit open and avow'd
 Array'd itself against the croud,

(11) M^r et M^{rs} Rolt. (Note de l'auteur.)

(12) Miss A. F. S.....of Queen's Square. (Note de l'auteur.)

With chearfulness so much thine own,
 And all thy motive God alone ;
 To run thy keel across the boom,
 And save my vessel from her doom,
 And cut her from the pirate's port,
 Beneath the cannon of the fort,
 With colours fresh, and sails unfurl'd,
 Was nobly dar'd to beat the world. »

Evidemment Smart était indigné d'avoir été enfermé, et ne jetait sur ses parents que des regards d'hostilité. « L'opinion de la plupart des fous est qu'ils sont sains d'esprit », nous dit-on ; et probablement cette attitude, et non pas son esprit divaguant, était la cause de son silence obstiné quand Hawkesworth lui parlait des siens à Margate.

Le 28 juin 1763, Mason, bienveillant et embarrassé, écrit de York à Gray : « J'ai environ dix souscripteurs pour « Smart, et je ne sais pas comment lui envoyer l'argent. « Stonhewer me conseille de le garder, car on lui dit qu'il « est entre les mains de quelqu'un qui pourrait le voler. « J'ai vu son *Song to David*, d'où je conclus qu'il est aussi « fou que jamais. Mais je ne parle de ceci qu'afin que l'on « puisse tâcher de l'aider aussi efficacement que possible, « ce que l'on ne peut faire sans l'interposition d'une troi- « sième personne. Si vous connaissez quelqu'un en ce mo- « ment à Londres (car Stonhewer l'a quitté), à qui je pour- « rais écrire à ce sujet, veuillez me le dire. On dit dans les « journaux qu'il poursuit les gens qui l'ont enfermé ; si « cela est, l'assister en ce moment équivaldrait à jeter son « argent aux avocats » (13). A quoi Gray répond, probable- ment de Cambridge : « Je crois qu'il vaudrait mieux n'en- « voyer à Smart l'argent que vous avez bien voulu recueillir « pour lui qu'après le moment où il aura abandonné son

(13) *Letters of Gray, etc.*, ed. Tovey, vol. III, p. 11.

« procès, qui, je n'en doute pas, lui sera défavorable s'il le
 « poursuit, Gordon (qui demeure ici) le connaît et s'inté-
 « resse à lui ; de lui je saurai probablement si l'on peut le
 « persuader d'abandonner son intention. Il y a un M. An-
 « guish dans la ville (que vous avez connu autrefois, je
 « crois) ; lui probablement pourrait vous informer le mieux
 « de sa condition et de ses mouvements, car j'entends dire
 « qu'il continue d'être très aimable pour lui » (14) ¹.

Il semble peu probable qu'un procès en 1763 eût un rapport avec un internement qui se termina en 1759. On pourrait très vraisemblablement appliquer l'allusion de Smart lui-même à « tout près de sept années... de l'urne d'hiver
 « jusqu'à la balance d'automne » à un internement qui commença en janvier ou février 1756, et dura jusqu'en octobre 1762. La phrase de Hunter nous oblige à supposer un intervalle en 1759.

En somme, il semble raisonnable de croire que pendant la période en question (1756-1762), Smart a été ou trop malade pour écrire, ou empêché d'écrire par une difficulté du genre de celle dont parle la légende du *Song* ; qu'il a été certainement enfermé du commencement de 1756 jusqu'au commencement de 1759, et encore pendant une période de durée incertaine, mais qui a dû se terminer à l'automne de 1762.

Quant à cette légende qu'il aurait écrit le *Song to David* avec une clef sur la boiserie de sa cellule pendant son internement, elle repose sur une base très incertaine. La seule version contemporaine que l'on connaisse, n'est elle-même que le rapport de simples bruits. On la trouve dans la *Monthly Review*, qui ne veut pas insister sur les défauts du *Song*
 « pour de nombreuses raisons, et plus particulièrement, s'il
 « est vrai, comme on nous l'a dit, qu'il fut écrit alors que
 « l'Auteur était privé de sa plume, d'encre, et de papier, et
 « fut obligé de graver ses vers avec le bout d'une clef, sur

(14) *Gray's Works*, ed. Gosse, vol. III, p. 162.

« la boiserie » (15). Pour qu'une telle histoire pût naître, même sous cette forme vague et imparfaite, elle devait reposer en partie sur une vérité, et peut-être quelques vers ou strophes du *Song* ont-ils été écrits de cette façon. Mais à part cette probabilité, il n'y a rien qui permette d'échafauder un raisonnement. On est libre d'en tirer les conclusions que l'on veut, liberté largement prise par quelques-uns de ceux qui ont parlé de Smart plus tard. Tout l'intérêt de la question, c'est de déterminer la relation de sa folie avec la composition du *Song*. Si l'on rejette comme légendaire l'histoire de la *Monthly Review*, il n'est plus évident que le poème ait été composé dans une maison de fous. Au contraire, Hunter dit de lui, comme des autres, qu'il a été écrit « après l'internement » (16) de son auteur.

Où Smart a-t-il été enfermé, nous ne le savons pas. Dans les registres de l'hôpital de Bethléem il n'y a aucune mention de lui. Il est vrai que quelques-uns de ses contemporains — miss Burney, par exemple — mentionnent « Bedlam » en parlant de lui ; mais très évidemment le terme était tout à fait général, et n'avait aucune signification locale. Mrs. Piozzi nous est de quelque secours : dans ses *Anecdotes* elle raconte à sa façon la conversation de Johnson et Burney au sujet de la folie de Smart : « Quand le pauvre « Smart, si bien connu par son talent et par ses malheurs », écrit-elle, « fut d'abord obligé d'être enfermé dans des appartements particuliers, un ami commun des deux (c'est-à-dire de Johnson et de Burney), regrettait en termes affectueux la nécessité qui avait arraché à leur société « un compagnon si agréable » (17). Que Smart ait visité Bethléem, cela apparaît dans deux esquisses en prose de *The Midwife*. Peut-être est-il significatif que là aussi il parle d'un médecin de sa connaissance qui avait une maison d'a-

(15) *The Monthly Review*, avril 1763.

(16) Introduction à l'édition de 1791, note à la fin.

(17) *Anecdotes of the late Samuel Johnson*, p. 260.

liénés privée. Il ne semble pas possible d'approcher davantage de la vérité en ce qui concerne la chambre boisée où il aurait écrit le *Song to David*.

V

LES DERNIÈRES ANNÉES

Le biographe de Smart résume la dernière période de sa vie en un seul paragraphe : « Durant quelques années le « discernement de M. Smart l'a quitté, et il fut enfermé « pour dettes dans la prison du banc du roi, dont plus tard « il obtint les « rules » (1) par la bienveillance de son beau-frère, M. Thomas Carnan. Il mourut à la suite d'une « courte maladie le 18 mai 1770, d'une atteinte au foie ».

Quelques détails nous aident à illustrer ce maigre récit. D'abord, Smart reprend son activité littéraire, et écrit beaucoup. « My Muse », dit-il,

« ... is somewhat stronger than she was,
In spite of long calamity and time,
Arouse, Arouse ye ! is there not a cause ?
Arouse ye lively spirits of my prime ! » (2).

Le *Song to David* fut publié de bonne heure en 1763, suivi la même année de deux courts recueils de vers de circonstance, et de propositions pour une nouvelle version des psaumes, laquelle fut prête, paraît-il, en octobre 1764, date où

(1) Région limitée au dehors de la prison, où certains prisonniers avaient le droit de demeurer, et où ils jouissaient d'un meilleur régime que dans la prison même.

(2) *Ode to Général Draper*, 1763

Hawkesworth lui rendit visite, mais qui ne parut qu'en 1765, Au commencement de 1764 on jouait son oratorio de *Hannah* au théâtre du roi dans le Hay-market, et il publia encore un petit recueil de vers. En janvier 1765 parut un ouvrage plus ambitieux, une version poétique de *Phèdre*. Puis vinrent les psaumes promis, accompagnés (dans le même volume) de quelques hymnes originales et d'une deuxième édition du *Song to David*. Plus de huit cent exemplaires des psaumes furent imprimés, au prix de 10 s. 6. d. chacun. Parmi les souscripteurs on trouve beaucoup de poètes distingués, d'aristocrates, d'évêques, de musiciens (3). Mais la faveur du grand monde et les profits qu'il en tirait ne suffirent pas pour assurer le nécessaire au pauvre imprudent. « Tout ce qui avait trait à ce malheureux poète » écrivit miss Burney, « semblait être dans un effritement constant ; ses affaires et sa raison, chaque année et d'une façon visible, s'assombrissaient ensemble ; et des efforts que l'on faisait pour lui en venir en aide, aucun, malheureusement, ne réussissait, sauf l'amitié de M. Burney ». (4). En 1766, paraît-il, il habitait encore la maison qui donnait sur le Parc, car il écrit à Georges Colman de la façon suivante :

« Saint-James's Park, à côté de l'arène
de combats de coqs.
le 27 février 1766.

« Monsieur,

« Je me trouve réduit par la nécessité de la situation à

(3) On trouve, entre autres, les noms d'Akinside, Armstrong, Fawkes, Granger, Gray, Garrick, Smollet, J. Warton; des Comtes de Cardignan et de Cornwallis, du Duc de Cleveland; des docteurs Arne, Boyce et Burney; des peintres Gri-gnion, Haymann, Hogarth, Worledge.

(4) *Memoirs of Dr Burney*, I, 205.

« taxer encore ceux de mes amis qui seraient disposés à me
« faire l'honneur de leurs noms.

« Je suis, avec beaucoup de respect,

« Votre serviteur obligé

« CHRISTOPHER SMART » (5).

Il s'agissait peut-être d'une souscription au nouveau volume de poèmes mélangés que préparait Smart, pour lequel les propositions parurent dans l'*Horace* en vers de 1767 (6). Le 22 avril 1766, le roi, que l'on avait pressenti de la part de Christopher Smart, voulu bien lui accorder la prochaine place de Pauvre Chevalier qui deviendrait vacante dans la Chapelle de Saint-Georges, à Windsor (7). Un Pauvre Chevalier avait un logement dans les hospices, et environ £30 par an, et devait assister aux prières dans la chapelle tous les jours. Mais, paraît-il, la place n'est pas devenue vacante avant la mort de Smart, car il n'est jamais devenu Pauvre Chevalier de Windsor.

Après l'*Horace* de 1767, il ne publia que deux petits livres, très médiocres, tous les deux. Ses *Parables of Jesus, done into familiar verse*, il les dédia (de Westminster le 24 février 1768) au jeune Bonnell Georges Thornton. Pendant la même année on jouait son oratorio d'*Abimelech* au théâtre royal, Covent Garden. Après cela, il semble qu'il n'écrivit plus rien. (*Hymns for the Amusement of Children*, dont on ne connaît que la troisième édition (1775), appartient peut-être à cette période.)

Deux fois encore il est question de lui dans le journal de miss Burney. D'abord, le 12 septembre 1768 : « M. Smart le
« poète a été ici hier... Cet écrivain de talent est un des hommes les plus infortunés — il a été deux fois enfermé dans

(5) *Posthumous Letters, etc.....* by George Colman, the Younger, Londres 1820

(6) voir p. 74.

(7) *State Papers Domestic, Entry Book* 157, p. 147.

« une maison de fous — et ce ne fut que l'an dernier qu'il
 « envoya à papa une lettre très touchante, le suppliant de
 « lui prêter une demi-guinée ! Quel dommage qu'un homme
 « si habile, si plein de talent, soit réduit à des circonstan-
 « ces si affreuses. Il est extrêmement sérieux, et a encore
 « beaucoup d'étrangeté dans sa manière, ses regards, et sa
 « voix » (8). Et encore, un an plus tard, en septembre 1769 :
 « Le pauvre M. Smart m'a offert ce matin une rose, fraî-
 « che et douce comme si nous étions au mois de juin. « Elle
 « m'a été donnée », dit-il, « par une belle dame — mais pas
 « aussi belle que vous ! » J'ai toujours admiré la licence
 « poétique — Ceci, pourtant, n'est rien en comparaison de
 « ce qu'il s'amusait à dire ensuite. Les écrivains de la *Criti-*
 « *cal Review*, toujours désireux de saisir toute occasion d'a-
 « moindrir et de dégrader le mérite de ce malheureux (qui
 « a été deux fois enfermé dans une maison de fous), croi-
 « raient justifiées toutes les observations les plus haineuses
 « sur ses facultés déclinantes, et peut-être même le déclare-
 « raient-ils dans un état d'esprit qui le rende propre à re-
 « venir une troisième fois à Bedlam, s'ils avaient appris
 « qu'il est tombé au point de me flatter et me louer, moi,
 « F. B. » (9).

Il avait toujours besoin d'argent. Peu de temps avant sa mort, il écrivit au Rev. Dr. Jackson : « Etant en train de me
 « remettre d'une attaque de maladie, et n'ayant rien à
 « manger, je vous supplie de me prêter deux ou trois shil-
 « lings, que (si Dieu le veut), je rendrai, avec mille remer-
 « ciements, d'ici deux ou trois jours » (10). Et dans sa der-
 nière lettre au docteur Burney, écrite de la prison du banc
 du roi, « il plaïda passionnément la cause d'un camarade

(8) *The Early Diary of Frances Burney*.

(9) *Ibid.*

(10) *Biographica Dramatica*.

« de malheur « que moi-même », dit-il d'une manière touchante, « j'ai déjà secouru selon ma pauvreté généreuse » (11). Enfin, il « termina son existence souffrante dans la prison du banc du roi ; il y dut à une petite souscription, « à la tête de laquelle était le Dr Burney, un soutien misérable, outre la pension de sa prison ; et il y passa le restant assombri de ses jours, accablé tantôt sous l'égarement intellectuel presque complet, tantôt sous l'oubli de ses malheurs dans l'ivrognerie » (12).

Ce fut le 21 mai 1771 (13), dans ces circonstances mélancoliques, que s'est éteint « Christopher Smart, un gentleman très distingué par ses facultés poétiques ». (*Gentleman's Magazine*, le 25 mai 1771). Il fut enseveli dans le cimetière de Saint-Paul.

Le 25 juin 1771, son neveu et futur biographe, le Rev. Christopher Hunter, de Gayton, en Northamptonshire, écrivit à son ami le Rev. Weeden Butler : « Vous n'avez pas été le premier héraut de la mort de mon oncle ; je l'avais vue dans les journaux le jour précédent. J'espère qu'il est maintenant en paix ; ce n'était pas son lot ici-bas. En ce moment, en écrivant, je m'appuie sur un de ses poèmes, qui paraît doué d'un double mérite maintenant que son auteur n'est plus ; ce sont les mots d'un parent dans la tombe, qui étant mort, parle encore » (14).

Malgré ses extravagances, sa folie et ses souffrances, la vie de Smart ne nous présente pas un spectacle aussi attristant que celle de Collins, par exemple. Car, bien qu'il ait pu être assez déprimé par la pauvreté où ses imprudences l'ont mené maintes fois, il semble certain que son tempérament

(11) *Memoirs of Dr Burney*, I, 280.

(12) *Memoirs of Dr Burney*, I, 279.

(13) La vie de Smart, mise en tête de l'édition de 1791, dit qu'il mourut le 18 mai 1770. On peut corriger cette erreur à peu près par la lettre de Hunter lui-même, et exactement par *Gentleman's Magazine*, le *Cambridge Chronicle* du 25 mai 1771 ; et le *Scots Magazine*, juin 1771.

(14) Nichols, *Illustrations*, V, 819,

n'était pas du tout sombre. En bonne santé, il plaisait à ses amis par l'éclat de sa conversation, pétillait d'esprit, improvisait des vers amusants. Devenu fou, il s'envolait sur les ailes d'une exaltation religieuse. Bien que le sentiment du péché et de la pénitence fût présent dans son esprit, il fut dominé par un sentiment profond d'obligation envers Dieu pour ses bontés innombrables, et un besoin irrésistible de louer et de prier Dieu. Pour cela, il s'agenouillait souvent dans la rue : Johnson nous parle de cette habitude ; et Nichols raconta à Chalmers qu'il avait vu le poète, à genoux à la porte de l'église d'Islington, répétant le Pater. On dit qu'il composa plusieurs de ses poèmes religieux à genoux. Ainsi, bien que sa religion eût très peu d'effet sur sa conduite extérieure, la fréquence et l'intensité de ses louanges poétiques donnent lieu de croire qu'il trouvait une consolation vitale pour son âme sensible dans la contemplation de la bonté divine. Le « pauvre Smart » a goûté, probablement, un peu de félicité très réelle dans les moments même où sa situation physique était extrêmement pénible.

Son caractère, toute réserve faite, semble avoir été très attirant. Une très grande sensibilité, qui sans doute lui était défavorable à beaucoup d'égards, lui a été d'un grand secours pour ses poésies. Son sens intime de l'origine divine de toutes choses s'est joint à cette tendresse, et s'exprime dans son amour de l'homme et des animaux, sa haine de la violence. C'est cela qui dicte ses attaques contre les combats de chiens et de taureaux, sur le duel, et sur la guerre. Il écrit à l'ombre d'Alexandre le Grand : « Si un
« homme tue son voisin, on le juge, le condamne, l'exécute;
« et on le pend par des chaînes avec très peu de cérémonie.
« Mais s'il tue dix mille hommes, alors cela devient la gloire,
« et voilà tous les Poètes, les Peintres, les Imprimeurs, et
« les Prêtres qui le célèbrent pour le bien qu'il a fait. Selon
« cette règle, je vous crois le meilleur homme qui ait jamais
« vécu, mais selon la règle de l'Humanité et du Sens Com-

« mun, je vous crois le plus grand scélérat qui ait jamais
« existé.

Votre serviteur,

« M. MIDNIGHT. » (15).

Il faut avouer, toutefois, que les théories de Smart sont fondées plutôt sur le sentiment que sur la raison. Il agissait souvent par une impulsion généreuse, sans jugement. Ainsi, sa femme a raconté qu'il invitait des gens à dîner chez lui quand il n'avait même pas de quoi nourrir sa famille. Frances Burney trouva touchants ses efforts pour assister un camarade d'infortune dans la prison, alors que lui-même était tout à fait indigent. Nous nous rappelons de pareilles tentatives chez Goldsmith, qui, lui aussi, était souvent plus généreux que prudent.

Evidemment notre poète avait assez de vanité. Gray nous le dit très catégoriquement, et d'autres faits renforcent sa constatation. Il est curieux qu'il ait été en même temps très timide. On raconte de lui qu'il s'était engagé à présenter sa femme au comte de Darlington, qu'il connaissait bien ; mais ayant seulement prononcé son nom, il fut saisi de panique, et se sauva précipitamment, laissant sa femme s'en tirer de son mieux. On s'imagine qu'une telle terreur ait été assez rare. D'habitude Smart parlait avec beaucoup d'assurance. Il frayait d'égal à égal avec le grand docteur Johnson, qui l'a reçu très aimablement, et qui aimait sa société et admirait sa piété, même quand elle devint exagérée.

La bienveillance de Johnson et de ses contemporains envers Smart les montre sous une lumière très favorable, et témoigne une fois de plus que, si leurs « vers étaient vêtus
« du vêtement de l'époque », « par dessous, on entendait
« battre leur grand cœur ». Johnson écrivit pour lui des articles, le visita pendant son internement, et contribua, proba-

(15) *The Midwife*, vol. II, p. 30.

blement, par de l'argent, à lui venir en aide. Garrick donna pour lui (comme pour bien d'autres), une représentation de bénéfice. Et Goldsmith, lui-même dans la gêne, écrivit et fit circuler un appel au secours de Smart (16). Gray, quoique sarcastique, et Mason, avec toute sa piété pompeuse, donnaient tous deux beaucoup de vraie assistance au faible imprudent, qui n'était jamais capable de ménager ses ressources matérielles.

La patience de ces amis et d'autres encore a dû subir de rudes épreuves. Johnson croyait que les excentricités de Smart « n'étaient pas nuisibles à la société », et qu'il n'était pas nécessaire de l'enfermer. Il est toujours difficile de décider jusqu'à quel point la société doit supporter des excentricités dans l'espoir qu'elles soient les manifestations du génie. En tous cas, la conduite de Smart a dû être assez « nuisible » à sa femme et à ses enfants. Ceux-ci eussent eu beaucoup à souffrir, sans la bienveillance de leurs parents et leurs capacités personnelles. Ce fut probablement pendant le premier internement de Smart que sa femme se réfugia chez les Falkiner en Irlande (Mrs. Falkiner était la sœur aînée de Smart). Evidemment, elle tâcha de monter un commerce de quelque sorte à Dublin, où Johnson lui écrivit une lettre (17). C'était, à ce qu'il semble, une femme courageuse, très capable, très intelligente et bienveillante, avec une confiance en soi-même développée à la dure école du malheur. Newbery lui transféra ses intérêts à Reading, et elle sut si bien les ménager qu'elle parvint à l'aisance. Elle devint la principale propriétaire du *Reading Mercury*, et garda cette situation jusqu'à sa mort en 1809. On a loué surtout sa bienfaisance envers les réfugiés français, bienfaisance d'autant plus courageuse qu'elle s'opposait aux préjugés anglais (18). Sa fille, Mrs. Le Noir, s'est servie

(16) *Life & Times of Goldsmith*, Forster. I, 367.

(17) Hunter.

(18) *Reading Mercury*, 22 mai 1809.

d'un remarquable exemple de la bienveillance de sa mère pour un incident de ses romans.

Cette fille, c'était la cadette, Elizabeth Anne, qui épousa le capitaine Jean Le Noir de la Brosse (19) en 1795. Nous avons déjà cité des passages de ses vers, dont il y a deux volumes. Elle a écrit aussi plusieurs récits en prose, dont le plus agréable est *Clara de Montfier : or, The Maid of la Vendée* ; la facilité et l'esprit de ce conte nous entraînent volontiers jusqu'au bout des trois volumes. Il y a moins d'incidents et de variété dans *Village Anecdotes ; the journal of a year* ; tandis que de ses *Conversations* l'intention morale et éducatrice a presque supprimé l'intrigue et l'on n'arrive à tout lire qu'avec beaucoup d'effort.

La sœur aînée de Mrs. Le Noir épousa Thomas Cowslade, de Reading, en 1785, et leurs descendants gardèrent la direction du *Reading Mercury* pendant tout le dix-neuvième siècle.

(19) Réfugié français, qui s'étaient établi comme professeur de français à Reading. Il a écrit plusieurs manuels scolaires.

VI

L'ŒUVRE : PROBLÈMES
D'AUTHENTICITÉ

Souvent Smart gardait l'anonyme, ou s'affublait d'étranges pseudonymes. Il est donc difficile de dresser une liste définitive de ses écrits, et surtout de ses écrits en prose.

La plupart de ses œuvres en prose se placent entre les années 1750 et 1753. De temps à autre on lui a attribué une part plus ou moins grande dans les recueils que voici : *The Student's Companion* ; *The Student, or the Oxford and Cambridge Monthly Miscellany* ; *The Midwife ; or, The Old Woman's Magazine* ; *An Index to Mankind* ; *The Nut-Cracker* ; *The Universal Visiter* ; *The Nonpareil* ; *Millenium Hall* ; et *Mrs. Midnight's Orations*.

The Student's Companion, étant « un recueil de citations « historiques des meilleurs auteurs anciens et modernes, sur « toutes sortes de sujets, mises en ordre alphabétique, pour « l'instruction et le divertissement de la jeunesse », fut publié par A. Millar en 1748. Nul auteur ne fut nommé. En 1754 une version abrégée fut publiée avec une édition de l'*Index to Mankind* par un libraire de Dublin. Cette relation entre les deux ouvrages est la seule raison qui fasse attribuer le *Companion* à Smart, et, bien entendu, elle n'est pas suffisante. D'ailleurs, les parties originales du livre sont écrites dans un style sobre, ramassé, et bref, qui n'a rien de son enflure habituelle. En outre, — fait de moindre importance, —

Smart n'a jamais rien publié chez Millar.

A *The Student* Smart a certainement collaboré. Ce périodique, commencé le 31 janvier 1750, sous le titre *The Student, or Oxford Monthly Miscellany*, par George Colman et Bonnell Thornton, et publié chez Newbery, fut continué jusqu'en juillet 1751. Les numéros furent recueillis en deux volumes, 1750 et 1751. Avec le numéro 6 (le 30 juin 1750) auquel Smart fit sa première communication authentique, on changea le sous-titre en *Oxford and Cambridge Monthly Miscellany*. Smart a contribué, sous des pseudonymes divers, au moins vingt-trois poèmes, dont on peut identifier vingt-et-un parce qu'on les retrouve dans de recueils authentiques de ses œuvres. Il a écrit aussi des esquisses en prose sous le nom de « l'Etudiante », et probablement sous d'autres noms encore. De « l'Etudiante » il y a sept pièces, qui traitent de divers aspects de la vie à Cambridge. Dans la première (novembre 1750) la dame se présente aux lecteurs, et termine avec la confession : « Et à vous dire un secret, je suis cette Sage-Femme même, qui publie *The Old Woman's Magazine*, qui « fait tant de bruit par le monde ». Si l'on peut identifier la vieille femme avec Smart, il est fort probable qu'il a écrit cette confession. Dans les numéros qui suivent il y a encore des allusions à Smart. En voici une, qui est assez mystérieuse : une lettre de « —'s Coffee-house, le 4 mai 1750 », qui loue le périodique, mais conseille que l'on y mette moins de spéculation abstraite et de métaphysique : « Je suis « chargé, au nom de tous les Smarts à — 's, de vous dire, « que nous nous attendons au moins à comprendre ce que « nous lisons (surtout si c'est de l'anglais) ». La lettre est signée « Harry Didapper », et adressée au « Frère Etudiant ». Dans vol. I, p. 224, on trouve une allusion à « Mr. Lun » et « la belle serveuse de la taverne de la Mitre ». (Un poème avec ce titre, certainement de Smart, avait paru, signé « Mr. Lun », dans *The Midwife*). Dans le même article, (qui est daté de Cambridge le 3 mars 1750),

est une esquisse qui a trait évidemment à Newbery, sous le nom de « Mr. Brevier », qui « est parfaitement versé dans « l'exercice de son métier ; et il n'y a pas d'homme qui « fasse aller plus habilement le soufflet de sa forge. Mais « en dehors de ses connaissances de libraire, il a depuis « longtemps fait le commerce de médicaments ; mais, me « dit-on, il s'est fait récemment sage-femme, et maintenant « il est réduit à n'être rien qu'une vieille femme ». Dans ces allusions, évidemment, l'Etudiante est la complice de Newbery dans la besogne de la publicité. Newbery était un maître accompli de l'art de la réclame, et souvent trouvait le moyen de glisser dans ses livres des allusions flatteuses à ses autres publications.

The Midwife commença au mois d'octobre 1750. C'était un magazine, (disait le rédacteur) « contenant tout l'esprit, « et tout l'humour, et toute l'érudition, et tout le jugement, « qui ait jamais été inséré, ou le sera jamais, dans tous « les autres magazines, ou le magazine des magazines, ou « le grand magazine des magazines, ou dans quelque livre « que ce soit : de sorte que ceux qui achèteront ce livre « n'auront besoin d'aucun autre.

« Publié à la suite de plusieurs actes du parlement, et « par la permission de leurs Majestés les plus chrétiennes « et les plus catholiques, le Grand Mogol et les Etats-Gé-
« néraux.

« Embelli de gravures comme de coutume.

« Londres. Imprimé pour Mary Midnight et vendu par « T. Carnan dans Saint-Paul's Church Yard ».

La grandiloquence burlesque de ce titre donne une idée du style de bien des articles ; style qui n'a pas échappé au ridicule contemporain. Les douze premiers numéros parurent tous les mois sans interruption, et formaient ensemble les deux premiers volumes. Le numéro 1 du troisième volume parut en octobre 1751 ; le numéro 2 contient un article daté le 15 novembre ; le numéro 3 est de date incer-

taine ; tandis que le quatrième et dernier ne parut pas avant le 31 mars 1752. Ces intervalles indiquent probablement une maladie ou une incapacité de quelque sorte de la part du rédacteur. Smart fut-il le rédacteur ? On ne sait pas. Mais il est certain qu'il y collabora beaucoup. Hunter dit, à propos de lui et du *Midwife* : « M. Newbery et lui-même « en étaient les principaux, sinon les seuls, collaborateurs ». Miss Burney parle de lui comme « l'auteur de « *The Old Woman's Magazine* et de plusieurs compositions « poétiques ». Nous savons que Richard Rolt y collaborait aussi, car une note de la *Pasquinade* (1751) dit qu'il était l'auteur de « la *Chronique d'une Commère* dans *The Old Woman's Magazine* ». (Cette « Chronique » était une courte revue de la politique contemporaine, qui faisait partie de chaque numéro).

Que Smart fût réellement le rédacteur ou non, il y a de lui dans ce périodique beaucoup de vers, et plus de cinquante pièces en prose. Il est très difficile de déterminer les auteurs des diverses pièces, à cause des méthodes mystificatrices dont ils se sont servis : plusieurs des articles ne portent pas de signature, mais la plupart sont signés de pseudonymes fantaisistes. Des poèmes qui sont certainement de Smart, parce qu'ils paraissent dans des recueils authentiques de ses œuvres, quelques-uns portent son nom, d'autres n'ont aucune signature, et d'autres encore (la plus grande partie) portent l'une des signatures suivantes : Mary Midnight, M. Midnight, Mrs. Midnight, miss Nelly Pentweazle, my niece Nelly, Ebeneazer Pentweazle, Mrs. Midnight's Nephew, Master Christopher Midnight.

Pour les pièces qui ne sont pas signées, leur réapparition dans des recueils authentiques est le seul guide que nous ayons. Pour les autres, il semble raisonnable de croire que toutes celles qui portent un des pseudonymes cités ci-dessus sont de Smart. D'après ce principe, nous lui donnons plus de cinquante articles en prose pour lesquels il affectait les pseu-

donymes de Mary Midnight, M. Midnight, ou Mrs. Midnight. Quant à Pentweazle, nous avons quelques fragments qui tendent à établir son identité. Ainsi, dans l'introduction du *Midwife*, le prologue de *The Grateful Fair* (la comédie de Smart) est cité comme l'œuvre de « mon ami Ebeneazer Pentweazel de Truro dans le comté du Cournouailles ». En second lieu, les *Horation Canons of Friendship*, par Pentweazel (1750) réapparaissent dans les œuvres de Smart en 1791. En outre, on trouve une confirmation curieuse de cette identité dans la satire de Kenrick, *The Old Woman's Dunciad*. Là, le satiriste dit :

« Poor Ebeneazer...

Into an owl' was metamorphos'd.

Late witty, Smart, he laugh'd and sung ;

E'er curst Canidia on him hung ».

Maintenant, appauvri, il gagne son pain en écrivant sur l'ordre de La Stupidité :

« ... when'er he wants a Supper,

... he, aloft, a screech Owl, screams !

Or gets into his tantrum dreams ;

Fancies himself an Eagle there,

And raises Castles in the Air ;

Or else, into a Weazel Pent,

He serves the Goddess's intent.

Or else, in an old Woman seen,

Sweeps Rubbish for a Magazine.

Cracks Nuts thet have been crack'd before,

Or, toothless, mumbles Grace twice o'er » (1).

(A noter, en passant, l'allusion qui renforce l'identification de Smart avec la « Vieille Femme »). Plus loin dans la *Dunciade*, une note nous déconcerte encore à l'égard de l'entweazel, car elle annonce un recueil intitulé *The Ma-*

(1) *The Old Woman's Dunciad*.

gazines Blown up ; or, they are all in the suds, qui prétendait être « un Compte-rendu complet, vrai, et précis de l'ap-
« préhension, l'arrestation, et la saisie du fameux Pent-
« weazle, étudiant d'Oxford, sous la forme d'une Vieille
« Femme ». Ce « d'Oxford » semble créer une difficulté gênante, mais il n'en est pas moins certain que Smart ait usé de ce pseudonyme dans *The Old Woman's Magazine*, et ailleurs (2).

En dehors des articles et poèmes dont nous avons parlé, il est fort probable que les nombreuses petites introductions, et les discours « du rostrum », etc., sont de Smart, tout au moins quand ils portent la signature de Midnight.

Ses articles sont en général courts, et leurs sujets très divers. Parfois il écrit des esquisses sociales, sans autre but que de plaire. Plus souvent, il prend un ton satirique, et se moque des critiques, ou de la Société des Antiquaires (3), ou de l'« Orator » Henley (4). Il s'attaque plus amèrement aux « sages habitants de Tring », pour leur cruauté envers des femmes supposées sorcières (5). Parfois, il fait de la critique littéraire : il prétend envoyer, dans une lettre à « the Right Honourable the Lady... », un fragment du poème de *Newmarket*, avec quelques mots de critique (6). Ou il écrit à Garrik une lettre d'admiration pour la générosité de l'acteur en donnant tant de représentations de bénéfice (7).

Deux volumes de pièces choisies de cet ouvrage furent publiés plus tard. Le premier, paru en 1757, fut intitulé

(2) « A Satirical Dialogue between a Sea Captain and his friend in Town : humbly address'd to the Gentlemen who *deform'd* the Play of Othello », inclut « A more suitable Occasional Prologue by Ebeneazer Pentweazal », qui n'est probablement pas de Smart.

(3) *The Midwife*, vol. I, p. 248.

(4) *Ibid.* vol. III, p. 98.

(5) *Ibid.* vol. II, p. 61.

(6) *Ibid.* vol. I, p. 122.

(7) *Ibid.* vol. I, p. 87.

The Nonpareil ; or, the Quintessence of Wit and Humour, « étant un choix des pièces qui ont été les plus admirées dans l'inoubliable *Midwife* ». Toutes les pièces sont en effet prises du *Midwife*, la plupart du premier volume. Puis, en 1763, parut un mince volume intitulé *Mrs. Midnight's Orations*, « ainsi qu'elles ont été faites à l'Oratoire dans le « Hay-Market, à Londres ». Parmi les dix-sept pièces en prose et en vers qui composent ce recueil, il y a trois fables poétiques que l'on retrouve dans les œuvres de Smart (1791) ; et des articles en prose, les numéros 1, 2 et 4 viennent du *Midwife*. Les autres semblent être nouveaux, et quelques-uns seulement portent la signature de Midnight. Il est probable que Smart les a tous écrits. La dédicace du volume, adressée « A la très honorable Dame Caroline Seymour », est signée « Midnight », et parle des « Muses. « (de qui j'ai été, aussi que de leurs colporteurs, une fidèle « esclave depuis vingt-cinq années) ».

Il y a deux raisons pour supposer que Smart ait participé à la rédaction du *Nut-Cracker* (chez Newbery, 1751). La préface du *Midwife*, qui cite le « Soliloque de la Princesse Perriwinkle », « de la plume de mon ingénieux ami « M. Ebeneazer Pentweazel », ajoute dans une note. « La (préface) ci-dessus fut écrite par notre ingénieux et vraiment « honnête ami, Fardinando Foot, Esq., qui est sur le point de « publier une nouvelle et curieuse collection de Plaisanteries, « Epigrammes, Epitaphes, etc., qui apportera un grand « honneur à la nation britannique ». Cette préface, (la note, naturellement, omise) fut reproduite mot à mot dans la préface du *Nut-Cracker*. C'est de cela que Kenrick se moque quand il parle de « marmotter le bénédicité deux fois. » Cette relation entre *The Old Woman's Magazine* et le *Nut-Cracker* n'est pas, bien entendu, suffisante pour établir que Smart ait rédigé celui-ci. L'allusion que Kenrick fait à lui comme quelqu'un qui « casse des noix déjà cassées », a

plus de valeur ; et, à tout prendre, il semble très probable qu'il ait participé à la rédaction.

Un autre ouvrage de la mystérieuse Vieille Femme fut celui intitulé *An Index to Mankind*, dont le sous-titre est : « des Maximes choisies des beaux esprits de toutes les nations, au profit de l'âge présent et de la postérité ; par Mrs. Mary Midnight, l'auteur de *The Midwife*... Mêlées de quelques réflexions curieuses par la dite Femme... Londres, imprimé pour T. Carnan, chez M. Newbery . MDCCLI ». Une autre édition fut publiée à Dublin en 1754, reliée avec *The Student's Companion* et un « Choix des curieuses et excellentes pensées des Essais du Seigneur de Montaigne ». Une autre édition encore, abrégée et modifiée un peu, parut avec *The Nonpareil* en 1757. Dans la préface du *Nonpareil* est une petite note biographique sur l'auteur, qui vint à Londres « pendant, ou aux environs de, l'an mille sept cent quarante-huit... Parce qu'elle fréquentait les coffee houses tard le soir, ou pour quelque autre raison que nous ne connaissons pas en ce moment, elle fut nommée Mrs. Midnight. Elle s'est montrée un prodige de sagesse et d'érudition, publia son *Index to Mankind* et puis *The Midwife* ». Ces rapports entre l'*Index* et *The Midwife* donnent lieu de croire que Smart a rédigé celui-là. Mais toutefois, il faut avouer que l'on ne peut pas démontrer une identité parfaite de Smart et de la bonne Vieille Femme. Là où il n'y a que le nom de Midnight, (avec ses quelques variations), pour nous guider, nous sommes obligés de rester un peu dans le vague. Il est probable que Newbery a écrit une assez grande partie des œuvres dites de la Vieille Femme.

Il y avait au moins deux ouvrages apocryphes de Mrs. Midnight. A la fin du numéro 3 du volume 1 du *Midwife* (décembre 1750), la dame désavoue « le pauvre et misérable recueil publié depuis peu sous son nom ». On ne sait pas avec certitude qu'était ce recueil. Probablement

ce n'était pas *Mother Midnight's Miscellany*, car cet ouvrage porte la date de 1751. Dans la même note Mrs. Midnight annonça que « ces honnêtes gens qui ont emprunté son nom pour mieux vendre leurs sottises, seront célébrés, entourés de toutes leurs vertus, dans *The Old Woman's Dunciad*, qu'on prépare actuellement pour la presse, et qui contiendra la plus belle collection de radoteurs et de per-sonnages ennuyeux qui ait jamais été exposée devant les yeux du public ». En effet, un poème avec ce titre parut en 1751, mais il n'était pas de Smart. Sa provenance nous est expliquée par une note au vers 183 de la *Pasquinade* : cette note parle de William Kenrick, en citant un « exemple extraordinaire » de « l'impétuosité de son génie » : « M. Smart ayant annoncé une *Dunciade* de Vieille Femme, et proclamé que cet écrivain (Kenrick) participerait aux profits de sa satire, lui (Kenrick) composa tout de suite cette pièce, et la publia sous le même titre. Après quoi M. Smart n'a jamais exécuté son dessein de publier son poème ». Cette *Dunciad* de Kenrick fut écrite en vers blanc, d'un style enflé jusqu'au dernier degré, évidemment dans l'intention de ridiculiser le style de Smart. Le poème fut accompagné d'une « interprétation » en distiques héroïques, très familiers et grossiers ; et, de plus, il y avait de copieuses notes en prose.

Mother Midnight's Miscellany, un mince recueil de 26 pages, fut écrit évidemment pour le même but, c'est-à-dire, pour se moquer du *Midwife*, etc... Il se compose de trois morceaux de prose, et de quelques petits poèmes. Le deuxième morceau de prose est « Une enquête très sage et très docte, sur l'ancienneté, l'excellence, et l'utilité, de cet instrument mélodieux, appelé, la vielle ». L'enquête commence par une allusion à « mon frère, Fustian Sackbut », qui avait fait des recherches sur l'ancienneté de ce curieux instrument de musique, appelé, la guimbarde ». George Colman avait publié, sous le nom de Fustian Sackbut, une *Ode for*

St. Cecilia's Day, « adaptée à l'ancienne musique britannique », qu'il prétendait « de beaucoup supérieure aux Odes de Johnny Dryden, Jemmy Addison, Sawney Pope, Nick Rowe, le petit Kit Smart, etc., etc., ou de tous ceux qui ont écrit ou qui écriront sur le jour de Ste Cécile ». Il est donc possible que Thornton ou Colman fût l'auteur du *Miscellany*, bien que n'importe quel auteur eût pu se dire le frère de Fustian Sackut afin de se donner un point de départ pour sa plaisanterie.

En janvier 1754, la *Monthly Review* nota *Mother Midnight's comical pocket-book ; or, a bone for the critics*. Ce carnet, dit la revue : « consiste en morceaux de vers sots et mal écrits, et de prose de la même espèce ». En 1757, Newbery publia *A Collection of pretty Poems, for the Amusement of Children six foot high*, et la *Monthly Review* nota que les poèmes avaient été choisis, pour la plupart, « dans Prior, Swift, Newbery, La Mère Midnight, etc... » (A remarquer, en passant, que la revue distingue entre Newbery et la Mère Midnight).

Des circonstances dans lesquelles Smart s'est mêlé à la rédaction d'un autre périodique, *The Universal Visiter*, nous avons déjà parlé. Ce journal mensuel ne semble avoir eu que douze numéros (janvier-décembre 1756), qui contiennent onze articles signés d'un « S », dont huit poèmes et trois morceaux en prose. De ces poèmes, trois (*The Tea-pot and the Scrubbing-Brush ; The Miser and the Mouse ; et Care and Generosity*), sont certainement de Smart, parce qu'ils avaient paru dans ses *Poems on Several Occasions* de 1752. Il semble donc raisonnable de croire que toutes les pièces signées d'un « S » sont de lui. A celles-ci, il faut ajouter le petit poème *To the Right Honourable Earl of Darlington*, qui n'est pas signé, mais qui paraît dans les œuvres de Smart en 1791. Et s'il y a une pièce complètement anonyme qui est

pourtant de lui, il se pourrait bien qu'il y en ait d'autres encore (8).

Les pièces signées « S » sont réparties sur les mois de janvier, février, mars, avril, juillet, septembre, et octobre ; mais, naturellement, elles auraient pu, toutes, être écrites plus tôt, et n'ont aucune importance à l'égard du problème de la folie de Smart.

Que Smart eût participé à la composition de *Millenium Hall* (1762), nous pourrions le nier seulement par le style. Mais une note de Horace Walpole, écrite dans un exemplaire de l'édition de 1764, nomme les auteurs avec assez de précision : « Lady Barbara Montagu (cinquième sœur de Georges « Montagu Dunk, comte de Halifax), et Mrs. Scott, la sœur « de Matthieu Robinson, Esq., et femme de Georges Scott, « Esq., sous-précepteur de Georges III, alors qu'il était Prince « de Galles ». Il est question du *Millenium Hall* aussi dans les *Conversations* de Mrs. Le Noir (9), où il est dit qu'il fut « écrit par une dame dont le nom, avant son mariage, était « Robinson, et, après, Scott ; la sœur de la célèbre Mrs. Montague ».

Il est très probable que Smart a encore écrit beaucoup de pièces en prose, qu'il n'y a plus moyen d'identifier. Par exemple, dans son livre *Some Worthies of Reading* (1923), J. J. Cooper constate que Smart avait écrit dans le *Reading Mercury*. Puisque M. Cooper n'a pas précisé son affirmation, (qu'on ne rencontre nulle part ailleurs), et puisque les articles du *Mercury* ne portent pas de signature, il est presque impossible d'en faire la preuve. Le style ne nous aide pas beaucoup, car la prose de Smart, à part une certaine extravagance assez commune, n'a pas de qualités personnelles très marquées. Elle manque souvent de soin et de tenue.

(8) Dans l'exemplaire du British Museum, quelqu'un a ajouté, à la main «C. Smart» à tous les 'S' sauf un ; «Dr Johnson» à toutes les pièces signées de deux astérisques ; «Rolt» à tous les 'R' ; «Dr Percy» à tous les 'P' ; et «D. Garrick» à tous les 'G'. J'ignore la date et la valeur de ces attributions.

(9) vol. I, p. 201,

Dans la traduction d'Horace ces défauts sont moins accusés, et le style garde une verve et une facilité agréables.

Quant aux poèmes, la situation est plus nette, bien que leur liste ne soit pas absolument définitive. Quand Hunter et Francis Newbery se sont mis à recueillir les poèmes pour l'édition de 1791, ils ne semblent pas avoir été très bien armés pour cette tâche. Ils ont laissé de côté, à dessein ou par négligence, bien des œuvres du poète. Hunter écrivit, dans la « Vie » en tête de la collection, que « des fables et des « poèmes légers, la plupart sont, ou publiés maintenant « pour la première fois, ou extraits, par la diligence bienveillante d'amis, de livres que l'on ne peut plus guère trouver « maintenant ». Parmi ces amis, « un nom qu'il faut mentionner, c'est celui de M. Isaac Reed ; la quantité des informations qu'il a fournies n'est égalée que par la facilité et l'amabilité avec lesquelles elles ont été données ». Les éditeurs, donc, dépendaient de leurs collaborateurs, et ils ont laissé échapper quelques poèmes.

Parmi les menus poèmes qui ne paraissent pas dans le recueil, et qui ne sont pas signalés dans la bibliographie de Gray, voici quelques-uns que l'on a pu identifier :

« Ode on St. David's Day, 1753 » (Latin. MS. dans le British [Museum].

« Part of the first Canto of Hudibras translated into Latin Doggrel by a Freshman of Pembroke, Christopher Smart ». (MS. dans la bibliothèque de Pembroke College. Imprimé, sous une forme raccourcie et modifiée, dans *The Student*, I, 358, et II ; 39, sans signature).

(10) « On a malignant, dull Poet ». (Imprimé dans *The Privileges of the University of Cambridge*, George Dyer, Londres, 1824, vol. II, p. 55.)

(10) « Lines for a Lady's Pocket-Book ». (Imprimé *ibid*, p. 93).

(10) Signalé par M. Blunden.

De ces deux derniers poèmes, Dyer nous dit qu'ils lui avaient été communiqués par Mrs. Le Noir. Peut-être en gardait-elle d'autres encore.

Quant aux poèmes de la plus riche période de la production de Smart, il y a dans ce recueil de 1791 des lacunes beaucoup plus graves, des lacunes voulues : « outre les « œuvres comprises dans cette édition », écrit Hunter, « notre Auteur a écrit un poème intitulé *A Song to David*, et « une nouvelle version des *Psaumes* ; il a traduit aussi les « Œuvres d'*Horace*, et les fables de *Phèdre*, en vers anglais ; « et a versifié les Parables de notre Sauveur. Celles-ci, avec « deux petits recueils de poèmes, ont été écrites après son « internement, et portent pour la plupart des preuves mélancoliques de l'aliénation récente de son esprit. Cependant, on a choisi dans ses recueils, et inséré dans cet ouvrage, les poèmes qui auraient chance d'intéresser le lecteur ». Le choix était en effet extrêmement limité : de toutes les œuvres publiées après 1762 on n'a choisi que trois courts poèmes (*Ode to the Earl of Northumberland*, *Reason and Imagination*, et *The Sweets of Evening* — chacun avec quelques strophes supprimées, d'ailleurs), et une traduction de l'« Épitaphe générale » de Démosthène.

Outre les œuvres qui nous sont parvenues, il faut en noter plusieurs que Smart avait l'intention d'écrire ; mais qui ne l'ont jamais été — ou qui, écrites, ont été perdues. La version latine d'*Il Penseroso*, annoncée à plusieurs reprises (dans la version de l'*Ode* de Pope, édit. altera, 1746 ; et dans *The Eternity of the Supreme Being*, 1750) ne nous est pas parvenue. De même, avec les *Horatian Canons of Friendship* (1750), parut cette annonce : « A paraître prochainement, L'Histoire de Jack Pourfendeur de Géants. Avec un Commentaire et des Notes. Humble essai à la Manière de M. W...n. Par M. Billy Pentweazle, enfant âgé de Neuf Ans. » Smart, nous l'avons vu, s'est créé toute une famille de Pentweazle ; mais, dans ce cas, ce n'est peut-être qu'une plai-

santerie, et peut-être n'a-t-il eu aucune intention d'écrire une telle histoire. Plus sérieuse est son annonce (dans l'*Horace* en prose, 1756): « Sous presse, et à paraître incessamment (Dans un volume in-octavo) Contes et Fables en Vers. « Adaptés aux Gens de toutes les Classes, et ornés de Gravures, dessinées et gravées par les meilleurs Maîtres. Par « C. Smart, A. M. De Pembroke College, Cambridge ». La même annonce parut avec *The Goodness of the Supreme Being*, 1756. Il n'y a pas de volume connu qui puisse répondre à cette annonce. G. J. Gray conjecture que c'était peut-être *Fables in Verse. For the Instruction of Young and Old ; By Abraham Aesop, Esq.*, publié chez Newbery, in 24° ; mais on peut en douter.

Finalement, à la fin du vol. II de l'*Horace* en vers (et aussi à la fin du vol. IV) paraît ceci: « Westminster, 1767. Propositions pour faire imprimer par Souscription, une Collection de Poèmes Variés, par Christopher Smart, A. M. » Ce devait être un volume, in-quarto, du prix d'une guinée sur grand raisin, dix shillings et six pence sur papier. Aucun des poèmes du recueil de 1752 ne devait être inclus. On n'a jamais vu ce volume non plus, ce qui est peut-être regrettable, étant donné la richesse de sa poésie à cette époque.

VII

GOUTS LITTÉRAIRES ET MODÈLES SUIVIS

En bon disciple du célèbre M. Pope, Smart a étudié diligemment les littératures antiques, et surtout les auteurs latins. Beaucoup de ses poèmes anglais ne sont que des imitations de ces auteurs. Chez lui des épigraphes latines et grecques abondent. Ses poèmes sont parsemés d'allusions aux classiques : dans le petit *Noon-Piece*, par exemple, paraissent Daphne, Phoebus, Flore, Argus, et des Amours ; et dans un menu poème sur l'anniversaire de sa femme il trouve de la place pour les nymphes du Parnasse, les Grâces, Vénus, Pallas, Diane, Cupidon; Hymen et Jupiter. Et en bon classique il écrit des odes, des épîtres, une géorgique, un poème épique burlesque à la manière de la *Dunciade*, et des poésies de circonstance. Il s'enthousiasmait surtout pour Horace, dont il a chanté souvent les louanges, qu'il a imité avec soin et persistance, et qu'il a traduit en prose et en vers. Dans la préface de sa traduction en vers il constate le besoin d'avoir en plus de l'intelligence et de l'érudition du vrai génie, pour bien traduire « l'élégance « redondante de Tullius (1), la politesse concise de Phèdre, « l'ingénieuse virilité de Tite Live, la musique et la couleur

(1) Cicéron

« d'Ovide, la facile douceur de Tibulle, la majesté et la dignité de Virgile, et (au-dessus de tous les auteurs et leurs qualités), l'heureuse audace de la netteté Horatienne ».

Quant à la littérature anglaise, ses goûts étaient en général tels que nous aurions pu les attendre. Il ne fait guère allusion à aucun écrivain avant Waller. Au patriotisme local du *Hop Garden*, il mêle un intérêt assez mince aux « histoires exaltées » de Sidney, et des soupirs de regret pour ne pas pouvoir « rivaliser avec la Muse de l'habile Sydney ». Il écrit des louanges bruyantes et peu sympathiques à l'adresse de Shakespeare, et donne un exemple significatif d'esprit déplacé, très caractéristique du dix-huitième siècle, dans l'impertinente plaisanterie de la marionnette Desdémone qu'il fait parler dans l'Epilogue d'*Othello* :

« True woman to the last — my peroration
I come to speak in spite of suffocation ;
To show the present and the age to come,
We may be chok'd, but never can be dumb. »

On peut recueillir une douzaine de petites citations de Shakespeare çà et là dans les œuvres de Smart ; et quand cette liste est dressée, on a presque tout fait. Mais quand, d'autre part, on a fait un pareil compte de ses dettes verbales envers Pope, on n'a fait que commencer. Il reconnaissait bien l'excellence de Dryden ; il a, comme beaucoup d'autres, subi l'influence de ses odes, qui ont exercé une si extraordinaire domination. On retrouve, d'ailleurs, quelques échos de Dryden chez lui. Par exemple :

« But sweet is pleasure after pain. » (2).

(*The Decision.*)

« Précipitate it falls-it falls-falls lifeless in the deep » (3).

(*Death of a Clergyman.*)

(2) Sweet is pleasure after pain (*Alexander's Feast*, strophe 3.)

(3) « Fall'n, fall'n, fall'n, fall'n.

Fall'n from his high estate ». (Ibid, strophe 4.).

Mais quand nous arrivons au « poli M. Addison » « l'Addison sans pareil », et au « célèbre M. Pope », les allusions et les emprunts se multiplient maintes fois.

Quelques fois Smart exprime des opinions sur ses contemporains. Ainsi, dans la fable *The Brocaded Gown and the Linen Rag*, le torchon espère devenir papier fin, et se demande qui pourrait écrire là-dessus :

« Th' Athenian Akenside may deign
To stamp me deathless with his pen
While flows approv'd by all the Nine
Th'immortal soul of every line.
Collins, perhaps, his aid may lend,
Melpomene's selected friend.
Perhaps our great Augustan Gray
May grace me with a Doric lay ;
With sweet, with manly words of woe,
That nervously pathetic flow.
What, Mason, may I owe to you ?
Learning's first pride, and Nature's too ;
On thee she cast her sweetest smile,
And gave thee Art's correcting file ».

A plusieurs reprises, il loue Fielding : « Je dis, et avec « assurance, que c'est une marque certaine de véritable humour que d'être enchanté des Ecrits de M. Fielding » (4). Et dans la lettre servant de préface à *The Hilliad*, plus au long : « A travers tous les inimitables romans comiques de « M. Fielding, nous ne voyons jamais de la malveillance « personnelle, jamais le caractère d'un particulier traîné au « grand jour ; mais chaque trait est imité du grand livre « que la nature ouvrait devant lui ; chaque scène de la vie « il l'a représentée dans ses couleurs naturelles, et il a ridiculisé en touches exquises toutes espèces de sottise. Un « génie pareil est peut-être plus utile au genre humain ».

(4) *The Midwife*, vol. III, p. 137.

« qu'aucune autre classe d'écrivains ; il sert à chasser de
 « nos esprits toute mélancolie, à faire disparaître nos mau-
 « vaises humeurs au moyen de sentiments gais provoqués
 « par une plaisanterie bien dirigée, et par une veine d'allé-
 « gresse il amène ses lecteurs à la connaissance du naturel
 « humain, la science la plus agréable et la plus utile que
 « nous puissions étudier ».

Smart a été des premiers à remarquer le mérite des
 « Ramblers », qu'il recommanda au docteur Burney. Ce fut
 probablement lui qui en fit insérer neuf (dont huit de John-
 son) dans *The Midwife*. Le choix des sujets et le style de
 ses articles en prose tiennent également de Johnson et d'Ad-
 dison.

Dans ses fables, la grâce et la facilité de Gay se mêlent
 à la « politesse concise » de Phèdre et au style épistolaire
 d'Horace. « Il y a une grande ressemblance entre le Fabu-
 « liste Romain et l'Anglais », fait-il observer au jeune
 Delaval, en lui demandant d'indiquer « jusqu'à quel point
 « on pourrait les comparer l'un avec l'autre, en ce qui tou-
 « che l'élégance, la pureté, la concision, la satire vive, et la
 « richesse des matières, l'érudition, la politesse, et finale-
 « ment la densité rapide du style, dont le pauvre M. Moore
 « n'a pas tenu assez compte ; lui dont, cependant, vous
 « parlerez à vos jolies sœurs ». (Dédicace de *Phaedrus*).
 Dans ses fables et ses autres vers familiers on aurait peut-
 être raison de voir l'influence de *Hudibras*. Qu'il ait connu
 ce poème, nous le savons par la version latine qu'il a faite
 d'une partie. On en voit les traces surtout dans les doubles
 et triples rimes qu'il affectait.

Mais Pope (exception faite d'un seul rival important), a
 été, avec Horace, le maître de poésie de Smart, surtout dans
 sa première période. Les emprunts textuels sont les moins
 importants :

- « To err is human, human to be vain ».

(*Hop Garden.*)

« Yet grant him wise, to err is human still
And mortal is the consequence. » (5)

(*Midas.*)

« My villa lies within the hills,
So — like a theatre it fills :
To me my kind acquaintance stray,
And Sunday proves no sabbath day. » (6).

(*Citizen and Red Lion.*)

« The sylphs and sylphids, fleet as light,
The fairies of the gamesome night .» (7).

(*Reason and Imagination.*)

Dans son troisième poème de « tripos », *Mutua Oscitatio-
num Propagatio*, il rendit son jeune hommage, avec la
plainte que :

« — hos Popius urna

Excipit undanti, et fontem sibi vendicat omnem. »

Il est effrayé de sa témérité en osant « écrire une ode
« sur le jour de Ste Cécile, après M. Dryden et M. Pope ». Il
voulait « chanter comme Pope, sans un seul vain mot ». Mais
son admiration s'exprimait plus substantiellement dans l'imitation
que dans des louanges directes. Le poème *Materiae gaudet vi
inertiae* (1741) évidemment doit beaucoup à la *Dunciade*. Il décrit
le temple de la pesanteur, situé « dans les sauvages et incultes
plaines d'Irlande » :

« Templum ingens, immane, altum penetrare Stuporis.
Plumba stat turris, plumbum sinuatur in arcus,
Et solido limosa tument fundamina plumbo. »

Là, naturellement, demeurent des gens stupides. Le poète
énumère quatre horribles figures abstraites, dont trois sont

(5) "To err is human, to forgive divine".

(6) "Even Sunday shines no Sabbath day to me." (*Epistle to Dr Arbuthnot.*)

(7) voir *The Rape of the Lock*.

des perversions de bonnes qualités académiques — ce qui est encore une satire sur le pédantisme de Cambridge. De la *Dunciade* aussi sont venues la tradition et la méthode satiriques suivies dans la *Hilliad*. Et en effet, outre ces dettes particulières, tout l'enseignement poétique de Pope a été adopté par Smart et pratiqué dans une grande partie de son œuvre.

La descendance spirituelle du *Hop Garden* (1752) est compliquée. L'ancêtre le plus puissant, et le plus lointain, était, naturellement, Virgile par ses *Géorgiques*. De là vint l'idée maîtresse d'un thème champêtre, et plusieurs passages du *Hop Garden* ne sont que des libres traductions du poète latin. Bien entendu, l'idée n'était pas du tout une nouveauté en Angleterre, et Smart choisit comme modèle immédiat un poème dont le sujet était semblable au sien, le *Cider* de John Philips, publié en 1706. Mais il semble que les pommes se prêtent à la poésie plus facilement que le houblon, et l'imitation de Smart tourne souvent au burlesque, là où son modèle avait réussi assez bien. Les premiers vers du *Hop Garden*, bien qu'ils ressemblent à tous les exordes poétiques depuis « *Arma virumque cano* », sont en particulier pareils au commencement de *Cider*. Philips écrit :

« What soil the apple loves, what care is due
To orchards, timeliest when to press the fruits
Thy gift, Pomona, in Miltonian verse
Adventurous I presume to sing. »

Et Smart :

« The land that answers best the farmer's care,
And silvers to maturity the hop :
When to inhume the plants ; to turn the glebe

*
**

I teach in verse Miltonian. »

Au milieu du premier livre ses ailes faiblissent sous le

fardeau didactique, et il est obligé de réinvoquer « la fantaisie joyeuse » :

« But vain is Fancy and Experience vain,
If thou, O Hesiod ! Virgil of our land,
Or hear'st thou rather, Milton, bard divine,
Whose greatness who shall imitate, save thee ?
If thou, O Philips, fav'ring dost not hear
Me, inexpert of verse. »

Philips et Smart, tous les deux, font de nombreuses et longues digressions. On ne saurait comment les justifier, car elles sont une confession tacite, ou que la pomme et le houblon ne sont pas les sujets faits pour la poésie, ou que ni Philips ni Smart ne sont capables d'en faire de la poésie.

Et si, en ce qui concerne le fond, il boitait, « non aequibus passis », derrière un devancier qui n'était pas grand marcheur, son imitation de la forme était encore moins heureuse. Il prétendait chanter « en vers Miltonien », mais il n'arrivait presque jamais même à approcher Milton, et ses vers blancs ne ressemblent guère à ceux de son maître. D'autre part, il faut avouer que ses vers ne sont pas mauvais, et sont souvent maniés assez habilement.

On rencontre chez lui de nombreux échos de Milton. Son admiration avait commencé de bonne heure. Dans la Préface de *An Ode for Music*, il termine une discussion des Odes pour la musique de Pope et de Dryden en disant : « On ne pourrait non plus trouver dans notre langue deux « poèmes lyriques plus accomplis, si ce n'est l'*Allegro* et « l'*Il Penseroso* de Milton, qui sont les meilleurs en n'importe « quelle langue ». Nous trouvons dans *The Pretty Bar-keeper of the Mitre* l'imitation irrévérencieuse que voici :

« Come, O come, and bring with thee
'Giddy whimsles, wanton airs,
And all love's soft artillery ;
Smiles and throbs, and frowns, and tears,

With all the little hopes and fears. » (8).

Les deux odes *On Good Nature* et *On Ill Nature* se font pendant à la manière des deux poèmes de Milton, et contiennent des passages qui sont évidemment des imitations. Le bon naturel est salué ainsi :

« Hail, cherub of the highest Heav'n
Of look divine, and temper ev'n. » (9).

et invité,

« Come, goddess, come with all thy charms. » (10).

Le mauvais naturel est interpellé de la façon suivante :

« Offspring of folly and of pride
Go...
Sullen, sour, and saturnine ;
Fly to some gloomy shade. » (11).

Dans les poèmes sur les attributs de l'Etre Suprême, où le sujet ressemble aux thèmes épiques de Milton, le grand modèle nous est constamment rappelé :

« The flaming sword's intolerable blaze. »
(*Eternity of the Supreme Being.*)
« — tho' wild of wing the rove
Thro' the vast concave of th'etherial round. »
(*Ibid.*)

(8) "Haste thee, nymph, and bring with thee
Jest, and youthful Jollity,
Quips, and cranks, and wanton wiles,
Nods, and becks, and wreathed smiles".

(*L'Allegro.*)

(9) "But hail, thou goddess, sage and holy,
Hail divinest melancholy".

(*Il Penseroso*)

(10) "But come, thou goddess fair and free".

(*L'Allegro*)

(11) "Hence loathed melancholy,

* * *

Find out some uncouth cell,
Where brooding Darkness spreads his jealous wings."

(*L'Allegro*)

« — enrag'd with his intestine thunders,
He harrows up the bowels of the earth. »

(*Power of the Supreme Being.*)

« With din outrageous and destructive ire
Augment the hideous tumult. »

(*Ibid.*)

Dans *Goodness* il invoque ainsi Orphée :

« ... in this breast

Some portion of thy genuine spirit breathe,
And lift me from myself ; each thought impure
Banish ; each low idea raise, refine,
Enlarge, and sanctify... » (12).

Au commencement d'*Omniscience*, Uranie à son tour est invoquée, et plus loin dans le même poème nous trouvons se passage réconfortant :

« ... for tho' we stand

Of many a Godlike privilege amerc'd
By Adam's dire transgression, tho' no more
Is Paradise our home, but o'er the portal
Hangs in terrific pomp the burning blade ;
Still with ten thousand beauties blooms the earth. » (13).

Il tâche d'employer des noms propres à la manière de Milton : « Arno and Andalusia », « Gani or Raolconda ». Il emprunte librement de nombreuses épithètes : « storied pannes », « smooth-shaven green », « dight », etc... Parfois, et surtout dans le *Song to David*, Smart parvint à une vraie originalité semblable à celle de Milton, parce qu'il avait du

- (12) And chiefly Thou O Spirit, that dost prefer
Before all Temples th'upright heart and pure,
Instruct me, for Thou know'st.....
.....What in me is dark
Illumine, what is low raise and support."

(*Paradise Lost*, I, 17-23.)

- (13) They looking back, all th'Eastern side
If Paradise, so late their happy seat,
Wav'd over by that flaming brand."

(*Paradise Lost*, XII. 641-643).

génie, et des affinités spirituelles avec son maître. Il avait aussi, lui, l'âme qu'il fallait pour jouir de la musique de l'orgue :

« ... for hark ! the organs blow
 Their swelling notes round the cathedral's dome,
 And grace th'harmonious choir, celestial feast
 To pious ears, and med'cine of the mind ;
 The thrilling trebles and the manly base
 Join in accordance meet, and with one voice
 All to the sacred subject suit their song :
 While in each breast sweet melancholy reigns
 Angelically pensive, till the joy
 Improves and purifies ; »

(*Goodness of the Supreme Being.*)

Finalement, parmi les fils étrangers qui se sont mêlés à la trame de sa pensée et de son langage, beaucoup sont venus de la Bible. La note religieuse, on ne l'entendait guère dans ses œuvres de jeunesse, exception faite des poèmes « Seatoniens » ; mais peu à peu, à mesure que le poète s'enfonçait dans les années ténébreuses de folie, elle devint dominante. Même dans les poèmes qui ne sont pas, à proprement parler, religieux, de nombreuses allusions montrent combien la Bible lui était familière. Des phrases bibliques viennent si facilement à son esprit qu'il les emploie souvent peu à propos. Ainsi, dans le *Hop Garden*, il se plaint :

« O'er the wide world, like Noah's dove, in vain
 I seek the olive peace, around me wide
 See ! see ! the wat'ry waste. » (14).

Des poèmes religieux, le *Hymn to the Supreme Being* (1756.) contient plus d'éléments bibliques qu'aucun autre. Il n'est, en effet, qu'une libre paraphrase de plusieurs passages de l'Écriture Sainte : Isaïe XXXVIII, 1-8 ; I Corinth. XIII, 13 ,

(14) *Genèse*, VIII, 9

Gen. VIII, 7 et 11 ; XXXII, 24-29 ; 2 Corinth. XII, 9 ; et les parties des évangiles qui traitent des guérisons du Christ. Comme un exemple encore de ses méthodes d'emprunt, on peut comparer avec Isaïe XL, 12, (15), le passage suivant :

« He measur'd in the hollow of his hand
Th' exulting ocean, and the highest Heav'ns
He comprehended with a span, and weigh'd
The mighty mountains in his golden scales. »

(*The Omniscience of the Supreme Being.*)

Plus loin dans le même poème un long passage résume les discours de Salomon sur les animaux. On pourrait citer de nombreux exemples encore. Les parties de l'Ecriture qu'il aimait le plus, c'étaient la Genèse, Isaïe, l'Apocalypse, et surtout les Psaumes. C'était quand il était « le plus fou », qu'il était alors « le plus religieux », et chantait à la manière du Psalmiste d'autrefois. La grandeur et la douceur de ses louanges religieuses s'élèvent à leur plus haut point dans le *Song to David*. Les autres notes sont presque en sourdine ; pas tout à fait cependant. L'urbanité familière et élégante qui venait d'Horace et de Pope, est conservée dans les traductions en vers de Phèdre (1765) et d'Horace (1767) ; mais elle est modifiée par la sonore musique d'orgue de Milton, jointe à la douce puissance de la harpe hébraïque. Dans la préface à la traduction en vers d'Horace, nous voyons comment l'élégant païen garde sa place dans cet esprit embrasé du feu chrétien : il est « le Psalmiste Païen », et un « homme des plus reconnaissants qui aient jamais vécu », qui « savait bien que la fonction de la poésie est « d'exprimer la reconnaissance, de récompenser le mérite, « et d'avancer l'édification morale ». Mais nous voyons le penchant de son esprit quand les vers d'Horace,

(15) Who hath measured the waters in the hollow of his hand, and meted out heaven with the span, and comprehended the dust of the earth in a measure, and weighed the mountains in scales, and the hills in a balance.

« Donec verba, quibus voces sensuque notarent,
Nominaque invenere, »

provoquent de lui ce commentaire violent : « L'esprit d'Ho-
« race était tellement enveloppé de ténèbres, qu'il tenait le
« langage pour une invention humaine, qui se développe
« graduellement : — néanmoins le Seigneur est le Verbe,
« et tous les bons mots viennent de lui, aussi sûrement que
« la sottise et l'hypocrisie viennent de l'Adversaire ». Et,
« après tout », il conclut, « ... il y a de la petitesse chez les
« plus nobles des Païens quand on les compare à la grandeur
« prodigieuse et la véritable majesté d'un David ou d'un
« Isaïe ». Il marque la même préférence quand il parle de
la « qualité poétique », qu'il nomme « l'Impression ». Celle-
ci est « un talent ou un don de Dieu Tout-Puissant, par le-
« quel un homme de génie reçoit le pouvoir d'appuyer sur
« un mot ou une phrase d'une telle façon, qu'ils ne peuvent
« pas échapper à un lecteur d'un véritable bon sens, et
« d'une vraie sagacité critique ». Il ajoute que « la force de
« l'Impression est toujours la plus vive quand elle porte sur
« l'éloge du patriotisme, de la reconnaissance, de l'honneur,
« ou choses semblables » ; et, « pour rendre justice à la vé-
« rité et à la supériorité éternelle, il faut avouer que cette
« qualité est de beaucoup plus puissante et plus abondante
« dans les Ecrits Saints ».

Alors donc que la reconnaissance remplit son esprit tout
entier, qui s'embrase jusqu'à la folie, le vrai maître de son
chant est « le sublime livre de la reconnaissance, les psau-
« mes du roi David ».

VIII

LE SONG TO DAVID ET LES PSAUMES

Questions de forme et de méthode

Selon le poète lui-même, le *Song to David* a été « estimé « par les judicieux amis et ennemis de M. Smart la meilleure « pièce qu'il ait jamais publiée, sa principale faute étant « l'exacte régularité et l'ordre de la structure ». Le poème consiste en quatre-vingt-six strophes de six vers chacune : la vieille et populaire « rime couée ». Il commence par invoquer David (1-3), puis le loue suivant une progression systématique. Les strophes 4 à 16 démontrent par les incidents de sa vie douze excellentes qualités du caractère de David. La strophe 17 introduit sa muse, « ange radieux de sa poésie », et 18 commence à énumérer ses thèmes : comment il a chanté Dieu et ses anges ; les hommes illustres ; la gloire de la Création — « le monde, les sphères rassemblées » ; « les arbres, les plantes et les fleurs » ; les oiseaux, les poissons, les bêtes, les pierres précieuses ; comment avec sa harpe il a calmé le roi Saül, et gagné l'amour de Mical. Les strophes 30-37 résument les connaissances de David et les divisent en sept classes, qui répondent aux sept jours de la création. Jusque-là la construction est méthodique, mais avec la strophe 39 commence un bizarre assemblage que l'auteur appelle un « exercise upon the decalogue », et qui consiste en

un mélange de maximes mosaïques et chrétiennes. Si on les regarde encore comme une analyse de la sagesse de David, on peut les rattacher aux strophes qui précèdent et à celles qui suivent. Le poète décrit ensuite les travaux et les méthodes de Dieu, comment le roi David les a compris et loués, puis il chante et exalte le mérite de la reconnaissance et de la louange envers Dieu, et il montre comment David s'est joint aux anges et au « bons pauvres de Dieu » dans l'adoration. Dans les douze strophes qui suivent, le thème de l'adoration par les saisons changeantes est admirablement chanté : chaque saison apporte son tribut de beauté variée à la sagesse et à la bonté de Dieu. Les psaumes de David s'associent à cet hommage, et rendent à Dieu un service plus spécial en donnant aux âmes des hommes le pouvoir de maîtriser leurs passions. La maîtrise de soi-même, et l'humble reconnaissance à Dieu de la part d'un homme, valent mieux que tous les autres tributs : bien que l'on retrouve la grandeur de Dieu dans le chant d'un oiseau, dans la merveille des étoiles, et dans l'égale merveille du ver luisant ; dans la musique de la harpe éolienne, dans l'encens et les gommes de l'Arabie, néanmoins au-dessus de tout est « l'haleine des saints ». L'homme doit reconnaître les beautés et les douceurs de la nature, et se joindre à elles pour louer Dieu ; il doit jouir de ces douceurs, mais modestement comme il sied à celui qui possède de l'empire sur soi-même ; car « tous les rayons de la gloire brillent » sur l'homme qui « triomphe sur la chair », et la grâce vient à l'homme qui est humble comme Dieu le veut. Il y a bien des choses douces et aimables au monde, mais

« Sweeter, with ev'ry grace endu'd,
The glory of thy gratitude,
Respir'd unto the Lord. » (1).

(1) *A Song to David*, st. 74. (Toutes les citations du *Song* sont de la première édition, 1763.)

Et il y a des choses fortes : le cheval rapide, le faucon au vol, le lion, l'énorme baleine,

« But stronger still, in earth and air,
And in the sea, the man of pray'r. » (St. 77.)

Il y a beaucoup de belles choses, mais

« Beauteous, yea beauteous more than these,
The shepherd king upon his knees,
For his momentous trust. » (St. 80.)

Il y a des choses précieuses, mais

« More precious that diviner part
Of David, ev'n the Lord's own heart,
Great, beautiful, and new. » (St. 80.)

Et enfin, dernier et glorieux envol dans le grand crescendo de cette « amplification en cinq degrés », il y a des choses glorieuses — le soleil et les astres, la queue de la comète, l'orage majestueux, le tonnerre et le soulèvement de l'océan — mais

« Glorious — more glorious is the crown
Of Him that brought salvation down
By meekness, call'd thy Son ;
Thou at stupendous truth believ'd,
And now the matchless deed's atchiev'd,
DETERMINED, DARED, and DONE. » (St. 86.)

Evidemment la construction générale du poème est tout à fait cohérente et son développement très ordonné. A vrai dire, l'explication du caractère de David à douze points de vue est par trop mécanique. Mais dans la dernière partie du poème, l'évolution très soignée apporte un cadre magnifique où l'émotion grandit, émotion qui monte jusqu'au final splendide. Dans le poème, il n'y a qu'un seul point où la

continuité de la pensée soit sérieusement rompue, c'est à la fin de la strophe 38, où après avoir décrit la connaissance que possède David des sept piliers (2), et la force et la douceur du psalmiste, le poète introduit ainsi une sorte d'essai qu'il appelle, « exercise upon the decalogue » :

« There is but One who ne'er rebell'd,
But One by passion unimpell'd,
By pleasure unentice't ;
He from himself his semblance sent,
Grand object of his own content,
And saw the God in Christ. » (St. 39.)

On ne peut rattacher cette pensée à celle des strophes précédentes, qu'en supposant que le poète veut démontrer encore l'excellence du caractère de David, qui fut regardé comme digne d'être l'ancêtre du Christ — pensée d'ailleurs qui domine plus tard la fin du poème. On trouve de pareils manques de transitions, bien plus saisissants, des juxtapositions de pensées dont les rapports sont obscurs, et une expression confuse, dans plusieurs des strophes. Ainsi, dans la strophe 42 : -

« Open, and naked of offence,
Man's made of mercy, soul, and sense :
God arm'd the snail and wilk ;
Be good to him that pulls thy plough ;
Due food and care, due rest, allow
For her that yields thee milk. »

Voici deux idées principales, confuses et imparfaitement exprimées : d'abord, l'immensité de la sagesse divine qui paraît dans la création, et la préparation à la vie, de l'homme aussi bien que des animaux les plus humbles ; et deuxièmement, le devoir de l'homme, en tenant compte de l'origine divine de toutes choses, d'agir avec miséricorde envers les animaux. Il y a un contraste pareil, saisissant à première vue, dans la strophe suivante (43) :

(2) Les strophes 30-38.

« Rise up before the hoary head,
 And God's benign commandment dread,
 Which says thou shalt not die :
 Not as I will, but as Thou wilt,
 Pray'd He, whose conscience knew no guilt ;
 With whose blest pattern vie. »

La première pensée, très gauchement et imparfaitement exprimée, vient sans doute de « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que l'Eternel ton Dieu te donne » (3) ; et la seconde moitié de la strophe donne le parfait exemple de la soumission et de la piété filiales. Deux pensées sont juxtaposées sans rapport logique. On retrouve d'autres obscurités encore, qui indiquent une pensée vague. Par exemple, quel est le principe d'opposition entre « gem » et « mine » dans ces vers :

« His word accomplish'd the design,
 From brightest gem to deepest mine ? » (St. 30.)

Souvent, des contrastes frappants résultent du rapprochement de deux images, l'une tirée de l'Ancien Testament, l'autre du Nouveau. (C'était là la méthode voulue de Smart, comme nous le verrons en parlant des psaumes). Ainsi, dans la strophe 43, déjà citée, une citation du Christ suit de près une loi mosaïque. De même, dans la strophe 45 une parole de l'Evangile est rattachée à un groupe de lois lévitiques :

« Act simply, as occasion asks ;
 Put mellow wine in season'd casks ; (4).
 Till not with ass and bull : (5)
 Remember thy baptismal bond ;
 Keep from commixtures foul and fond,
 Nor work thy flax with wool. » (6).

(3) Exode XX. 12,

(4) Mat. IX, 17.

(5) Deut. XXII, 10.

(6) Deut. XXII. 11.

Cette liberté de groupement indique sûrement une faculté logique un peu réduite, mais est significative aussi de son maniement des faits, dont l'interprétation et le développement constituent la vraie originalité du poème.

Pour l'histoire de la vie de David que résument les strophes 4-16, la source, naturellement, a été l'Ancien Testament, de I Samuel, XVI, I Rois, II; 11 (et aussi I Charon. XI-XXIX). Le sacre de David, le duel avec Goliath, la conception du temple ; son assiduité aux devoirs religieux, sa charité à l'égard de Saül et de Scimhi, son habileté comme musicien, comme danseur, comme guerrier, comme poète ; son amitié constante, sa sagesse ; — toutes ces illustrations de son noble caractère sont tirées de l'histoire biblique. De même, l'énumération des thèmes de David est fondée, naturellement, sur les psaumes ; mais ici il y a plus d'indépendance que précédemment, car le poète ajoute et modifie selon ses expériences personnelles ou d'après d'autres parties de la Bible. Parmi ces dernières l'influence du livre de l'Apocalypse est surtout à remarquer. Par exemple, le titre de « Roi des Rois » n'est jamais appliqué à Dieu dans l'Ancien Testament, mais dans l'Apocalypse, XVII, 14, il est « le Seigneur des seigneurs, et le Roi des rois », et dans XIX, 16, « sur son vêtement, et sur sa cuisse, il portait ce « nom écrit : le Roi des rois, et le Seigneur des seigneurs ». De plus, dans la dix-neuvième strophe du *Song*, Smart rapporte que David chantait :

« Angels — their ministry and meed,
Which to and fro with blessings speed,
Or with their citterns wait ;

Where Michael with his millions bows, »

Or, dans les psaumes on trouve d'innombrables anges, mais il n'est jamais question de Michel dans l'Ancien Testament, tandis que dans le Nouveau il ne paraît que deux fois, dont l'une dans l'Apocalypse, XII, 7 : « Alors, il y eut un combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient

contre le dragon ». De même,

« The jasper of the master's stamp,

The topaz blazing like a lamp

Among the mines beneath. » (St. 26.)

Il n'est question de jaspe ni de topaze dans les psaumes, mais on les trouve cités tous deux dans l'Apocalypse, comme aussi dans Esdras et Ezéchiel, et la topaze dans Job. Le passage de l'Exode, XXIV, 10 : « Sous ses pieds il y avait comme un ouvrage de carreaux de saphir » — a été probablement l'origine de « l'arche glorieuse » qui est « pavée de saphirs » (st. 32), et le saphir d'ailleurs est le second fondement « de la muraille de la ville » (Apocalypse, XXI, 19.) « Thyine » (« Thyine woods and groves of spice », st. 60.), ne paraît qu'une fois dans la Bible, à l'Apocalypse XVIII, 12. Et finalement, « alba's blest imperial rays » (st. 81.) sont tirés (selon la note du poète lui-même), de l'Apocalypse, II, 17.

Parfois des passages des psaumes paraissent dans des parties du poème qui n'ont pas de rapport direct avec eux. Ainsi, comparez le psaume 104, 2 — « il étend les cieux comme un pavillon » — avec la strophe 32 du *Song* :

« And thence the painted folds that lift

The crimson veil, are wav'd. »

De même, comparez le psaume 104, 16, et le psaume 81, 16, avec la strophe 54 :

« With vinous syrup cedars spout ;

From rocks pure honey gushing out,

For Adoration springs. »

La strophe 71 n'est qu'une paraphrase du psaume 84, 3.

Un autre élément biblique, qui est intéressant, se trouve dans la strophe 75 :

« Strong is the horse upon his speed ;

Strong in pursuit the rapid glede,

Which makes at once his game.

Strong the tall ostrich on the ground. »

C'est là une allusion générale à Job XXXIX,13 —, qui contient une des rares références bibliques à l'autruche.

Une autre source importante, où le poète a puisé surtout pour la description des sept piliers, ce sont les premiers chapitres de la Genèse. Les sept jours de la création sont décrits comme des piliers, dont chacun porte une lettre de l'alphabet grec. La signification spéciale de ces lettres n'est pas claire. On comprend qu'Alpha, « la première des causes », s'applique à la sainte lumière, et qu'Oméga termine « le plan de l'univers » ; mais pourquoi gamma décrit-il le firmament, ou éta les plantes et les arbres, ou thêta le soleil, la lune, et les étoiles, ou iota les oiseaux et les poissons, ou sigma les bêtes des champs, cela est moins clair. Mais toutefois il est intéressant de voir combien la vision du monde que donne la Genèse influence la pensée de Smart à son égard. Très souvent, il en adopte le classement primitif en parlant de la vie sur la terre. Ainsi, dans ses *Psaumes* on trouve :

« In air, in ocean he controuls
The feather'd millions, finny shoals,
From minnows to the whale,
Whate'er beneath the waters creep,
Or glide within the yielding deep,
Or on the surface sail. » (psaume 3.)

Il loue la providence de Dieu

« In heav'n above, in earth and air,
And in the vast profound. » (ibid.)

Dans le psaume 147, st. 9, il résume d'une façon très concise la tendresse de Dieu, qui nourrit

« ... every thing theat moves and lives,
Foot, fin, or feather. »

Dans sa sixième hymne il se proclame le porte-parole de toute la nature :

« I speak for all — for them that fly,
And for the race that swim ;

For all that dwell in moist and dry,
Beasts, reptiles, flow'rs and gems to vie

When gratitude begins her hymn. »

Les multitudes de la terre, les astres innombrables, les multitudes célestes, s'unissent en chœur pour chanter une vaste chanson reconnaissante « adressée au Seigneur ». Et le chœur est dans le temple du monde, car, dans son exaltation religieuse, il semble que Smart conçoive le monde comme un vaste temple, reposant sur ses piliers.

Il y a beaucoup de piliers dans sa pensée. Il y en a qui supportent l'église de Dieu sur la terre (« Le Seigneur est dans son église, pour en soutenir les piliers ». (Psaume X.) Et de là le poète se dirige vers d'autres plus vastes et plus vagues :

« The glorious pillars of thy reign

No flight can reach, nor heav'ns contain,

Nor exaltation bound. » (Psaume VIII, I.)

« La terre stable », et « les eaux de l'âbîme », reposent sur des « arches à piliers ». (Psaume CXIX.) Et enfin, il y a les sept immenses colonnes du *Song*, qui supportent tout l'univers, et à qui on ne saurait donner une forme ni une étendue définitives.

Finalement, bien que dans le rassemblement de tous ces matériaux bibliques, dont le poète se sert pour en faire une nouvelle œuvre de beauté, il y ait une originalité profonde, les plus riches parties du poème ne sont guère bibliques, mais sont tirées des autres expériences, littéraires ou personnelles, du poète. Celles-ci se trouvent surtout dans les strophes de l'Adoration, et dans l'assemblée glorieuse que décrit l'amplification finale. Dans les forêts de la Bible il n'y a ni castors, ni tigres, ni lynxs, ni polyanthes; ni porphyre, ni campanules. Aucune sirène ne nage dans les mers bibliques. On ne trouve pas non plus dans la Bible de jasmin, de brugnol, de pêche, de coing; on n'y trouve pas non plus de lauriers, d'œillets, de crocus; ni de faisan, d'her-

mine, ni de zibeline. Pour beaucoup de ces choses on n'a qu'à se rapporter à un jardin anglais du dix-huitième siècle, ou l'on trouverait

« ... umbrage mild,
Walk, water, meditated wild,
And all the bloomy beds. » (*Song*, st. 78.)

Là aussi

« The cheerful holly, pensive yew,
And holy thorn, their trim renew ;
The squirrel hoards his nuts. » (st. 63.)

Là aussi le bouvreuil aime à imiter la flûte. De ce dernier incident, il y a une illustration assez curieuse. Dans *The Old Woman's Magazine*, vol. 1, p. 68, on trouve un petit conte d'amour : l'auteur — qui est anonyme — amène ses deux amants dans un beau jardin ; il décrit la beauté des arbres, des bosquets, des statues, des fleurs et des oiseaux. L'héroïne avait une tendresse particulière pour les oiseaux : « Clora prit un flageolet d'ivoire, et joua plusieurs petits « airs, lesquels, à la très grande surprise de Léontine, furent « répétés par quelques bouvreuils, et imités par d'autres oiseaux. » Il est impossible de ne pas voir un rapport entre ce passage et les vers du *Song* :

« For Adoration, beyond match,
The scholar bulfinch aims to catch
The soft flute's iv'ry touch. » (St. 64.)

Peut-être a-t-on même une base suffisante pour affirmer que Smart fut l'auteur du conte en question.

B

Les rapports du *Song to David* avec les autres poèmes de Smart.

Du point de vue littéraire, ce qui nous intéresse le plus dans les *Psaumes* de Smart, c'est qu'ils montrent en maints endroits les éléments d'effusion lyrique reconnaissante qu'il

a su recueillir d'une façon plus parfaite dans le *Song*. Dans les poèmes de jeunesse déjà, parmi les nombreux emprunts, la masse de phrases conventionnelles, l'union classique de la raison et de l'imagination, de l'avarice et de la générosité, les tournures élégantes, les bons mots, les épigrammes qui donnent une faible étincelle de plaisir fugitif, l'ingéniosité — parmi tout ceci on retrouve des lueurs éparses d'originalité ; parmi l'émail de Flore un peu de la couleur de Dieu trahit l'esprit de l'artiste. Il faut avouer, toutefois, que ces anticipations ne sont pour la plupart que des anticipations de pensée : presque jamais il n'y a une expression égale. Mais même ces ressemblances lointaines ont une valeur d'illustration à l'égard du grand poème. C'est surtout quand il chante la majesté de Dieu et la beauté de la création qu'il s'élève. Notez, par exemple, cette réponse passionnée à l'athée dans *Materies Gaudet Vi Inertiae* (1741).

« Mendacem natura redarguit ipsa Deumque

Et coelum, et terrae, veraciaque astra fatentur.

Se simul agglomerans surgit chorus omnis aquarum,

Et puro sublime sonat grave fulmen Olympo. »

Dans les poèmes « Seatoniens », où « la louange domine » et où « M. Smart a gardé dans sa pensée le plus divin des poètes, le psalmiste » (7), on retrouve des passages semblables au *Song*, bien que moins élevés :

« List ye ! how Nature with ten thousand tongues

Begins the great thanksgiving. Hail, all hail,

Ye tenants of the forest and the field !

My fellow subjects of th'eternal King,

I gladly join your matins. » (8).

Il chante (médiocrement, il est vrai), le soleil, la lune, et les astres ; la force majestueuse de l'océan, les merveilles du fond de la mer, les pierres précieuses ; le cou de la linotte

(7) *The Monthly Review*, mai 1751, p. 508.

(8) *The Immensity of the Supreme Being*.

et le nid du ramier. Il insiste sur les instincts des animaux, qui tiennent leur sagesse de Dieu omniscient. Toute la beauté de la terre témoigne de la sagesse et de la bonté de Dieu, et mérite la reconnaissance des hommes. Le poète invoque, donc,

« ... cherubic Gratitude, whose voice,
To pious ears sounds silverly so sweet,
Come with thy precious incense, bring thy gifts,
And with thy choicest stores the altar crown. » (9).

De ces cinq poèmes, le plus coloré est le *Goodness*, où se rassemblent « l'éclat du grenat », « la pompe tigrée de la tulipe et de l'auricule », « la casse odorante, l'encens et la myrrhe », « les grenades et les riches ananas ». Et au-dessus de tous ces tributs de la nature est la reconnaissance des hommes :

« ... the incense that her hands
Uprear, is sweeter than the breath of May
Caught from the nectarine's blossom. » (10).

Le devoir de prier sans cesse lui semblait plus impératif encore après la maladie grave dont il ne s'était remis que par miracle :

« Ye strengthen'd feet, forth to his altar move ;
Quicken, ye new-strung nerves, th'enraptur'd lyre ;
Ye Heav'n-directed eyes, o'erflow with love ;
Glow, glow, my soul, with pure seraphic fire ;
Deeds, thoughts, and words no more his mandates break,
But to his endless glory work, conceive, and speak. » (11).

Cependant, jusqu'à la période du *Song*, il n'avait jamais pu trouver une forme qui fût digne de ces convictions ardentes, jamais pu

(9) *The Omniscience of the Supreme Being.*

(10) *Goodness.*

(11) *Hymn to the Supreme Being*, 1756.

(12) *Browning, Parleyings.*

« ... adjust

Real vision to right language. » (12).

Mais à l'égard des poèmes qui entourent le *Song*, et surtout à l'égard des psaumes et des hymnes, nous sommes obligés de modifier un peu l'idée que l'on se faisait de Smart comme de l'auteur d'un poème unique.

Que les *Psaumes* et le *Song* soient issus de la même période intellectuelle et de la même expérience, cela paraît dans les nombreuses coïncidences d'expression. Voici, par exemple, quelques-unes des plus précises « the clust'ring spheres » (ps. XIX) ; « the trumpet and alarm » (ps. LXVIII.) ; « the multitudes in mail » (ps. LXVIII.) ; « his talent and his term » (ps. C.) ; « The man of God's own choice » (ps. XXI.) ; « good in grain », et « the briny broad » — toutes ces expressions se retrouvent dans le *Song*. Parmi des similitudes moins exactes, mais tout à fait frappantes, on peut citer celles-ci :

« Like palms which have with winter strove. »

(ps. XCII.)

« The laurels with the winter strive. »

(*Song*, st. 61.)

« Like some strong bastion's mole. »

(ps. XXXI.)

« ... like a bastion's mole. »

(*Song*, st. 76.)

« There dwell the cherub and his mate. »

(ps. XVI.)

« Where dwells the seraph and his spouse,

The cherub and her mate. »

(*Song*, st. 19.)

« Lest like the lion and the bear, »

P

(ps. VII.)

« Were as the lion and the bear. »

(*Song*, st. 13.)

On pourrait citer encore.

En outre, dans beaucoup de psaumes, l'allure générale des vers est tout à fait analogue à celle du *Song*. Comparez, par exemple, avec les plus vigoureux passages du *Song* les strophes que voici :

« And on the innumerable flight
Of cherubims, the sons of light,
He rode in grand career ;
And bore on the stupendous force
And speed of winged winds his course,
O'er vaulted space to steer. »
(ps XVIII.)

Et encore,

« The Lord the king himself arrays,
Arrays in robes of ambient light ;
Around his glories as they blaze
He girds magnificence and might. »
(ps. XCII.)

Ou encore,

« The delegated lightnings fly,
And flames are sent on embassy
His mandates to fulfill. »
(ps. CIV.)

Dans ce même psaume (CIV) on retrouve aussi les douces notes de la flûte :

« He taught the silver moon her way,
Her monthly and nocturnal sway,
Where'er she wanes or glows ;
The glorious globe that gilds the skies
Is conscious of his early rise,
And his descent he knows. »

Avec la couleur luxuriante du *Song* on peut comparer une strophe comme celle-ci :

« Near them thro' blossoms bursting ripe
The birds upon the perches pipe,
As boughs the herbage shield ;

And while each other they salute,
The trees from every quiv'ring shoot
Melodious music yield. »

En fait, la qualité moyenne du psaume CIV est assez élevée.

Néanmoins, les plus belles strophes des psaumes égalent à peine les plus faibles du *Song*. Malgré les ressemblances indéniables, il reste en somme vrai, que Smart n'atteignit qu'une seule fois à une ampleur et une splendeur dignes des plus grands poètes.

C

Les *Psaumes* et les *Hymnes*.

Nourri de pensée religieuse, saisi par une vive conscience du divin en toutes choses, l'esprit de Smart ne voyait pas de disconvenance dans des rapprochements entre l'humain et le divin qui nous semblent un peu surprenants. Ainsi, il nous parle de « the choir of Christ and Wren » (Hymne 13.), et d'une église

« Where pious churchmen fill the rows
And congregated angels throng. »

(ps. CXI.)

De même, la pensée religieuse intervient dans une ode séculière, celle à l'Amiral Pocock, qui commence ainsi :

« When Christ, the seaman, was aboard,
Swift as an arrow to the White,

« While Ocean his rude rapture roar'd,

The vessel gain'd the Haven with delight :

We therefore first to him the song renew,

Then sing of Pocock's praise, and make the point in view. »

Analogie, mais plus raisonnée et moins surprenante, était sa méthode de traduire les *Psaumes*, en y remplaçant les éléments païens par des éléments chrétiens, et en les modifiant pour le culte de l'église d'Angleterre. La méthode d'ailleurs n'était pas nouvelle. Isaac Watts s'était plaint que tous les traducteurs précédents n'eussent fait que chan-

ger la langue du psalmiste, en laissant à sa pensée son caractère hébreu ; Watts, lui, se proposa « de modifier le livre « des *Psaumes* pour le culte chrétien : et pour cela il faut « ôter de David et d'Asaph, etc., toutes les caractéristiques « sauf celles de Psalmiste et de Saint, et les faire parler « toujours selon le Sens commun et le langage d'un Chrétien » (13). Ainsi, il exprime la pensée hébraïque en termes chrétiens : là où David « parle de sacrifier des Boucs ou des Bœufs, je préfère parler du Sacrifice du Christ, l'Agneau de Dieu ». (*ibid*, p. XVII). La méthode de Smart était analogue. Sa traduction est « entreprise dans l'Esprit du Christianisme ». C'est-à-dire, « toutes les expressions, qui semblent « contraires au Christ, sont omises, et des matières tirées « de l'évangile mises à leur place ; et comme elle (la traduction) vise surtout à l'office divin, le lecteur y trouvera « des allusions diverses aux rites et aux cérémonies de l'église d'Angleterre, par lesquelles on veut rendre l'ouvrage « en général plus utile et acceptable aux fidèles ». En effet, nous trouvons que Smart a fait ses modifications très librement. « L'Eternel rachète l'âme de ses serviteurs ». (ps. XXXIV, 23), devient chez Smart,

« The Lord his meritorious cross
Shall ransom all our souls. »

« Tes flèches sont aiguës ; les peuples tomberont sous toi ; elles entreront dans le cœur des ennemis du roi ». (Ps. XLV, 6), devient

« Sharp is the voice of thy reproof
When sin thy spirit grieves,
Ev'n underneath the sacred roof
Amidst the trading thieves. »

C'est là une adaptation étonnante, qui ne mérite guère le nom de « traduction ». On trouve aussi, en effet, que l'auteur a ajouté des éléments qui s'adaptent directement au

(13) Watts, *Psalms*, 1719.

dogme moderne. Par exemple : « Je suis à toi, sauve-moi » car j'ai recherché tes commandements » (ps. CXIX, 94.), est la base de cette strophe :

« From baptism my god-childhood vow,
From confirmation until now
I am inlisted thine ;
Save me, who with the price am bought,
For I with diligence have sought
The way thy laws injoin. »

A côté de ces changements voulus, la traduction est en général diffuse et manque de soin ; elle est libre sans être animée ; quelquefois elle est intolérablement plate et banale. Il en résulte que, comme traduction, elle est presque sans valeur. Elle ne peut nous intéresser que par l'ardeur passionnée et la beauté poétique qui s'y trouvent çà et là.

Dans les *Hymns and Spiritual Songs for the Fasts and Festivals of the Church of England*, publiés avec les *Psaumes*, la même tentative et des qualités analogues se retrouvent. Ecrits à l'intention de l'église d'Angleterre, ces poèmes témoignent envers elle d'un dévouement étroit, auquel une hostilité envers le catholicisme romain fait pendant. Quelques-uns ont un mérite littéraire, dont nous parlerons plus tard.

La variété de leurs formes est intéressante. Smart n'était pas un créateur de nouvelles formes, mais montrait une certaine indépendance dans son choix. Il est vrai que le distique décasyllabique s'imposa dans la *Hilliad*, le vers blanc dans le *Hop Garden* et les autres poèmes qui tiennent de Milton. Les stances pseudo-pindariques s'imposèrent également pour les odes les plus ambitieuses ; et le distique octosyllabique, consacré par Butler, Swift, et Gay, pour les fables et les épîtres familières. Dans les *Psaumes* et les *Hymnes* on retrouve, naturellement, des formes depuis longtemps employées pour des cantiques religieux. Mais le nombre et la variété de celles que rassemble Smart sont

frappants. Ainsi, dans les *Hymnes* il y a dix-neuf formes différentes de strophes, et dans les *Psaumes* il y en a vingt-cinq. En général, ce sont des strophes de quatre vers, dont la plus fréquente est celle où les vers impairs sont de huit syllabes, les vers pairs de six, avec la rime alternée. Plus intéressante est la strophe que Smart employa aussi dans le *Song to David*. Trente-et-un des psaumes (y compris le long CXIX), sont écrits selon cette mesure. Elle avait été beaucoup employée, pour les buts les plus divers : par exemple, Gray s'en était servi dans son ode *On the Death of a Favourite Cat*, et Collins dans ses odes *To Pity*, *To a Lady*, et *To Peace*. Et cependant Smart a pu se l'approprier, en faire son instrument particulier et caractéristique, la renouveler comme, dans son élégie, Gray avait renouvelé le vieux quatrain. Ce renouvellement n'était pas dans la forme, mais dans le génie qui remplissait le vieux moule.

IX

**LES QUALITÉS DE SON STYLE ;
et ses rapports avec le développement
pré-romantique et romantique
de la poésie anglaise**

On raconte de Smart, comme de bien d'autres poètes, qu'il se levait souvent la nuit, et écrivait à la hâte, pour ne pas perdre les belles images qui lui venaient à l'esprit en demi-rêve ou dans le sommeil. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce trait la façon dont ses impressions s'exprimaient dans sa poésie. Dans le *Song to David*, son imagination agissait avec la plus grande puissance et la plus complète spontanéité ; des souvenirs se pressaient en foule dans son esprit ; des suggestions extérieures les plus ténues et les plus fugitives, il se créait des images et des incidents, et « les impresions à moitié oubliées, recueillies dans la nature ou dans les livres, se transforment en des réalités riches » (1). Dans le *Song*, on ne retrouve guère cette conscience de soi-même qui accablait une grande partie de la poésie de l'âge classique.

Cette qualité singulière de spontanéité n'est pas tout à fait absente des poèmes de jeunesse, bien que pour la plupart ils fussent conformes aux théories courantes. En se

(1) *Saturday Review*, 13 juin 1896.

gardant toujours de trop exalter des poèmes comme le *Hop Garden* ou la *Hilliad*, qui ne sortent guère du médiocre, il est juste de reconnaître, d'autre part, qu'ils ne sont pas lourds. Ils ne manquent pas de vivacité et de rapidité. Smart avait trop peu de persévérance, et aussi, heureusement, trop d'esprit pour écrire d'interminables poèmes didactiques d'une pesanteur égale. C'était justement à son esprit, à son « ingéniosité », que ses contemporains accordaient des louanges exagérées. Pourtant, ils avaient raison de trouver une certaine mesure d'originalité et de charme dans quelques-uns de ses petits poèmes.

En premier lieu, il a su réunir dans des courtes pièces héroï-comiques un goût piquant et une drôlerie fort amusante. Par exemple, dans la lettre *To the Rev. M. Powell, on the non-performance of a promise he made the author of a hare* :

« Friend, with regard to that same hare,
Am I to hope, or to despair ?

* *
* * *

Thou valiant son of great Cadwallader,
Hast thou a hare, or hast thou swallow'd her ? »

Egalement comique est l'apologie à la dame qui se moquait de sa petite taille :

« Say, is it carnage makes the man ?
Is to be monstrous really to be great ?
Say, is it wise or just to scan
Your lover's worth by quantity or weight ?
Ask your mamma or nurse, if it be so ;
Nurse and mamma I ween shall jointly answer no. »

L'esprit de fantaisie et de plaisanterie qui dicta ces morceaux éclatait de temps en temps dans ses *Fables*. De cet esprit naquirent aussi les épigrammes impromptues, comme celle sur les appariteurs de l'université, et l'autre sur John Wilkes, qui louchait :

« His eyes are surely of the amorous kind,

For to each other they are still inclined. »

L'invitation poétique au docteur Nares renferme quelques tournures très ingénieuses :

« ... the chief business of this Card,
Is « Come to dinner with the bard »,
'Tis said the Indians teach their sons
The use of bows instead of guns ;
And ere the striplings dare to dine,
They shoot their victuals off a pine.
The public is as kind to me,
As to his child a Cherokee ;
And if I chance to hit my aim,
I chuse to feast upon the game ;
For panegyric or abuse
Shall make the quill produce the goose. »

Bien entendu, ces étincelles d'esprit ne supposent pas un génie très élevé.

Ça et là on entend une autre note, d'une grâce douce et simple. Elle vient vers la fin d'un poème qui, par ailleurs, est d'une emphase vide de sens, l'*Ode on the Power of the Supreme Being* :

« ... Him, blessed Shepherd,
His flocks shall follow through the maze of life,
And shades that tend to dayspring from on high ;
And as the radiant roses after fading,
In fuller foliage and more fragrant 'breath
Revive in smiling spring, so shall it fare ,
With those that love him — »

On l'entend encore dans les jolis petits poèmes comme *The Sweets of Evening* :

« While all serene the summer moon
Sends glances through the trees,
And Philomel begins her tune,
Asterie too shall help her soon
With voice of skilful ease. »

Dans les *Psaumes*, elle apparaît de temps à autre :

« They shall in mild profusion show'r
 Their drops upon the tented green,
 The little hills, which trees embow'r,
 Shall gladden all the scene. »

(ps. LXV.)

Ou encore :

« Each ridge and furrow of the field
 Is water'd by the dew of God ;
 The blessed rains their nurture yield
 In every soften'd clod. » (ibid.)

Souvent, elle devient plus sonore, sans pourtant perdre sa simplicité, comme dans cette strophe :

« He the blue heav'n in beauty shrouds,
 And ballances the plummy clouds
 Which for the rain he wrings ;
 He causes the mild dew to drop,
 And grass upon the mountain top
 In tufted verdure springs. »

(ps. CXLVII.)

On en retrouve un bon exemple dans *Munificence and Modesty* (1763 ou 1764), où la Modestie adresse une prière à Dieu :

« O Thou, whose bounties never fail,
 Who smil'st upon the lowly vale,
 And giv'st fertility and peace
 Their flow'ry lawn and golden fleece ;
 Who send'st the spirit of the breeze,
 To bend the heads of stately trees,
 Till pines with all their state and rank,
 Bow like the bullrush on the bank.
 Who bidst the little brook flow on,
 And warbling sooth the silent swan,
 And spreading form the shaded lake,
 Untill th'emerging rays retake

The transcript of the scene to Thee,
O Father of simplicity. »

Mais c'est peut-être quelques-uns des hymnes qui nous rappellent le mieux les poèmes lyriques et religieux du moyen âge :

« Ye lilies of perfume,
That triumph o'er the loom,
And gaudy greatness far outshine ;
And thou the famous tree,
Whose name is chastity,
And all the brilliants of the mine ;

Ye doves of silver down
That plume the seraph's crown,
All, all the praise of Jesus sing,
The joy of heav'n and earth,
And Christ's eternal worth,
The pearl of God, the Father's ring. »

(Hymne 2.)

Malgré une certaine sonorité, caractéristique de la poésie moderne, ces strophes ne sont pas très éloignées de la gracieuse musique de :

« He cam also styлле
To his moderes bowr
As dew in Aprille
That fallyt on the flour. » (2)

et de « My precious perle wythouten spot. » (3).

Quelques-unes des traductions d'Horace présentent la même simplicité et d'heureuses tournures semblables ; elles en diffèrent pourtant quelque peu, car l'élément religieux y manque. Par exemple, dans Lib. I, Ode 4, on trouve ceci :

(2) *"I sing of a maiden"*

A. S. Cook, *Literary Middle English Reader*, p. 466.

(3) *The Pearl* Ibid. p. 441.

« Pale death alike knocks at the poor man's door,
 O happy Sextius, and the royal dome,
 The whole of life forbids our hope to soar,
 Death and the shades anon shall press thee home.
 And when into the shallow grave you run,
 You cannot win the monarchy of wine,
 Nor doat on Lycidas, as on a son,
 Whom for their spouse all little maids design. »

Une finesse de style, une simplicité et une douceur tristes, donnent une beauté nouvelle à cette pensée antique. De même, ce passage de l'enlèvement d'Europe :

« She, who of late the meadows knew,
 Fair student of the flow'ry bloom,
 Wove chaplets to the wood-nymphs due —
 Nought now but stars and waves could view,
 All in the glimm'ring gloom. »

La paix tranquille des champs de fleurs et les simples joies champêtres semblent bien loin ; autour de la jeune fille et de son étrange ravisseur, il n'y a que l'océan, vaste et sombre, et les lueurs d'innombrables étoiles, belles et effrayantes. La douce cadence de ces vers n'est pas indigne de la flûte qui se mêle à la voix de la trompette dans *A Song to David*.

Malgré ses succès dans un style simple jusqu'à la sévérité, il aimait plutôt, comme son maître Milton, des grands mots sonores. On en a déjà cité quelques exemples à propos de ses rapports avec Milton. On pourrait en donner bien d'autres : « multitude », « magnitude », « omnipotence », « prowess », « extravagant », par exemple, sont employés souvent par Milton, mais jamais par Pope ni par Gray. Smart aimait à se servir des mots comme « sultanates », pour lequel la *Monthly Review* le réprimanda. Un mot tout spécialement favori (souvent employé par Milton et par Pope), c'était « stupendous », qui vient quelquefois mal à

propos — par exemple, dans «Where is this stupendous stranger? » Il aime des expressions telles que « the multitudinous abyss », « the desolated coast », the magnitude of meekness », « His prowess is omnipotence », « sempiternal might », « obnubilated souls ». A noter que « multiludinous », « desolated », « sempiternal », et « obnubilated » ne se trouvent ni chez Milton ni chez Pope.

Associé de près à cet amour de la sonorité, était son amour de l'allitération. Ses contemporains l'en blâmaient aussi. Mais en général il l'employait assez habilement. On peut douter qu'il ait abusé de lettres sifflantes dans ce vers, par exemple :

« ... cherubic Gratitude, whose voice
To pious ears sounds silv'ry so sweet. » (4).

Ou dans celui-ci :

« Sweet Nancy's voice shall soothe the sound. » (5).

Ce sont certainement des vers médiocres, mais ils ne le sont pas à cause de l'allitération. Souvent Smart distribuait les sons d'allitération également dans les deux moitiés d'un vers. On se demande si l'habitude, si répandue chez les classiques, d'établir un balancement entre les deux moitiés d'un vers, comptait pour quelque chose dans ce plan. On peut relever chez Smart un assez grand nombre de ces vers et distiques si caractéristiques de l'âge de Pope :

« Diffusely lib'ral, as divinely bright,
Eye of the universe and sire of light. » (6).

« With pipe on plain, and nymph in secret grove,
The day is music, and the night is love.
I, blest with these, nor envy nor desire

(4) *Omniscience.*

(5) *Ode on January 26.*

(6) *Judgment of Midas.*

Thy gaudy chariot, or thy golden lyre. » (7).

Or, à cette disposition Smart ajoute l'allitération, ainsi :

« Nor mighty is to move, nor' forgetive to feign. » (8).

Mais le plus souvent il distribue les sons de cette façon, même quand les vers ne sont pas coupés en deux :

« All cold, and crampt with penury and pain. » (9).

« And light to life the ashes in the urn. » (10).

« And proudly plum'd in silver snow. » (11).

Il utilisa ce procédé surtout dans les vers courts de sa strophe favorite, la « rime couée ». Ainsi, « As goodly and as grand », « The peril, and the prize », « To dare and to defeat ». Le *Song to David* en est plein. Là aussi il y a beaucoup d'allitérations distribuées davantage au hasard :

« And plant perpetual paradise. » (12)

« Th'illustrious lights that are. » (34)

« The grass the polyanthus cheques ;
And polish'd porphyry reflects. » (52)

« The wealthy crops of whit'ning rice. » (60).

« The peaches and pomegranates stand. » (ibid)

C'est un élément très important dans l'harmonie de ses

(7) Ibid.

(8) *Death of a Clergyman.*

(9) *To Dr Webster.*

(10) *Death of a Clergyman.*

(11) *On December 5.*

vers. Que les « s » et les « l » sont beaux dans :

~ « Sweet is the lily's silver bell,
And sweet the wakeful tapers smell. » (72).

Il en est de même dans de nombreuses expressions belles comme « the multitudes in mail », « all the bloomy beds », « bell-flowers bow their stems ». Jamais Smart n'a écrit plus habilement ni avec plus de passion que dans les strophes où il lie en gerbes les choses douces et fortes, belles, précieuses et glorieuses. Les effets sonores sont rehaussés de couleurs merveilleuses. C'est surtout dans cette peinture, où le pinceau est chargé de la substance de l'arc en ciel, que Smart approche de Keats. Il charge d'or « toutes les veines de sa poésie ». Il orne ses vers de toute la variété luxuriante de la nature :

« ... violet beds, and myrtle bow'rs,
And all the nosegay-blending flow'rs. » (12).

Les piliers de l'univers, temple du Tout-Puissant, sont parés de :

« ... verdant carvings, flow'ry wreathes
Of never-wasting bloom. » (13).

Des riches amandes mûrissent, et le ruisseau luit encore dans le porphyre de ses bords. Etablir un classement des beautés disposées avec un art incomparable dans les strophes d'adoration, ce serait jeter la violette dans un creuset. Peut-être la plus belle strophe, la plus riche, la plus vive, est-elle l'admirable évocation de l'orient :

« The wealthy crops of whit'ning rice,
« 'Mongst thyme woods and groves of spice,
For Adoration grow ;

(12) Traduction d'Horace, Lib. 2, Ode 15.

(13) *Song to David*, st. 33.

And, marshall'd in the fenced land,
The peaches and pomegranates stand,
Where wild carnations blow. » (60).

Une beauté profonde, silencieuse, colorée, s'épanouit dans la description des « lumières illustres » :

« And one address'd his saffron robe,
And one, clad in a silver globe,
Held rule with ev'ry star. » (34)

On peut comparer ces autres vers, plus mystérieux,
« Moon and stars of mystic dance,
Silvering in the blue expanse. »

(psaume CXLVIII.)

Parfois Smart apporte ses images de loin, et nous rappelle les poètes « métaphysiques ». Surtout quand il chante le Tout-Puissant et son fils, il étonne par une image comme celle-ci :

« Lo ! he has dug the grave of death,
Destruction to destroy ;
And open'd by his holy breath
The way to endless joy. » (ps. VII.)

Souvent deux illustrations différentes des qualités de Dieu s'associent avec un résultat des plus heureux :

« And to the Gentiles will I sing
Of him who guides the warrior's sling
Or fills the peaceful cruse. » (ps. XVIII.)

Et ceci, pour illustrer la miséricorde de Dieu :

« For pity built the floating ark,
And goodness bent his bow. » (ps. VII.)

Dans le *Song to David* on trouve de nombreuses images

évocatrices, images qui ne sont que des descriptions directes, dont le mérite réside autant dans leur vivacité que dans l'art avec lequel elles sont disposées :

« The shoals upon the surface leap,
And love the glancing sun. » (24).

« Beauteous the fleet before the gale ;
Beautous the multitudes in mail,
Rank'd arms, and crested heads. » (78).

La lumière éclatante dore un instant les poissons qui sautent, et étincelle sur les rangs d'armes et de casques polis. Et puis, le soleil cède à la sphère d'argent, et le poète nous attire dans un jardin, au clair de lune : « the moon full on the lawn ». Admirable aussi est la splendeur des feux assemblés, « the trumpet and alarm », « the northern lights astream ».

Parfois, nous sommes frappés par la force ramassée d'une expression, comme « swords extravagant of guilt » (ps. XVIII.), et « to make obstruction void » (ibid). Souvent cette énergie est comprise dans un paradoxe : « I rise augmented from thy rod » (ps. XVIII.) ; « the strength of stealth » (ibid) : « the magnitude of meekness ».

Cette force revêt un réalisme presque sinistre, quand il décrit ainsi les méchants :

« In the thievish corners lurking,
They th'unmansion'd poor prevent :
Blood-shot eyes with terror working
On the private stab intent. » (ps. X.).

Et dans le psaume XLVIII, où la Bible dit seulement : « Là, ils ont été saisis de tremblement, et d'une douleur pareille à celle d'une femme qui est en travail », Smart écrit :

« Such are the terrors and the cries

Of some base harlot when she dies
Of an abortive seed. »

| * *
* * *

Dans ces passages éclatent une imagination puissante, et une haine intense du péché. De cette intensité, quelle que fût sa raison psychologique ou pathologique, sortait l'extase ardente de sa meilleure poésie. Il croyait avec passion au devoir de louer Dieu sans cesse. Son esprit, préoccupé de cette croyance, ne faisait pas attention aux actions du corps frêle qui le portait, et dont l'étrange conduite semblait mériter l'internement.

On a vu combien son milieu familial favorisait le développement de son esprit pieux. Cette influence intime se rattache au réveil religieux général suscité par le Méthodisme, mouvement qui apportait une contribution importante à la renaissance de l'imagination littéraire au dix-huitième siècle. Le zèle de Wesley et de ses compagnons anima par contre-coup l'église anglicane, organisation à laquelle Smart resta toujours étroitement lié. On se figure que d'abord il pratiquait extérieurement la religion de ce milieu,

tout comme il pratiquait la poésie conventionnelle de l'âge classique. Mais ses poèmes témoignent d'une expérience reli-

gieuse originale, d'où est sortie une religion « non point émoussée comme une simple habitude, mais bien plutôt à l'état aigu de fièvre mentale (14). Il arrive donc à l'état que James appelle *théopathique*, où « l'amour de Dieu exclut tout autre amour » (15).

Quelle était la nature de cette expérience ? Sans doute, une perception intérieure du divin est l'élément le plus im-

(14) James, *Expérience Religieuse*, p. 6.

(15) Ibid, p. 301.

portant. De plus, sur sa conscience imprégnée des doctrines chrétiennes, agissait la nature, témoin de Dieu. A l'égard de la nature il n'a pourtant aucune doctrine d'immanence. L'intuition panthéiste des romantiques n'est pas la sienne. Toujours est-il que Smart ne vivait pas en contact intime avec la nature. Elle ne nourrissait pas sa pensée et son âme comme elle nourrissait l'âme de Wordsworth. Pour lui elle est vue à travers ses conceptions religieuses, et transformée par l'intensité de sa vie intérieure. Mais il sépare Dieu nettement de ses œuvres. Wordsworth dit :

« move along these shades

In gentleness of heart ; with gentle hand

Touch — for there is a spirit in the woods. » (16).

Smart dirait plutôt : « ne touchez pas, car c'est l'œuvre de

Dieu ». Cette pensée imprègne toute sa jouissance de la beauté multiple et variée qu'étale la nature. Elle est le fond également de sa tendresse envers les animaux — tendresse qui le rapproche des âmes sensibles comme celle de Cowper. Sa conscience de la fraternité des hommes, orthodoxe, sentimentale plutôt qu'intellectuelle, dicta ses velléités de réforme sociale. Ces velléités semblent bien faibles par comparaison avec les audaces de Blake, mais elles témoignent d'une sensibilité analogue.

Il est probable que de son expérience religieuse est sortie aussi la joie, qui est si remarquable dans sa poésie. « La littérature imaginative des années 1740-60 était en grande partie la littérature de la mélancolie » (17) ; mais Smart ne semble pas avoir été influencé par cette « désillusion »,

par la mélancolie noire des *Night Thoughts* (1742-44) et de *The Grave* (1743) ; ou par la mélancolie crépusculaire de

(16) Nutting.

(17) Beers, p. 162.

l'élégie de Gray. Parmi les nombreuses imitations faites par Smart, nous aurions pu nous attendre à trouver quelques traces de ce cimetière de campagne qui agissait si profondément sur l'esprit des poètes de la période. Mais il n'y en a presque pas. Dans ses poèmes légers, parmi la phraséologie classique, on retrouve bien quelques grottes, quelques bosquets. Il est sensible à la belle mélancolie du service religieux. Il chante :

« That pensive dear delight

That takes its rise from pain. » (18).

Mais le fond de son âme est joyeux, d'une joie qui paraît à tous moments dans l'énergie du *Song to David*. Par cette qualité il se distingue nettement du ton général de son époque, et se rapproche plutôt des romantiques. L'accord n'est pourtant pas parfait. Les romantiques, eux aussi, avaient leur tristesse. Wordsworth, le plus serein, sent une présence qui le « trouble par la joie de pensées élevées » (19). Il y a un élément de mélancolie dans leur amour de la montagne et de l'océan, mais dans l'ensemble ils sont évidemment joyeux et positifs lorsqu'on les compare à Young, Blair et Gray, et, dans ce sens, Smart est tourné vers l'avenir plutôt que vers le passé.

Des éléments objectifs pré-romantiques, on en trouve très peu dans son œuvre. La hantise du passé, si importante dans la préparation de la réaction romantique, n'y paraît guère. Pour Smart, « gothique » est toujours le synonyme de « barbare ». L'intérêt croissant que l'on prend aux vieilles ballades et à l'ancienne poésie en général, ne trouve chez lui que des échos faibles. Quelques archaïsmes tirés de Spenser, et un singulier petit poème intitulé *The Fair Recluse*, qui traite d'une belle dame enfermée dans un château gothique, sont presque les seuls signes qu'il n'ignorait pas la

(18) *The Widow's Resolution*.

(19) *Tintern Abbey*,

résurrection contemporaine du moyen âge. La mythologie du nord, la poésie du pays de Galles, l'extraordinaire sémence d'Ossian (1760-1763), ne le touchent point. Mais, d'autre part, il pratiquait avec enthousiasme le culte de Milton.

La qualité essentielle du romantisme est l'éloignement, la distance — qu'il s'agisse d'un éloignement dans le temps, ou dans l'espace, ou d'un agrandissement du présent par le mystère. C'est là la base psychologique de l'intérêt pris au moyen âge, au pays lointains, aux montagnes immenses voilées de brume, à l'océan vaste et mystérieux. Dans l'esprit du poète romantique se trouvent « la faculté de l'émerveillement », et une « sensibilité imaginative », qui créent pour lui le monde extérieur, et lui donnent une signification spéciale. Ces qualités, Smart les possède. Voyez, par exemple, comment il parle de la nature. Thomson avait décrit les saisons changeantes « dans leur effet sur le paysage anglais, doux paysage cultivé de gazons, de jardins, de champs, de vergers, de pâturages à moutons, et de parcs pour la chasse. Ce n'est que çà et là que l'attrait du sauvage, du terrible, du mystérieux, du primitif, qui marque l'esprit romantique dans la poésie naturaliste, se montre par traits » (20). Smart fait de même, mais souvent sa conception religieuse l'amène à tirer ses développements d'un champ plus vaste et plus varié. Il s'émerveille également devant le ver luisant et devant les planètes, (*Song to David*, st. 66.), parce qu'ils témoignent également de la grandeur de Dieu. Cette conception donne à sa vue de la nature une ampleur qui le rapproche de Milton, d'un côté, et des romantiques, de l'autre. En outre, dans son sentiment de la nature paraît une jouissance, une volupté esthétique, qui, malgré leurs éléments livresques, sont vraiment originales et personnelles. Cette sensualité esthétique s'étend aux passions :

(20) Beers, p. 114

« Use all thy passions ! — love is thine,
 And joy, and jealousy divine ;
 Thine hope's eternal fort,
 And care thy leisure to disturb,
 With fear concupiscence to curb,
 And rapture to transport. » (21).

Ces conseils relèvent plutôt de la Renaissance que de la Réforme, comme pensée, et plutôt des sources lointaines — bibliques et miltoniennes — que de l'âge classique, comme expression. Sa volupté sensuelle est pourtant toujours réfrénée par la religion : l'homme doit maîtriser ses passions et régler sa jouissance du monde physique :

« For Adoration from the down,
 Of dam'sins to th'anana's crown,
 God sends to tempt the taste ;
 And while the luscious zest invites,

The sense, that in the scene delights,
 Commands desire be chaste. » (22).

Mais l'expression de son énergie n'est pas trop étouffée par la doctrine littéraire, et le devoir chrétien de maîtriser la passion n'interdit pas un luxe de couleur. C'est surtout par sa perception sensitive, sa puissance d'émotion et d'imagination, et par sa richesse d'expression, que Smart s'évade de son époque et se rapproche des romantiques.

Sa vie physique est l'histoire d'un corps frêle, affaibli davantage par l'alcoolisme. On ne sait pas s'il essaya de se débarrasser de cette habitude nuisible. Coleridge, au contraire, luttait, vainement, contre son habitude de l'opium. Il semble peu probable que ces drogues aient eu une grande influence sur la mentalité de leurs victimes, bien que chez Smart, du moins, l'alcoolisme ait précipité le développement de la folie. Que le génie lui-même soit pathologique, « un

(21) *Song to David*, st. 64.

(22) *Song to David*, st. 69.

symptôme de dégénérescence héréditaire », et apparenté à la folie, telle est la thèse de quelques aliénistes. La théorie n'est pas neuve, mais elle a été formulée de nouveau par les experts bien pourvus de moyens scientifiques modernes (23). Qu'ils aient raison ou tort — et il semble bien qu'ils exagèrent — il est certain que le génie s'est souvent trouvé associé à un tempérament névropathe, anormal, et même morbide. Tel semble avoir été le cas de Smart. Comment naissaient dans son esprit les images poétiques ? Lui-même croyait à l'inspiration divine :

« Is not Genius heav'nly Fire,
Thoughts so great and Words so free,
Heighten'd on the living Lyre
Giv'n from God and giv'n to Thee ?
Are not these the way to Fame
Tow'ring from th'immortal Page ? » (24).

Il se croyait le successeur des prophètes bibliques : une fois, il s'appelle « le poète de mon Dieu » (25). Cette idée d'un souffle divin est très vague, et ne nous explique rien du processus psychologique suivant lequel les images ont été conçues et traduites en symboles écrits.

Sur Blake et sur Coleridge il y a des renseignements plus précis. Blake fut un visionnaire : il a cru voir, avec les yeux du corps, de nombreuses visions absolument claires et nettes — surtout de personnages qui lui apparaissaient et lui « dictaient » ses poèmes. « Beaucoup de ses poèmes lui furent ainsi « dictés » par fragments de vingt ou trente vers, qu'il écrivait sur-le-champ et ne retouchait plus » (26). Pour lui, ses visions faisaient partie du monde réel. D'autres poètes

(23) Voir J. F. Nisbet, *The Insanity of Genius*, 1891.

(24) *Hannah, an Oratorio*.

(25) *The Immensity of the Supreme Being*.

(26) *William Blake ; Mysticism et Poésie*, P. Berger, p. 53.

reconnaissent leurs rêves « comme leurs créations à eux, qu'ils peuvent altérer ou détruire à volonté » (27). Coleridge, par exemple, a pu se détacher de son rêve de *Kubla Khan*, le décrire après-coup : il « s'endormit dans son fauteuil en train de lire dans le *Pèlerinage de Purchas* la phrase suivante : « Ici le Khan Khubla fit bâtir un palais avec un jardin splendide. Et ainsi dix mille carrés de terre fertile furent enclos d'un mur »... L'auteur resta environ trois heures dans un profond sommeil... un état dans lequel toutes les images apparaissaient devant lui comme des *objets*, en produisant parallèlement les expressions correspondantes, sans aucune sensation ni conscience d'effort » (28). Dans cet état, il ne composa pas moins de deux ou trois cents vers. S'étant réveillé, il écrivit quelques vers seulement, jusqu'à ce que quelqu'un l'interrompît. En reprenant la composition plus tard, il ne put se rappeler le reste des vers qu'il avait rêvés. De cette expérience singulière on peut rapprocher la description générale de sa psychologie, qui est « toujours subjective ; et chez lui la nature n'est jamais aperçue que par éclairs, en images discontinues comme dans le rêve, et non en tableaux étudiés à loisir comme ceux de Wordsworth » (29).

A en juger par leur aisance et leur élan, les meilleurs vers de Smart ont dû jaillir avec une spontanéité analogue. Chez lui aussi les images sont souvent discontinues, et parfois mal liées. Par exemple, il rassemble dans une seule strophe le cou du faisan, la blancheur pure de l'hermine, la noirceur luisante de la zibeline (*Song to David*, st. 62.). Or, ces animaux sont éloignés l'un de l'autre dans l'espace, et, en outre, le poète ne mentionne qu'une seule des caractéristi-

(27) Berger, ouvr. cité, p. 50.

(28) *La vie d'un poète*. J. Aynard, p. 148, cité de l'édition du poème de 1816.

(29) Aynard, ouvr. cité, p. 139.

ques de leur apparence. Ce ne sont que des éclairs entrevus, pourtant extraordinairement vifs. De même, il jette sur toute la nature un regard rapide de peintre, puis précise l'impression par un trait exact et frappant :

« All scenes of painting croud the map
Of nature ; to the mermaid's pap
The scaled infant clings. » (30).

En outre, il ne s'agit pas ici de « la vision simple », de la description précise. Pope avait ainsi parlé d'un faisan :

« ses teintes luisantes et variées,
Sa crête de pourpre, ses yeux entourés d'écarlate,
Ses ailes peintes et sa poitrine enflammée d'or. » (31).

Smart, d'autre part, voit dans le cou coloré de son faisan une valeur religieuse ; il voit l'âme « derrière les formes visibles » (32), ses expressions sont des symboles ; il tend vers la « double vision » (32), le symbolisme, de Blaze.

Parce qu'ils procèdent par images, Smart et Blake manquent souvent de logique. Mais Blake a écarté la logique de propos délibéré : il se révoltait contre les théories et les règles de critique de Dryden et Pope, qu'il « considérait comme le meurtre de l'Art et de l'Inspiration », tandis que Smart n'a jamais renoncé à ses maîtres classiques, et l'intelligence intervient toujours dans la plus imaginative de ses poésies. Tous deux aimaient Milton et la Bible, s'en inspiraient, et en reproduisaient le style. Et, à côté de la grandeur biblique, on retrouve chez tous deux une simplicité sévère. On y retrouve aussi des rythmes amples, des rimes riches, un grand luxe d'expression. Par exemple, ces expressions, toutes prises des *Psaumes* de Smart, sont bien étran-

(30) *Song to David*, st. 54.

(31) Cité par Berger, p. 292.

(32) Berger, ouvr. cité, p. 292.

ges dans la bouche d'un disciple de Pope : « bees unblossom'd store », « mows of malediction », « melodious vespers », « peerless pulchritude ».

Smart se rapproche de Blake aussi en ce qu'il n'avait pas de théorie de réforme littéraire. Ses écarts vis-à-vis de la bonne forme classique furent des écarts d'instinct, d'impulsion psychologique obscure. Blake, de même, « a eu beaucoup moins, comme écrivain, de théorie et de conscience (que Wordsworth) ; ses initiatives n'obéissent pas à un programme. Il a été le plus instinctif des réformateurs » (33). Ainsi, en pratique, par instinct, Smart a devancé la théorie de la langue poétique formulée par Wordsworth, la grandeur et la fougue de Blake et des romantiques en général, la richesse et la couleur d'un Coleridge ou d'un Keats.

Quand on rapproche Smart de ces grandes figures, on constate combien il leur est inférieur. Comme penseur, c'est à peine s'il compte à côté de ces esprits puissants qu'étaient Blake, Coleridge, ou Wordsworth. Sa production poétique est relativement minime, et beaucoup de ses vers sont médiocres ou mauvais. Pourtant, son instinct l'a amené à devancer l'évolution romantique, à quelques égards, d'une vingtaine d'années, dans une pièce d'un très grand mérite. Sa « sphère » (34) peut toucher, ne serait-ce qu'en un point, les grands « cubes » de Blake, de Coleridge, de Keats.

La plus grande partie de sa vie semble peu relevée ; il se plonge dans l'ivrognerie bestiale ; il est vaniteux, extravagant, menteur, désordonné ; il est enfermé pour sa folie — il bêche dans le jardin, et il engraisse, comme eût fait une bête de somme. C'est bien vulgaire, bien vil. Mais ses souffrances n'ont jamais pu « mouiller les cordes de la lyre, et en attendrir les sons ». Il voyait saint Michel et son armée innombrable qui s'inclinaient devant le trône de Dieu ; il

(33) *Histoire de la Littérature Anglaise*, Legouis et Cazamian, p. 949.

(34) Voir Browning, *Parleyings*.

entendait les « frémissements des harpes célestes » ; il voyait la beauté de l'univers, la majesté et la puissance de Dieu :

« The world — the clustring spheres he made,
The glorious light, the soothing shade,
Dale, champaign, grove, and hill. » (35.)

Il voyait, et nous chantait sa vision :

« heaven's vault

Pompous with sunset, storm-stirred seaw's assault
On the swilled rock-ridge, earth's embosomed brood
Of tree and flower and weed, with all the life
That lies or swims or crawls, in peace or strife, (36).
Above, below ».

(35) *Song*, st. 21.

(36) Browning, *Parleying*.

X

L'ŒUVRE DE SMART ET LA CRITIQUE

I. Au dix-huitième siècle.

II. Depuis, et de nos jours.

I.

En 1751 (1) la *Monthly Review* parlait d'un poème de Smart, *The Immensity of the Supreme Being*, et, comme souvent, ne faisait pas de critique réelle. « M. Smart », disait-elle, « s'est déjà fait, par plusieurs autres petites pièces publiées dans *The Student*, ou ailleurs, une telle réputation, qu'il serait superflu d'insister davantage sur ses qualités poétiques ». Le volume de *Poems on Several Occasions* (1752) inspira à la même revue une notice plus étendue : après y avoir remarqué le manque de génie depuis la mort de Pope, elle exprime l'avis que « l'esprit de la poésie renaît encore parmi nous ». « L'élégie dans un Cimetière de M. Gray, et l'Elfrida de M. Mason, sont des pièces qui montrent une puissance et une élévation de génie égales à n'importe quelle autre, si on les cultive avec propriété, c'est-à-dire, judicieusement, autant qu'on l'a fait avec zèle. Le dernier en date, mais non pas le dernier à d'autres points de vue, est M. Smart, l'auteur de nombreuses pièces agréa-

(1) Mai, p. 508.

bles ». Mais la revue, tout en faisant remarquer sa « force de génie... de nature égale, comme il faut peut-être l'avouer pour lui rendre justice, à celle de chacun des deux autres (Gray et Mason) », lui reproche fortement son manque de soin, et l'informe qu'il « faut faire plus attention au fini de ses œuvres futures ». Smart était toujours négligent. Il l'avoue lui-même, en parlant à son ami des « touches lentes et soignées... vers lesquelles je voudrais toujours tendre, si l'ardeur de mon tempérament le permettait » (2). Les revues contemporaines l'admonestaient maintes fois. En juin 1756 (notice sur le *Hymn to the Supreme Being, on recovery from a dangerous fit of illness*), la *Critical Review* se livre à des plaisanteries caustiques : « Nous regardons ce monsieur comme une espèce de baromètre de la littérature, qui monte et qui descend de façon extrêmement variable et incertaine. Nous regrettons, donc, que le mercure soit en ce moment aussi bas ». Elle ajoute : « Notre opinion sur son talent et ses facultés en général n'est cependant point défavorable ; nous sommes très contents d'apprendre qu'il est remis, et nous voudrions de tout notre cœur que sa muse le fût aussi ».

Quand en 1763 Smart recommença à écrire, les revues prirent un ton de pitié. La *Monthly Review*, parlant du recueil *Reason and Imagination*, en septembre 1763, cite significativement de *Samson Agonistes* :

« This, this is he ; softly awhile,
Let us not break in upon him ;
O change beyond report, thought or belief !
By how much from the top of wondrous glory
To lowest pitch of abject fortune art thou fall'n ! »

La *Critical Review*, parlant des poèmes *Munificence and Modesty*, etc., deux mois plus tard, exprimait le vœu que, « par égard pour la réputation de M. Smart, qui faisait au-

(2) Préface de la *Hilliad*.

trefois figure dans le monde littéraire, on les eût supprimés, car ils ne peuvent pas lui faire honneur... Que la paix soit avec les mânes de sa muse défunte ». En septembre 1764, la *Monthly Review* avoue tout nettement son embarras : « Il y a dans les dernières productions de M. Smart un *tour* d'expression, que bien des fois nous ne saurions comprendre; souvent il nous semble, que ses mots, aussi bien que ses sentiments, subissent un peu trop l'influence de l'imagination ». Ainsi, malgré quelques avis favorables, les revues croyaient que les beaux jours de Smart étaient finis après la sombre période de 1756 à 1763 : « Autrefois » il faisait figure dans le monde littéraire, mais maintenant il souffre d'une imagination exaltée.

Le Rev. Christopher Hunter, écrit dans le même sens en 1791. Il voit « l'élégance de Sapho » dans une des odes d'extrême jeunesse, et la vivacité d'Anacréon » dans une autre. Il loue les *Fables* : « Dans ces petites compositions le poète réunit la grâce et la facilité de Prior et l'humour de Swift, et à ces qualités se joint une bonne part d'esprit poétique ». Il fait l'éloge des poèmes latins, surtout de la traduction de l'Ode de Pope, et « ne peut pas s'empêcher d'être gêné » par la « parcimonie » avec laquelle Pope accorda des louanges au jeune latiniste. En somme, il conclut : « Si nous réfléchissons à ce fait, que tous les genres poétiques, y compris même l'Epopée, ont été tentés par notre Auteur, et pour la plus grande part avec un succès éclatant, nous sommes prêts à reconnaître qu'un tel ensemble n'est pas dépassé par beaucoup d'autres dans la langue anglaise » (3). Il est étonnant que cet éloge extravagant ait été donné à propos d'une édition d'où presque tout ce qu'il y a de plus beau avait été à dessein exclus. Il est curieux que Hunter, qui disait des poèmes « Seatoniens » qu'ils « sont écrits avec les plus sublimes transports religieux, et le vrai enthousiasme poéti-

(3) Introduction aux *Poems* de 1791.

que », ait été si aveugle aux beautés du *Song to David*. On avait raison de louer le bon sens de sa critique. Il n'est cependant pas juste de trop blâmer Hunter pour avoir exprimé une opinion commune à beaucoup de ses contemporains. Mason, par exemple, va plus loin quand il écrit à Gray (le 28 juin 1763). « J'ai vu son *Song to David*, d'où je conclus qu'il est toujours aussi fou ». En 1768 Frances Burney a pu citer Smart comme « l'auteur de *The Old Woman's Magazine*, et de plusieurs compositions poétiques ; dont quelques-unes sont agréablement élégantes et jolies — par exemple *Harriet's Birthday*, *Care and Generosity*, et beaucoup d'autres » (4). En 1787, elle mêle à une plaisanterie une citation d'une de ses fables.

Il faut cependant remarquer que les revues contemporaines ont rendu une certaine justice au *Song to David*. La *Monthly Review* le dit « d'une grandeur irrégulière. Il y a une grandeur, une majesté de pensée, non sans une justesse de phrase, dans les strophes suivantes (X; XVII; XVIII, XXI, XL, sont citées toutes entières). Il y a quelque chose de remarquablement grand, et de tout à fait original; dans la dernière strophe citée ». La dernière partie de ce jugement, cependant, révèle le dix-huitième siècle, car la strophe XL (« Tell them I am, etc. »), bien qu'elle contienne une image frappante et des phrases vigoureuses, est une des plus conventionnelles et des moins colorées du poème. Et la revue s'occupe surtout des « obscurités » et des « passages incompréhensibles ». La *Critical Review* fut encore plus indulgente — (il est vrai que Smart prit ombrage de ce qu'elle dit, mais ce fut pour des raisons théologiques plutôt que poétiques.) La *Critical* crut voir dans « cette chanson extatique » « beaucoup de transport et de dévotion ». « C'est une ruine magnifique, qui doit à la fois toucher un esprit sensible et lui donner du plaisir ». Ces louanges contrastent fortement

(4) *Early Diary of Frances Burney*, vol. 1, p. 24.

avec les condamnations de Hunter et de Mason, mais elles sont par trop modérées. En général, il est évident que le dix-huitième siècle n'était pas très rempli d'admiration pour le *Song*, ou lui était nettement défavorable.

II

Quoique deux fois édité du vivant de Smart (en 1763 et en 1765), le *Song* devint rare. En 1809, il y eut un incident curieux : le 11 mars de cette année, le poète James Montgomery envoya au docteur John Alkin, rédacteur de l'*Athenaeum*, « cinq strophes de poésie, lesquelles, explique-t-il dans sa lettre, lui avaient été envoyées anonymement quelque temps auparavant ; elles avaient été écrites, dit-on, par un fou, sur les murs de sa cellule avec le tuyau d'une pipe. Montgomery lui-même les estime beaucoup, et avoue même (en plaisantant, bien entendu) qu'il deviendrait volontiers fou si, par là, il pouvait écrire de telles strophes » (5). Les vers dont il s'agissait étaient les cinq strophes mêmes du *Song to David* qu'avait citées la *Monthly Review*, d'où sans doute le correspondant anonyme de Montgomery les avait extraites. Ces cinq strophes étaient également tout ce que Chalmers put trouver pour son édition des poètes britanniques en 1810 ; et Anderson ne fut pas plus heureux pour son recueil (6). La *Quarterly Review*, en commentant les volumes de Chalmers en juillet 1814, remarqua que « la perte d'un poème composé dans de telles circonstances, par un homme d'un tel talent, est très regrettable ». Elle cite trois strophes, puis ajoute : « Smart n'a jamais écrit avec plus de puissance et de verve, et peut-être jamais avec autant d'émotion ».

La rareté et la singularité du poème poussèrent un éditeur anonyme (7), à le réimprimer en 1819. Dans son mince octavo,

(5) *Notes & Queries*. 7 décembre 1889.

(6) *The British Poets*, vol. XI, 1794.

(7) Ward, *English Poets*. III, 351, et M. Gosse, *Gossip in a Library*, p. 158, disent le Rev. M. Harvey.

il n'expliqua pas comment il était tombé sur sa trouvaille, et il n'y ajouta qu'un minimum de commentaire. Elle souleva un certain intérêt, et le *London Magazine* de mars 1820 en rendit compte avec beaucoup d'enthousiasme. « Le *Song to David* témoigne d'une puissance poétique toute particulière », dit la revue. Elle ne manque pas d'indiquer les obscurités, mais elle s'occupe beaucoup plus de « l'originalité, du sentiment, et de la mélodie du *Song* en général. Il est, comme quelques-unes de nos vieilles cathédrales, imparfait, inégal, avec d'étranges parties hétéroclites dont on ne voit ni l'utilité ni la beauté ; mais il est cependant exquis dans le fini d'autres parties, et, dans son effet général, solennel et splendide avec à propos ». On ne saurait faire un éloge qui soit plus juste. Il marque un changement important depuis la critique de la *Monthly Review*, changement qui répond plus ou moins à la différence de conception littéraire entre 1763 et 1820.

La fille de Smart, Mrs. Le Noir, ne goûtait pas beaucoup les qualités du *Song*, et commentait sèchement le bruit que l'on en faisait au moment de la réimpression. « Le Poème contient de bons vers » ; écrit-elle, « mais toute l'affection d'une fille n'a pu engager l'auteur de ceci à l'admirer, et tous ses efforts, après de nombreuses lectures, n'ont pu découvrir les beautés, dont, pendant qu'on le supposait perdu, on l'a doté si libéralement » (8). Elle estimait beaucoup plus les hymnes de son père, dont elle réimprima quelques-uns avec un recueil de ses propres poèmes.

Pendant le dix-neuvième siècle on s'intéressa plus particulièrement à Smart de temps à autre. Il est amusant d'observer ce qui, parmi son œuvre, semble avoir laissé le meilleur souvenir dans les esprits de ce siècle. L'éditeur de 1819 l'appelle « Fellow de Pembroke Hall, Cambridge, et Traduc-

(8) *Psalms Hymns*, p. 71.

teur d'Horace en Prose ». En juillet 1820, la *Quarterly Review* traduit une citation d'Horace « à l'intention de tels gentlemen de la ville ou de la campagne dont l'érudition classique est devenue rouillée, et qui peut-être n'ont pas Smart ou Francis à leur portée ». En 1885, un correspondant de *Notes and Queries* remarque que « Christopher Smart est, bien entendu, surtout connu pour son excellente traduction en prose d'Horace » (9) ; et c'est de cette traduction des Satires et des Épîtres que le « Everyman » Horace (1911) se sert.

En 1824, Reuben Browning donna un exemplaire de l'Horace de Smart à son neveu le jeune Robert, qui, semble-t-il, prit bientôt connaissance de la vie et de la poésie du traducteur. Dans *Paracelsus* déjà (1835) il médite sur le mystère de la folie, dans un passage qui a trait presque certainement à Smart :

« ... One man shall crawl
Through life surrounded with all stirring things,
Unmoved ; and he goes mad ; and from the wreck
Of what he was, by his wild talk alone,
You first collect how great a spirit he hid. »

(770-774.)

Il est possible que le *Song* ait eu une influence sur l'évolution du *Saul* de Browning. L'épisode où David jouait de la harpe devant Saül, Smart lui-même l'avait cité comme un bon sujet pour une ode à la musique (voir Préface à l'*Ode for Music*, et le commencement du *Goodness of the Supreme Being*). Les belles strophes du *Song* qui racontent cet incident aurait pu attirer l'attention de Browning, et peut-

(9) Browning se moque de ce point de vue — "Smart's who translated Horace" — dans son 'Parleying.

Peut-être la perle, en fait de critique, est-elle celle-ci, que l'on retrouve dans *Notes & Queries*, 21 décembre 1889 : « L'Ode *On an Eagle confined in a College Court* est peut-être le poème pour lequel il est le mieux connu », On aurait écouté volontiers le commentaire de Browning là-dessus.

être *saul* eut-il été moins coloré si l'auteur n'eût pas eu les strophes d'Adoration dans sa pensée. Il n'est pas besoin d'aller plus loin. Que l'émotion de *Saul* monte par degrés jusqu'à son plus haut point, cela est si naturel au thème qu'il n'est nullement nécessaire de supposer que le poème soit modelé sur le *Song* à cet égard. La méthode et l'interprétation de Browning sont fortement originales. Parfois une phrase donne lieu à un soupçon : par exemple, « Carrouse in the past », (*Saul*, sect. 13), pourrait se rapporter à « Look upward to the past », (*Song*, st. 47.). Mais on ne peut pas en être certain.

Browning aimait à réciter les beaux passages du *Song* à ses amis. « Soyez-en sûr », écrivit-il en 1887, « jamais un écrivain bonasse ne conçut ni écrivit les strophes que je pouvais réciter — comme je l'ai fait, avec tout l'effet que je pouvais en attendre — aux personnes d'une grande autorité : à Tennyson, au présent évêque de Londres, et, l'an dernier, à Wendell Holmes, qui m'avait demandé innocemment à Oxford « si je connaissais le merveilleux poème » (10). En 1887 aussi, éclatèrent les louanges magnifiques de son *Parleyings with Certain People of Importance in their Day*. Dans le *Parleying* avec Christopher Smart, il décrit d'abord ses lectures des œuvres du poète. Il est explorateur d'une immense demeure. Il était allé :

« Through room and room complacently, no dearth
Anywhere of the signs of decent taste,
Adequate culture : wealth had run to waste
Nowise, nor penury was proved by stint ;
All showed the Golden Mean without a hint
Of brave extravagance that breaks the rule.
The master of the mansion was no fool
Assuredly, no genius just as sure !
Safe mediocrity had scorned the lure

(10) *Life of Browning*, Griffin et Minchin, p. 7, n. 1.

Of now too much and now too little cost,
 And satisfied me sight was never lost
 Of moderate design's accomplishment
 In calm completeness. On and on I went,
 With no more hope than fear of what came next,
 Till lo, I push a door, sudden uplift
 A hanging, enter, chance upon a shift
 Indeed of scene !...

* *
 * * *

It was the Chapel...

* *
 * * *

« ... from floor to roof one evidence
 Of how far earth may rival heaven. No niche
 Where glory was not prisoned to enrich
 Man's gaze with gold and gems, no space but glowed
 With colour, gleamed with carving — hues which owed
 Their outburst to a brush the painter fed
 With rainbow substance — rare shapes never wed
 To actual flesh and blood, which, brain-born once,
 Became the sculptor's dowry, Art's response
 To earth's despair. »

Enchanté l'explorateur continua sa marche,

« Big with anticipation

Of what next room and next for startled eyes
 Might have in store, surprise beyond surprise.
 Next room and next and next — what followed here ?
 Why, nothing ! »

Intrigué par le fait que Smart ne parvint aux plus hautes cimes qu'une seule fois, et que, par ailleurs, il s'acheminait tout doucement dans la plaine des vers médiocres, Browning nous offre cette théorie :

« The man was sound
 And sane at starting : all at once the ground
 Gave way beneath his step, a certain smoke
 Curled up and caught him, or perhaps down broke
 A fireball wrapping flesh and spirit both
 In conflagration. Then — as heaven were loth
 To linger — let earth understand too well
 How heaven at need can operate — off fell
 The flame-robe, and the untransfigured man
 Resumed sobriety, — as he began,
 So did he end nor alter pace, not he ! »

Voici donc deux mystères que Browning veut sonder davantage : comment est-il arrivé que celui, qui fit

« Ráfael touch Leighton, Michelangelo
 Join Watts, was found but once combining so
 The elder and the younger, taking stand
 On Art's supreme » ?

Et comment est-il arrivé que

« ... yourself who sang
 A Song where flute-breath silvers trumpet-clang,
 And stations you for once on either hand
 With Milton and with Keats, empowered to claim
 Affinity on just one point...
 How came it you resume the void and null,
 Subside to insignificance ? »

Et, deuxième mystère,

« Such success
 Befell Smart only out of throngs between
 Milton and Keats that donned the singing-dress —
 Smart, solely of such songmen, pierced the screen
 Twixt thing'and word, lit language straight from soul, —

For, think ! this blaze outleapt with black behind
And blank before. »

Browning veut comprendre, non pas comment l'œuvre de génie a été faite, mais pourquoi Smart n'en a fait qu'une seule : « pourquoi la flamme du feu ne jaillit qu'une fois » :

« ... here a poet was who always could —
Never before did — never after would —
Achieve the feat : how were such fact explained ? »

Etait-ce la chance ? Ou Smart a-t-il « jugé » qu'il ne faut peindre la beauté que quand elle se présente, et qu'après son passage le spectateur doit se dépouiller de sa robe lyrique, et, pour la prose de la vie, devenir un honnête prosateur ? S'il en était ainsi, Browning le blâme :

« And you, the instructor, would you slack pursuit
Of the main prize, as poet help mankind
Just to enjoy, there leave them ? Play the fool,
Abjuring a superior privilege ? »

Ainsi, dans son interprétation du *Song*, Browning présente, avec une belle puissance, sa théorie de l'art, sa pensée de ce qu'il peut faire et doit faire sans relâche pour les hommes — « la réponse de l'art au désespoir du monde ».

Le poème qui « rapprocha Raphael et Leighton, Michelange et Watts » et qui plaça son auteur aux côtés de Milton et de Keats, inspira un éloge exagéré au poète-peintre Rossetti. Il l'appela « le seul grand poème accompli du siècle dernier, un chef-d'œuvre de riches images, de ressources inépuisables, et de sons retentissants. » Sa qualité propre est mise en lumière, d'une manière plus critique et avec quelques réserves, par J. H. Millar. Il décrit les poètes au milieu du dix-huitième siècle, et dit qu'ils « limitaient exprès « leur vocabulaire et leur phraséologie à une catégorie, peu « étendue, de mots et d'expressions que l'usage et le précé-

« dent garantissaient de toute poésie. La traduction de
 « l'Iliade de Pope était peut-être plus responsable qu'aucun
 « autre livre de l'établissement de ce système de restriction.
 « Il est rare qu'un poème, en soi-même si méritoire, ait
 « fait plus de mal. Il ne serait guère exagéré de dire que
 « deux pièces seulement (outre des vers nettement légers
 « et frivoles) échappent tout à fait à son influence. De celles-
 « ci, l'une est « I am content, I do not care », de John
 « Byrom (1692-1763) ; l'autre est l'extraordinaire « Song to
 « David » de Christopher Smart (1722-1771). Or, on a nommé
 « Byrom « le type même et l'incarnation de l'amateur ingé-
 « nieux », tandis que Smart, comme nous le savons tous,
 « était un fou ; et même Smart appelle la mer « the turbulent
 « profound » (11).

Grâce surtout aux louanges de Browning, et à l'article de M. Gosse (12), on s'intéressait beaucoup au *Song* vers la fin du dix-neuvième siècle, et plusieurs réimpressions parurent. En général, on acceptait l'opinion que le *Song* était le seul poème de Smart qui eût une valeur. Ce point de vue est en somme vrai, mais il y avait quelques réserves à faire. Un collaborateur de *Temple Bar*, en octobre 1897, fit remarquer que les *Psaumes* de Smart fournissent un trait-d'union entre la médiocrité de ses autres poèmes et la beauté suprême du *Song*. Ils nous donnent un cadre, un fond hébraïque, qui nous aident à comprendre l'esprit et la qualité du *Song*, et comment il a pu naître. Ce point de vue a été développé et illustré par M. Blunden dans son édition du *Song* (1924). La réapparition de ce chant a redonné un intérêt aux poèmes qui l'entourent ; et, bien qu'il faille se garder de les louer par trop, il est incontestable qu'ils ont du mérite. On se demande si Browning a connu les *Psaumes* de Smart.

(11) *The Mid-Eighteenth Century*, p. 181.

(12) *Gossip in a Library*, 1891.

(13) *The Song of Honour* de Ralph Hodgson (*Poems*, 1917) s'est-il inspiré du *Song to David* ? Il y a des ressemblances frappantes.

BIBLIOGRAPHIE

A. *Œuvres.*

A Bibliography of the writings of Christopher Smart, with biographical references. — G. J. GRAY. (Bibliographical Society's Transactions, vol. VI, Londres, 1901.)

Ci-dessous la liste, résumée d'après Gray (titres des volumes ou recueils, sans le détail de chaque publication.)

1740. I. *Datur Mundorum Pluralitas.* (trijos verses.)
1741. II. *Materies Gaudet vi Inertiae.* (trijos verses.)
1742. III. *Mutua Ascitationum Propagatio Solvi Potest Mechanice.* (trijos verses.)
1743. IV. *Carmen Cl. Alexandri Pope in S. Caeciliam Latine redditum.*
V. *Ibid*, deuxième édition ; avec « Ode for Musick on Saint Caecilia's Day », par Smart.
1747. VI. *A Trip to Cambridge, or the Grateful Fair.*
1748. VII. *To the King.* (Poème. Non réimprimé.)
1750. VIII. *Horatian Canons of Friendship.*
1750-1751. IX. Contributions à « *The Student* ».
1750. X. *Eternity of the Supreme Being.*
XI. Deuxième édition, 1752.
XII. Troisième édition, 1756.
1750-53. XIII. Contributions à « *The Midwife* ».
XIV. *The Nonpareil* (morceaux choisis de XIII.) 1757.
1751. XV. *Prologue and Epilogue to Othello.*
XVI. Deuxième édition, 1751.
XVII. Troisième édition, 1751.

1751. XVIII. Dirge for Frederick, Prince of Wales. (Non réimprimé.)
 XIX. Deuxième édition, 1751.
 XX. Troisième édition, 1751. (non réimprimé.)
1751. XXI. An Index to Mankind.
1751. XXII. Immensity of the Supreme Being.
 XXIII. Deuxième édition, 1753.
 XXIV. Troisième édition, 1756.
1752. XXV. Poems on Several Occasions.
1752. XXVI. Omniscience of the Supreme Being.
 XXVII. Deuxième édition, 1756.
1753. XXVIII. The Hilliad.
 XXIX. Une autre édition. Dublin, 1753.
1754. XXX. Power of the Supreme Being.
 XXXI. Deuxième édition.
1756. XXXII. Contributions à « The Universal Visiter ».
1756. XXXIII. Goodness of the Supreme Being.
 XXXIV. Deuxième édition, 1756.
 XXXV. The Works of Horace in English Prose.
 (Au moins onze autres éditions depuis, jusqu'en 1850.)
1756. XXXVI. Hymn to the Supreme Being.
1763. XXXVIII (1). Proposals for a new translation of the Psalms.
1763. XXXIX. A Song to David.
 XL. A Song to David, 1819.
 XLI. A Song to David, 1895.
 XLII. A Song to David, édité par J. R. Tutin, 1898.
 XLIII. A Song to David. Edité par R. A. Streatfeild. 1901. (Aussi avec les « Psalms » de 1765 ; dans Gillan's « Less Known British Poets », 1860, vol. III ; et dans Chambers' « Cyclopaedia of English Literature », etc...)

(1) J'exclus XXXVII (la représentation de bénéfice au théâtre de Garrick), parce que ce n'est pas un fait d'ordre bibliographique.

1763. XLIV. Poems (Reason and Imagination, etc). (4 poèmes.
1 seulement réimprimé.)
- 1763 ou 1764. XLV. Poems on Several Occasions. (7 poèmes.
1 seulement réimprimé.)
1764. XLVI. Hannah, an Oratorio. (non réimprimé.)
1764. XLVII. Ode to the Earl of Northumberland, etc... (9
poèmes, dont 2 réimprimés.)
1765. XLVIII. Poetical translation of the Fables of Phaedrus
(traduction seulement réimprimée, par A. J. Valpy,
1831.)
(imprimée avec les traductions de Térence et de Phèdre,
de Riley, 1853.)
1765. XLIX. Translation of the Psalms of David. (non réim-
primée.)
1767. L. Horace translated into verse, with prose interpreta-
tion.) (non réimprimé.)
1768. LI. Parables of Jesus. (non réimprimées.)
1768. LII. Abimelech, an Oratorio. (non réimprimé.)
- Avant 1775. LIII. Hymns for the amusement of children.
(troisième édition ; non réimprimé.)
1791. LIV. Edition de Poèmes, Reading. 2 volumes.
1794. LV. Anderson's British Poets, vol. XI. (reproduit LIV;
plus 4 petits poèmes.)
1810. LVI. Chalmers British Poets, vol. XVI. (reproduit LIV;
moins un poème.)

A cette liste, il faut ajouter :

- Select poems, dans « The Works of the British Poets », vol. 5,
Ed. par T. Park, 1808.
- Life and Select Poems, dans « The Works of the British
Poets », vol. 30, Ed. par E. Sanford, 1819.
- Select Poems, dans « The Cabinet of Poetry », vol. 5, par
S. J. Pratt, 1808.

Huit hymnes de Smart, extraites du volume de 1765, parais-
sent dans « Miscellaneous Poems » de Mrs. Le Noir (2 vols.

Reading, 1825) ; et dans « *Psalms, Hymns, etc.*, » de la même auteur (Reading, 1826.)

Une édition d'Horace qui n'est pas dans la liste de Gray est celle de 1875, dont un exemplaire se trouve dans la bibliothèque à Reading.

The Works of Horace. (Everyman Library, 1911. — La traduction en prose de Smart.)

The Works of Horace. (Everyman Library, 1911. — La traduction des Satires et des épîtres est de Smart (prose).

A Song to David. — J. R. TUTIN, Cottingham near Hull, 1904

A Song to David. — J. R. TUTIN, Cottingham, 1904. (Orinda Booklets, No. 4.)

A Song to David. — Londres, 1906. (De la More booklets.)

A Song to David. — EDMUND BLUNDEN, Londres, 1924.

A Song to David. — PERCIVAL SEARLE, Melbourne, 1924.

B. *Biographie et Critique.*

I. Biographies générales (ordre chronologique) :

Introduction à l'édition des poèmes (Reading, 2 vols. 1791), par M. HUNTER. .

Life of Smart. — ANDERSON, the British Poets, vol. XI., 1794.

Life of Smart. — CHALMERS, the British Poets, vol. XVI, 1810.

Biographica Dramatica, 1812.

Bibliotheca Britannica. — Watt. vol. II.

Encyclopaedia Britannica, vol. XXV.

The Dictionary of National Biography.

II. Renseignements supplémentaires (ordre alphabétique).

Life of Johnson. — BOSWELL, éd. Hill, 6 vols. Oxford, 1887. I, 208, 303-6, 397 ; II. 345, 454 ; III. 452 ; IV. 183, 192, 358.

Browning, R. *Poetical Works*, Centenary Edition, vol. X.

- Memoirs of Dr. Burney*, 3 vols. 1832. I, 205 ; 279-281.
- The Early Diary of Frances Burney*, 2 vols. 1887. I, 60, 126; 127.
- Sketches of English Poets in Rhyme.* — HARTLEY COLERIDGE.
- Posthumous Letters...* addressed to Francis Colman, and George Colman, the Elder, with Annotations...
By George Colman, the Younger... 1820. p. 90.
- Some Worthies of Reading.* — J. J. COOPER. 1923. pp. 58-64.
- Histoire Littéraire des Fous.* — OCTAVE DELEPIERRE. 1860. pp. 42-44.
- Nathan Drake.* — ESSAYS, vol. II, 1810, passim.
- The Critic's Armoury.* — CYRIL FALLS. 1924. pp. 109-121.
- Life and Times of Oliver Goldsmith.* — JOHN FORSTER. 2 vols. 1854. I, 324, 367, 407.
- The Georgian Era*, 4 vols. 1834. III, 346-7.
- Gossip in a Library.* — EDMUND GOSSE. 1913. pp. 151-161.
- The Works of Thomas Gray.* — EDMUND GOSSE, 4 vols. 1884. I, 193 ; II, 161-2, 179, 215; 391 ; III. 162.
- The Letters of Thomas Gray*, etc. — TOVEY. 3 vols. 1909-1912.
- Men of Kent.* — HUTCHINSON (J.). p. 126.
- Johnsoniana.* — ROBINA NAPIER, 1884. pp. 185-6.
- Records of the House of Newbery.* — NEWBERY. 1911.
- Literary Anecdotes of the Eighteenth Century.* — J. NICHOLS. 9 vols. 1812. III, 732 ; V. 164 ; VIII, 216 ; IX, 688.
- Illustrations of the Literary History of the Eighteenth Century.* — J. NICHOLS. 1828. V, 809.
- Literary Anecdotes of the Nineteenth Century.* — NICOLL AND WISE. I, 521.
- The Story of Bethlehem Hospital.* — E. G. O'DONOGHUE. 1914. pp. 266-71.
- Anecdotes of the late Samuel Johnson.* — H. L. PIOZZI. 1786. p. 260.

- Records of my Life.* — JOHN TAYLOR. 1832. II, 408.
Walford's Antiquarian, vol. VIII. 1885. pp. 217, 260.
Ward's English Poets, III, 351.
A Bookseller of the Last Century. — C. WELSH. 1885
 . passim.
- III- Ouvrages d'histoire littéraire générale sur la transition
 du dix-huitième siècle.
- . BEERS. — *History of English Romanticism in the Eighteenth Century*, 1899.
The Cambridge History of English Literature, vol. X
 ch. VII.
- . COURTHOPE. — *History of English Poetry*, vol. 5 1905.
 GOSSE. — *History of Eighteenth Century Literature*. 1889.
 LEGOUIS ET CAZAMIAN. — *Histoire de la Littérature Anglaise*, 1924.
 MILLAR. — *The Mid-Eighteenth Century*, 1902.
 PHELPS. — *The Beginnings of the English Romantic Movement*, 1893.
 SECCOMBE. — *The Age of Johnson*, 1900.

(pour chapitre IX) :

- AYNARD. — *La Vie d'un Poète* (Coleridge), 1907.
 BERGER. — *William Blake ; Mysticisme et Poésie*, 1907.
 JAMES. — *L'Expérience Religieuse*, traduction Abauzit.
 1906.

IV *Les Revues.* (Ordre chronologique.)

- The Monthly Review.* mai et juillet 1751 ; août et décembre 1752 ; janvier et février 1753 ; janvier 1754 ; juin et août 1756 ; janvier et décembre 1757 ; avril, septembre et novembre 1763 ; avril et septembre 1764 ; janvier et septembre 1765 ; mai 1768.
- The Critical Review.* février et juin 1756 ; avril, juillet et novembre 1763 ; juillet 1764 ; janvier et septembre 1765 ; août 1767 ; avril 1768.
- The Quarterly Review*, juillet 1814 ; janvier 1817 ; juillet 1820.

- . *The Gentleman's Magazine*, septembre 1819.
- The London Magazine*, mars 1820.
- Notes and Queries*. 9 et 30 mai 1857 ; 16 août, 6 septembre, 18 octobre, 1 novembre 1862 ; 19 septembre 1863 ;
- . 29 décembre 1866 ; 22 novembre 1884 ; 10 janvier 1885 ;
- 7 et 21 décembre 1889 ; 11 et 25 février 1893 ; 16 mai 1903 ; 25 mars, 8 avril, et 6 mai 1905.
- The Leisure Hour*, 1887, pp. 233-236.
- The Pall Mall Gazette*, 18 et 20 janvier 1887.
- The Athenaeum*, 19 février, 4 juin, 18 juin, 25 juin, 2 juillet 1887.
- The Cambridge Review*, 8 juin 1887.
- The Saturday Review*, 13 juin 1896.
- Temple Bar*, octobre 1897 ; novembre 1904.
- The Yale Review*, octobre 1914.
- The Reading Mercury Bicentenary Historical Supplement*, 7 juillet 1923.
- The Times Literary Supplement*, 6 avril 1922 ; 20 mars 1924.

Vu et admis à soutenance, le 2 février 1925.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur de l'Académie de Paris,
R. ARRELI.

TABLE DES MATIÈRES

I. Famille et Enfance	7
II. Résidence à Cambridge, 1739-1752	13
III. Londres. — Mariage. — Travaux littéraires jusqu'en 1756	23
IV. La Folie.	36
V. Les Dernières Années	51
VI. L'Œuvre : Problèmes d'Authenticité	60
VII. Goûts Littéraires et Modèles Suivis	74
VIII. Le <i>Song to David</i> et les <i>Psaumes</i> : Questions de forme et de méthode	86
(A) Le <i>Song to David</i>	86
(B) Les rapports du <i>Song to David</i> avec les autres poèmes de Smart.	95
(C) Les <i>Psaumes</i> et les <i>Hymnes</i>	100
IX. Les qualités de son style ; et ses rapports avec l'évolution pré-romantique et romantique de la poésie anglaise	104
X. L'Œuvre de Smart et la Critique.	125
Bibliographie	137
